BIOGRAPHIE COMIQUE

PAR

COMMERSON

PARIS
PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
9, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 9

Tous droits reservés.

BIOGRAPHIE COMIQUE

IMPRIMÉ PAR PILLET ET DUMOULIN
Rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

COMMERSON

UN MILLION

DE

BINETTES CONTEMPORAINES

BIOGRAPHIE

COMIQUE

PAR

COMMERSON, Jean Louis Auguste

SOIXANTE PORTRAITS DESSINÉS PAR NADAR

ET GRAVÉS PAR DIDLOT

PARIS

PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

9, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 9

Tous droits réservés.

[1883]

PQ
146
C67

LIBRARY
FEB 9 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

783638

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PORTRAITS ET BIOGRAPHIES

DES BINETTES CONTEMPORAINES

Altaroche..... 268
Arlincourt (d')..... 108
Béranger..... 15
Champfleury..... 40
Clairville..... 132
Commerson..... 405
Crétineau Joly..... 102
David, Félicien..... 166
Dennery..... 260
Desnoyers, Louis..... 176
Dumas, Alexandre..... 224
Dumas fils..... 230
Dupin..... 86
Dupont, Pierre..... 198
Féval, Paul..... 344
Gautier, Théophile..... 240
Gérard de Nerval..... 144
Girardin, Émile..... 208
Gozlan, Léon..... 322
Guizot..... 292
Houssaye, Arsène..... 68
Huart, Louis..... 384
Hugo, Victor..... 28
Jacob, bibliophile..... 358
Janin, Jules..... 110
Karr, Alphonse..... 184
Kock, Paul de..... 220
Lamartine..... 334
Lespès, Léo..... 46
Lireux, Auguste..... 330
Lucas, Hippolyte..... 9
Luchet, Auguste..... 54
Lurine, Louis..... 348
Maquet, Auguste..... 366
Marco de Saint-Hilaire.. 60
Matharel, Charles..... 34
Méry..... 1
Millaud..... 276
Mirecourt, Eugène de... 400
Mirès..... 140
Murger, Henri..... 76
Musset, Alfred..... 20
Nadar..... 392
Philippon, Charles..... 388

Planche, Gustave. 192
Prémaray, Jules de..... 154
Proudhon..... 302
Rachel..... 376
Roger de Beauvoir, Eug. 124
Roqueplan, Nestor..... 236
Sandeau, Jules..... 284
Scribe, Eugène..... 314
Second, Albéric.. 356
Taylor, baron..... 306
Thalberg..... 96
Thiers..... 250
Toussenel..... 288
Vigny, Alfred de..... 204
Villemessant. 150
Veuillot..... 82

MÉRY

BIOGRAPHIE COMIQUE

MÉRY

Joseph-Simplicien Méry, dont le portrait est flatté par notre ami Nadar, naquit aux Aygalades, en 1670, au dix-huitième étage d'un grenier à sel, dont il fit constant usage dans ses œuvres poétiques et gasconnes.

Il sort d'une famille de robe, en ce qui concerne sa mère; son père, qui était peintre en bâtiments, enseignait la guitare et les rues de Naples aux personnes qui visitaient l'Italie. Il s'était fait cicerone dans la patrie de Cicéron.

Les auteurs des jours de Méry, ayant très souvent demandé à la Providence de ne leur jamais accorder de fils, se réjouirent médiocrement de sa venue.

Élevé par un vieux prêtre jusqu'à l'âge de dix

ans, il apprit de bonne heure à mettre une cravate blanche, tant il avait le goût prononcé pour le notariat.

Méry quitta le vieux prêtre, vida les burettes, et revint se placer sous l'aile paternelle.

Sa mère voulut elle-même présider à son éducation. C'est pourquoi, après l'avoir bercé pendant quinze jours et quinze nuits dans une blague à tabac, elle l'abandonna à la tendresse d'une chèvre, venue des solitudes des déserts du Sahara.

Son premier poème eut pour titre : *les Bêlements de l'âme.*

On comprend qu'ainsi sevré du commerce des hommes, le jeune Joseph Méry avait rigoureusement profité de l'étude et du lait de sa nourrice. A seize ans il faisait la cabriole et l'école buissonnière comme une chèvre et comme un homme.

C'est de cette époque que datent ses principaux chefs-d'œuvre.

Il fut conduit à Mazas, où il resta enfermé pendant dix-huit mois, uniquement pour réfléchir sur les inconvénients de prendre à partie un inspecteur de l'université, — quand elle n'est pas d'Oxford.

Rendu à sa belle patrie et à la liberté de siffler la linotte sur la Canebière, il résolut de mettre à contribution les trésors de la science qu'il avait amassés pendant les jours de miel de sa brune adolescence.

A cet effet il se prit à jeter des alexandrins sur la tête des passants, en dépit de l'ordonnance de police qui défend de secouer quoi que ce soit par les fenêtres; — à plus forte raison, des alexandrins. — Mais l'ordonnance étant muette à cet égard, Méry, méridional et entêté, n'en continua pas moins ce genre d'exercice, qui devait tôt ou tard lui ouvrir l'esprit et le cœur, ou les portes de l'Académie.

On lui ouvrit celles du *Nain jaune*, où il rédigea un nombre considérable d'articles ayant titre : *la Petite poste*. Méry pensait qu'un jour il irait à la poste hériter.

Il visita successivement les libraires Ponthieu, Alphonse Rabbe et Ambroise Dupont, pour lequel il fit *Napoléon en Égypte*, qui obtint un certain succès. Il avait fait précéder cette œuvre de *la Villéliade*, pour humilier Voltaire d'avoir fait *la Henriade*.

Voltaire ne la lui a jamais pardonnée.

Méry se décida à faire la *Révolution de Juillet* sans consulter M. Sainte-Beuve, qui lui écrivit sur-le-champ :

Je n'avais pas vu les grandes journées, j'étais en Normandie ; mais je les connais maintenant.

Cette phrase sublime, qui est de la force de celle-ci :

« As-tu entendu tonner cette nuit?
— Non, je n'ai pas couché chez moi; »

cette phrase extrasublime répandit un cheveu dans l'existence du jeune Méry ; il se fit prosateur et accoucha, après deux mois d'atroces souffrances, d'un roman de galérien, sous le titre : *le Bonnet vert*. Le style coloré de cet ouvrage et l'étonnante facilité de Méry à faire une rose couverte avec une fourchette, le firent admettre à la table du comte de Choiseul, où se réunissaient alors la littérature et le beurre d'anchois.

La funeste passion des voyages s'empara bientôt du jeune Méry ; — il partit pour Marseille, pour y faire l'*ode à l'ail*, et revint à Paris pour y faire jouer la *Bataille de Toulouse*, dont le dénouement fut trouvé si charmant, que plusieurs vaudevillistes s'en emparèrent sans lui payer de droits d'auteur.

Méry est joli homme — au moral. Au physique, il est fort convenable pour un homme qui s'est identifié trop tard avec la belle découverte de Jenner, poète et littérateur illustre comme lui.

Nous n'avons qu'un seul reproche à adresser à Joseph Méry : c'est d'avoir vu quatorze fois l'*Ulysse* de Ponsard !!!

Ce sont de ces choses qui ne se pardonnent jamais.

HIPPOLYTE LUCAS

HIPPOLYTE LUCAS

Lucas vint au monde le 20 décembre 1707, à Rennes et sur l'air : *Ah ! que j'aimais mon Hippolyte*, et dans une étude d'avoué. — L'enfant se présenta fort mal, dit la chronique. — L'imprudente sage-femme, croyant prendre le pied du marmot, l'attira à elle par saccades et par le nez, au point de faire de sa proéminence nasale une huitième merveille de monde, qui humilie à l'heure qu'il est celle d'Hyacinthe du Palais-Royal.

Hippolyte ne pardonna jamais à celle qui lui fit voir le jour par le nez. — Sa nourrice évita scrupuleusement d'exposer cet enfant devant une glace quelconque, tant, dans sa faible intelligence déjà, il avait horreur de lui-même.

Il fut dès l'âge le plus tendre destiné au barreau. — Ses parents étaient joyeux de lui voir sur ses vieux jours une cravate blanche comme un notaire.

A l'âge heureux de quatorze ans, le jeune Lucas apprenait à détester le calembour, à jouer au bouchon et avec toutes les difficultés de la rime. On le trouvait toujours versificotant entre ses repas, si bien qu'à quinze ans il jonglait d'une façon tout

indienne avec le sonnet, les stances et les tropes de Le Batteux et de Du Marsais.

Un jour son père, le voyant venir d'un air sombre, lui tint à peu près ce langage :

Ah! te voici. Grands dieux! à ce noble maintien,
Quel œil ne serait pas trompé comme le mien?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Mon père, a pu troubler votre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi?

LE PÈRE HIPPOLYTE.

Perfide! oses-tu bien te montrer devant moi?

— Quelle mouche vous pique, mon père, et pourquoi ce récit de Théramène ? exclama le candide enfant.

— Je vais vous le dire : Je vous ai fait donner l'instruction nécessaire pour devenir un magistrat un jour, et vous faites une *Revue de Bretagne*. Elle obtient du succès, je le sais, mais vous manquez votre vocation. Quittez cette Bretagne où chacun fait son beurre, et allez faire le vôtre à Paris. Là, vous trouverez des orphelins à défendre et des veuves à consoler ; partez, embrassez votre mère et la profession d'avocat, et prenez-moi un abonnement à la *Gazette des Tribunaux*.»

Peu de temps après cette semonce paternelle, le

beau Lucas prit le *train express* de Laffitte et Caillard et arriva à Paris, non pour défendre les orphelins, mais pour y consoler quelques veuves.

Un jour qu'il n'avait rien à faire, il se fit recevoir avocat, et publia immédiatement un volume de mêlé (prose et vers) sous le titre : *Le Cœur et le Monde*, et un volume sur le *Caractère des femmes;* plus tard, un autre ouvrage, sous le titre : *l'Inconstance*, le fit remarquer dans le monde des lettres, mais en revanche, fort peu à la cour d'assises pour y défendre l'opprimé. — Son père prit le parti de se désabonner à la *Gazette des Tribunaux.*

Hippolyte Lucas débuta dans les châles 5/4 de la presse et entra au *Bon Sens*, où il fut chargé du feuilleton des théâtres, tout le temps que dura ce journal. Sa critique, bienveillante et juste, lui mérita la faveur des artistes.

La jeunesse répugne à des airs trop farouches.
Et c'est avec le miel qu'on attrape les mouches.

Lucas connaissait ces deux vers ; il mit en tout temps sa plume et son cœur à ce diapason.

Après la mort violente du *Bon Sens*, *le Siècle* parut, et Lucas, qui a écrit à la fois dans *le National*, dans *l'Artiste*, continue aujourd'hui ses pérégrinations littéraires dans *le Siècle*, dont il est l'une des premières colonnes intelligentes.

Il eut l'intention, néanmoins, pour complaire à

l'auteur de ses jours, de plaider une cause quelconque ; il mit une cravate blanche. — Mais il passa sans s'arrêter devant le Palais de Justice, et dans sa préoccupation il entra à l'Odéon, où il fit jouer successivement, *la Double Épreuve*, *l'Aventure suédoise*, *le Médecin de son honneur*, *les Nuées d'Aristophane*, *la Belle Juive*, *la Jeunesse du Cid*, *Alceste*, etc., etc.

Nota. Si jamais le chemin de fer de ceinture a un embranchement sur l'Odéon, soyez sûr qu'Hippolyte Lucas sera toujours en wagon ; Hippolyte Lucas ne *désodéonne* jamais.

Le Tisserand de Ségovie, à la maison de Molière, *l'Étoile de Séville*, *la Bouquetière* et *Betly* à l'Opéra, ornent l'écrin littéro-dramatique de cet homme de lettres, et ajoutent à sa renommée d'écrivain spirituel et consciencieux. — On assure que, depuis ses succès divers, son père lui a pardonné de ne s'être point fait avocat.

Lucas éprouva un jour le besoin de faire représenter sur le théâtre de la Haye un opéra en quatre actes, intitulé *le Siège de Leyde*... Après la représentation de cette œuvre, on le transporta chez lui. Le malheureux venait d'être frappé en pleine poitrine d'une croix foudroyante par Guillaume II en personne ! — Il attendit la succession au trône, et Guillaume III lui joua le même tour en lui décernant l'ordre de la Couronne de chêne pour un

BERANGER

opéra sous le titre de *Florinde*. — Les rois hollandais n'en font jamais d'autres. — En France, le double succès du *Tisserand de Ségovie* et des *Nuées d'Aristophane* le fit décorer de la Légion d'honneur.

Un peu polyglotte, Hippolyte Lucas traduit Lope de Véga, Sterne ; — on dit même qu'il a traduit — son propriétaire en police correctionnelle pour augmentation de son loyer. Lucas n'a jamais pu traduire clairement les feuilletons de M. de Sainte-Beuve, ce qui fait le plus grand tort à notre belle patrie.

Disons, en terminant cette biographie de Lucas, que rien n'égale la grandeur de son âme et de son pied, si ce n'est celle de ses jambes. Nadar vous le représente assis comme un homme qui revient de l'Odéon.

BÉRANGER

Je ne sais en vérité si je dois toucher à l'arche sainte, et faire entrer le rival d'Anacréon, le poète du monde entier, dans la série des *Binettes contemporaines*.

On ne manquera pas de dire : « Joseph Citrouillard ne respecte rien, pas même le génie. »

Ah! bah!...

Il faut de ses amis endurer quelque chose.

Imitons les forts, et *biographons* comme eux :

La rue Montorgueil a vu naître les pâtés de Lesage, et Pierre-Jean de Béranger, le 17 août 1780, chez son grand-père, tailleur; lequel brave homme ne sut donner à son petit-fils que de l'exagération dans le faux-col et fort peu d'orthographe pour ses menus plaisirs.

En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi, nouveau-né, sachez ce qu'il m'advint.

Béranger, qui n'avait que lui pour tout radeau, éprouvait le désir de développer ses heureuses dispositions, mais son aïeul, par malheur, ne lui laissa à choisir qu'entre ces trois vocations :

Garçon d'auberge, imprimeur et commis.

Dans une de ses courses vagabondes, il tomba chez un imprimeur de Péronne, en qualité de petit clerc. C'est là qu'il apprit les premières règles de la versification, qu'il lut Voltaire et imprima *Télémaque :* les pleurs de Calypso, après le départ d'Ulysse, ne manquèrent pas de le faire sourire. — Béranger aima toujours mieux se moquer du monde que de médire de son prochain.

L'étude du catéchisme le rendit incrédule sans trop sustenter son esprit. Il en usa médiocrement. — Le malheureux enfant préféra de bonne heure les œuvres de Molière!...

Chaque passion en passant sur son âme
En tirait un sublime accord...

Béranger fit sa dernière communion à onze ans et demi et l'école buissonnière jusqu'à quatorze.

Arrivons à l'âge de puberté : quel est l'homme qui dans sa jeunesse n'a eu son Éléonore!... Béranger eut la sienne : elle s'appelait Lisette, son adorée Lisette aux pieds mignons et légers,

Lise, avec ses petits pieds-là,
Vous trottez dans ma tête,

écrivait le futur poète amoureux.

Toute femme jolie en France est souveraine.

Ce qui fit que Béranger ne tarda pas à tutoyer Lisette. Une étroite collaboration s'établit entre les deux amants. Lisette, qui savait qu'on ne met pas la vertu à la caisse d'épargne, préféra lui donner hypothèque sur son cœur, et se laisser aimer avec frénésie, sans se soucier des critiques de M. de Sainte-Beuve.

Béranger chanta l'amour dans sa mansarde de poète où de gais et francs camarades l'entouraient alors. Ce fut dans un de ses greniers *où l'on est*

bien à vingt ans qu'apparurent les premières lueurs de ses chansons : *La Gaudriole*, *Mon Vieil Habit*, *les Gueux* et *le Grenier*. Manon, Suzon, Frétillon et Lisette montaient en chantant les six étages du poète, qui s'élevait de l'idylle au dithyrambe, du dithyrambe à l'ode et de l'ode au poème épique, en dépit des flèches légèrement empoisonnées du *préfacier* Sainte-Beuve.

Le jeune Pierre-Jean chantait l'honneur national, le patriotisme et la victoire, comme il avait chanté l'amour avec Lisette. Une fée protectrice avait bercé ce nouvel Orphée, et de sa baguette magique créé le poète national!...

Dès son début, Béranger se fit remarquer par la profondeur de son génie; écoutons Lamartine :

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux sa main novice encore;
L'homme n'inspire pas ce qu'enseigne le ciel.

Notre poète chante depuis 1813 jusqu'en 1830 entre Désaugiers, Chateaubriand et le Palais de justice. C'est là qu'il écrit à sa muse :

Revenez donc, pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,
Les balances de Thémis.

La prison n'avait point corrigé le poète. Rendu à la liberté, il reprit son luth patriotique, et conti-

nua à chanter nos malheurs, nos souvenirs et nos espérances.

Le roi de la chanson, dénoncé par le traître Martinville, est obligé momentanément d'écrire :

> Ami, adieu, j'ai derrière la porte
> Laissé tantôt mes sabots et mon luth.

Béranger croit que sa tâche est finie. Sainte-Beuve en profite dans ses *Portraits contemporains* pour écrire que notre chansonnier *n'est qu'un reflet de La Fontaine et de Molière.* Moi, qui n'ai pas l'honneur d'être un Sainte-Beuve, à sa place j'aurais dit de l'illustre chansonnier : Béranger, c'est Corneille en gilet de flanelle et Molière en redingote de castorine, et je n'eusse pas été moins grotesque.

M. Sainte-Beuve est de l'Académie, — Béranger a refusé d'en être ; M. Sainte-Beuve essaye d'être immortel de son vivant.

Béranger est en route pour la postérité... il s'arrête, pour se reposer de ses notes joyeuses et de ses chants si beaux, dans une simple et modeste demeure, à Passy, auprès de sa vieille et chère compagne.

> Sa retraite est son Louvre, il y commande en roi.

ALFRED DE MUSSET

Ce n'est qu'en tremblant que j'aborde la portraiture d'un poète illustre, dont les œuvres et la vie furent mêlées d'absinthe — suisse.

Je pourrais dire à mon tour, comme l'auteur des *Contemporains :* J'ai entrepris une rude tâche ; les fibres contemporaines sont irritables, les amours-propres extravagants, les terreurs puériles, les récriminations insensées. Mais un biographe est un juif errant littéraire, à qui le monde crie sans cesse : « Marche ! marche !... »

Je ne m'arrêterai pas sur le seuil du devoir :

> Le monde est une comédie;
> Malgré l'intérêt que j'y prends,
> Je m'en amuse et j'étudie
> Les ridicules différents.

A moi, Juvénal! à moi, Plutarque! à moi, d'Assas !...

Alfred de Musset entra dans le monde et dans les estaminets à l'âge de seize ans, et fut l'ami intime du duc d'Orléans. Ils burent à la même coupe et du cassis dans le même collège, et s'y nourrirent des mêmes principes.

ALFRED DE MUSSET

C'est à tort qu'on a répandu le bruit que son père avait acquis une fortune rapide dans les socques articulés : il n'en est rien.

Alfred est né dans l'opulence et à Vendôme, dans l'Orléanais, d'une famille noble et écrivassière. Son père lui avait appris à se servir d'adjectifs *à gants jaunes*, et à trépigner sur les métaphores dans son langage envers ses domestiques.

Il lui donna un maître de guitare ! Alfred en jouait aussi bien qu'Almaviva. Il ne lui manquait plus que Rosine.

Rosine se présenta à lui et à la guitare qui l'avait charmée.

Ils s'aimèrent quelques heures. Rosine lui demanda le mariage avec instance, sur la lisière d'un champ de navets; Alfred lui répondit avec des larmes dans la voix : Rosine,

Le mariage est beau, mais dans la perspective...

Rosine, je serai ton mari, — par à peu près.

La jeune fille sut se contenter de peu : comme Jenny l'ouvrière, elle dansa le galop à quelques jours de là avec un autre, à la Grande-Chaumière, et ne conserva d'Alfred que l'initiale en prenant un Arthur.

Ce fut alors qu'Alfred de Musset se révéla comme poète. Un autre que lui eût préféré se faire marchand de liqueurs; il se défiait de lui-même.

A sa sortie du collège, il avait essayé diverses études, la banque, la peinture, la médecine, le droit.

Mais tout n'est pas roses dans les sentiers qui mènent à la Clinique et à l'École de droit. Une éducation superficielle le rendait inhabile à n'importe quelle carrière.

Il essaya de tailler sa plume de poète par la publication d'une mauvaise brochure, intitulée l'*Anglais, mangeur d'opium.*

Si l'on veut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.

Alfred avait de la fortune.

On oublia bientôt ce péché de plume; on jeta de la cendre dessus, et l'on fit bien; car à quelque temps de là, Alfred de Musset fit paraître les *Contes d'Espagne et d'Italie.* Ce livre produisit dans le monde littéraire l'effet d'un brillant météore. Le succès de cette œuvre fit croire qu'il avait mangé sa fortune, et que les deux vers de Molière ne s'adressaient plus à lui.

Attention!... nous retrouvons Sainte-Beuve, photographe littéraire, nous faisant (sans collodion et *sans retouches*) un portrait d'Alfred de Musset :

« Alfred de Musset n'est qu'une pâle copie d'une foule de poètes, ses contemporains ou ses prédécesseurs. M. de Musset a imité tour à tour André

Chenier, Victor Hugo, Shakspeare, Mathurin Regnier, Mérimée et lord Byron. C'est un sculpteur auquel le feu sacré manque et qui serait entré dans un muséum pour en mutiler à l'aide du marteau les plus belles statues, pour s'en faire une à lui avec les débris épars des marbres renversés. » Ouf!...

Alfred de Musset lui décoche ce simple trait :

> Mon verre n'est pas grand,
> Mais je bois dans mon verre.

Alfred de Musset est bien aise de répandre le bruit qu'il ne fait usage que de petits verres. Personne ne s'en doutait ; Sainte-Beuve n'a que ce qu'il mérite.

Notre poète se souvient d'avoir aimé Rosine qui l'a délaissé pour un autre Arthur, et dans des vers pleins de chaleur et de haine, il jette un cri de douleur suprême, une mystérieuse souffrance :

> Amour, fléau du monde, exécrable folie,
> Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
> Si jamais, par les yeux d'une femme sans cœur
> Tu peux m'entrer au ventre...
> (*Interrompus par la morale.*)

Je m'arrête. Je ne veux pas dire avec Piron, de M. Alfred de Musset,

> Je ne jugerai plus les gens par leurs écrits.

Mettons une feuille de vigne aux vers charmants du poète, et sortons de son alcôve. Qu'au rythme frénétique de la passion succède un chant suave et doux qui repose le cœur. Alfred de Musset rêve qu'il voit Rosine au milieu des sables embrasés du Sahara :

Gais chérubins, veillez sur elle ;
Planez, oiseaux, sur notre nid ;
Dorez du reflet de votre aile
Son doux sommeil que Dieu bénit.

Que j'aime à voir dans la vallée
Désolée
Se lever comme un mausolée
Les quatre ailes d'un noir moutier !
Que j'aime à voir près de l'austère
Monastère,
Au soleil du baron feudataire,
La croix blanche et le bénitier !
Que j'aime à voir dans les vesprées
Empourprées
Jaillir en veines diaprées
Les rosaces d'or des couvents !
Oh ! que j'aime aux voûtes gothiques
Des portiques
Les vieux saints de pierre athlétiques
Priant tout bas pour les vivants !

M. Buloz, qui a dirigé pendant quelque temps la maison de Molière (section des invalides ordinaires du Roi), donne de sages conseils au poète et se l'attache en qualité de collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*. Il compose une quinzaine

de proverbes qui affriolent les abonnés à cette brochure — massepain — mensuelle. En voici les titres : *André del Sarto*, — *Lorenzaccio*, — *les Caprices de Marianne*, — *Fantasio*, — *On ne badine pas avec l'amour*, — *la Nuit vénitienne*, — *Barberine*, — *le Chandelier*, — *Il ne faut jurer de rien*, — *Un caprice*, — *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, — *On ne saurait penser à tout.*

Venise est la ville des sombres amours : Alfred de Musset, après les élucubrations dont nous venons de donner l'inventaire, s'envole vers la belle Italie avec une des muses de la *Revue des Deux Mondes*, pour y discuter à l'aise sur l'irrégularité des participes et l'inconstance des femmes. — Ils passent deux ans à ne pas se mettre d'accord sur ces deux substantifs.

Alfred de Musset revient en France pour insulter Voltaire et entrer à l'Académie :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire :
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.

Les voyages déforment la jeunesse.

Cependant, avant d'entrer à l'Académie, Alfred croit prudent de se débarrasser l'un oncle qui le gênait. Il lui tient ce langage :

« Dans trois jours nous célébrons ta fête, mon

oncle. Veux-tu que je te donne un bouquet ou une sous-préfecture?

— Mon garçon, le blé a manqué cette année, les fleurs sont chères ; donne-moi une sous-préfecture. »

Qui fut dit, fut fait. L'oncle embrasse son neveu et part pour *sous-préfecturer* un chef-lieu d'arrondissement dans les Vosges.

Rien ne s'oppose plus à l'entrée d'Alfred dans le corps des immortels, — à l'Académie, où il repose.

†

Arsène et ses sociétaires
Vont sans doute porter le deuil...
— Pourquoi des marques funéraires?
Auraient-ils à suivre un cercueil?
— Eh quoi! vous ne savez donc pas?...
Musset n'est plus en vie...
— Musset mort!... — Ses mânes, hélas!
Reposent en l'Académie.

Dixit.

VICTOR HUGO

M. Eugène, qui n'est pas le fils du prince de ce nom, mais celui de Mirecourt (Vosges), nous mène dans des sentiers où nous avons de la peine

VICTOR HUGO

à le suivre. N'importe, c'est pour nous un devoir, une mission sainte de redresser les contemporains de M. de Mirecourt; nous les redresserons.

Il n'est permis d'être contrefait qu'en Belgique.

Victor Hugo reçut la lumière, non point à Paris, dans les solitudes du Marais, mais bien à Besançon, en 1603, d'un père vertueux, mais gendarme.

Jamais enfance ne fut aussi bizarre que la sienne. Son auteur, sous le frivole prétexte de combattre le terrible brigand Fra Diavolo, dont on fit depuis un opéra comique, était empreint de la lecture de l'*Émile* de Jean-Jacques, à tel point qu'il confia le jeune Victor à une nourrice qui lui fit sucer avec son lait la crainte des figures de l'Odéon.

Mais contre un naturel pervers il n'est rien qui puisse prévaloir. Aussi s'échappa-t-il des bras de sa nourrice, à l'âge de seize ans, pour faire *Han d'Islande*. La malheureuse femme l'avait élevé dans l'épouvante de Barbe-Bleue et de Croquemitaine. Dès lors Hugo compta ses ennemis et prépara ses armes.

Chateaubriand l'adopta en qualité d'enfant sublime. Hugo n'avait que ce qu'il méritait.

A dix-huit ans, Victor ne fut pas surnommé

l'Enfant de la Forêt, mais le chef plein de vaillance d'une nuée de critiques blonds, chargés de combattre la vieille garde radoteuse du classicisme. Des milliers de culottes de peau restèrent sur le champ de bataille. Victor fit et fut le *Cromwell* de cette guerre acharnée.

Le jeune Hugo éprouva le besoin d'aller se reposer dans une silencieuse demeure style Louis XIII. Il se fixe à la place Royale, où ses adeptes le proclament dieu.

Tout le monde se met à lui brûler la myrrhe sous le nez. M. Eugène de Mirecourt (Vosges) trouve aussi quelque talent dans les petits romans de Victor, qu'il vient de faire paraître : *Le dernier jour d'un condamné* et *Notre-Dame de Paris*. La tête pointue de M. Sainte-Beuve s'en inquiète et donne immédiatement sa démission d'ancien ami du poète, et le laisse *échiner* dans le *Journal des Débats*.

Il faut de ses amis endurer quelque chose, a dit Molière. Sainte-Beuve avait entendu parler sans doute de ce vers, et, comme ardent ami de Victor, il n'a rien de plus pressé que de lui faire endurer sa prose.

Nous sommes forcé de reconnaître une certaine dépense de talent dans les œuvres de Victor Hugo ; mais nous croyons, n'en déplaise à M. Eugène (Vosges), qu'il n'est pas un adroit versificateur.

Qu'on en juge par ces strophes adressées au pauvre, *Dieu est toujours là :*

Alors, si l'orphelin s'éveille,
Sans toit, sans mère et priant Dieu,
Une voix lui dit à l'oreille :
« Eh bien ! viens sous mon dôme bleu !

« Le Louvre est égal aux chaumières,
Sous ma coupole de saphirs.
Viens sur mon ciel plein de lumières,
Viens sous mon ciel plein de zéphyrs !

« J'ai connu ton père et ta mère
Dans leurs bons et leurs mauvais jours,
Pour eux la vie était amère,
Mais moi je fus douce toujours.

« C'est moi qui sur leur sépulture
Ai mis l'herbe qui la défend.
Viens, je suis la grande nature !
Je suis l'aïeule, et toi l'enfant.

« Viens, j'ai des fruits d'or, j'ai des roses,
J'en remplirai tes petits bras ;
Je te dirai de douces choses,
Et peut-être tu souriras !

« Car je voudrais te voir sourire,
Pauvre enfant si triste et si beau !
Et puis tout bas j'irai le dire
A ta mère dans son tombeau ! »

MATHAREL

Charles Matharel, Pas-de-Calais (est né à Fiennes), d'autres disent à Laon, en l'an 1814 (entrée des Cosaques). Enfin, certains biographes, qui cherchent à le vieillir pour lui faire du tort auprès des femmes, disent qu'il contribua à la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Ceci me paraît être de la malveillance.

Pasdecalais est bien réellement né en 1814, quelque temps avant son entrée au collège Charlemagne, sous le nom de Charles Matharel de Fiennes. Son véritable nom est Pasdecalais. Mais puisqu'il se cache sous le nom d'un obscur plébéien, appelons-le provisoirement Matharel.

L'enfant, en venant au monde, avait une seconde vue, — il portait des lunettes.

Son nez invraisemblable est un regard de sa mère. Il y a des journalistes qui vont jusqu'à dire qu'il n'est pas à lui. — La malveillance ne cesse de le poursuivre.

Il débuta sur ce globe sublunaire à l'état de petit monstre.

Ici je prierai le lecteur de recourir à sa portrai-

MATHAREL

ture que Nadar a flattée. Son nez seul n'est pas ressemblant. Il est plus long que cela.

Nadar a été interrompu au moment où il allait le finir.

Matharel s'en contenta.

Dès ses tendres années, il prenait un malin plaisir de faire des cours de nasotechnie à ses jeunes camarades; mais sa mère vint les interrompre pour le faire élever chez M. Andrieux, maître de pension dirigée par les jésuites. Il y fit ses études religieuses sous la direction de M. l'abbé Cancer, aujourd'hui proviseur à Saint-Louis.

Va-t-il se faire abbé? — On le craint. — Il fait son droit et entre au Mont-de-Piété, où il est chargé des affaires contentieuses.

Le Mont-de-Piété n'est pas sa vocation; Matharel trouve que le caoutchouc prête davantage, et s'intéresse dans une manufacture d'objets plus ou moins *vulcanisés*.

Matharel est rongé d'ambition; il se fait avocat et plaide avec succès une cause dont l'origine était greffée sur les duchés d'Albret, au capital de pas mal de millions. Il fait triompher les actionnaires par son éloquence et les fait payer par le caissier de la compagnie des *terres de Nérac*, dit du duché d'Albret.

Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. La scène se passait devant la Cour royale, sous la pré-

sidence de M. le baron Séguier, quand celui-ci, interrompant sa brillante plaidoirie, lui dit :

« Avocat, *allez vous habiller!* » Dans les cours inférieures MM. les présidents disent toujours : *allez vous asseoir!* Mais nous sommes en Cour royale. — M. Séguier avait l'habitude de ne pas permettre qu'un avocat plaîdât avec une cravate noire. — Matharel alla revêtir une cravate blanche et acheva sa plaidoirie. — Il gagna son procès et un rhume le même jour.

L'idée de ressembler à un notaire, ou à un homme qui tient un enfant sur les fonts baptismaux lui causa un profond chagrin. Les papillons de la mélancolie voltigèrent sur ses tempes; ses petits yeux se mouillèrent de larmes ; — ils gonflèrent et firent embranchement avec son nez et disparurent de la surface de sa binette !

Il vivait pour souffrir des *siècles* par moment.

Ce qui le décida à entrer au *Siècle*, journal long mais amusant. M. Perrée, alors directeur de ce journal, venait de condamner son beau-frère Matharel à dix ans de rédaction au *Siècle*, par un contrat en bonne forme et inaliénable.

La sainte mission de Matharel fut de surveiller les intérêts de son beau-frère, les 400,000 francs prêtés à M. Dutacq et la direction du Vaudeville ; et aussi de refuser des avances d'argent à MM. Du-

mas, Fréderic Soulié et Marco St-Hilaire dont les lignes envahissaient le rez-de-chaussée du *Siècle*.

Cette nouvelle fonction l'amène naturellement aux théâtres dont il faisait les comptes rendus avec verve et conscience dans les numéros de lundi. Il a fait jouer successivement, outre les pièces qu'il n'a pas avouées, *les Prétendus de Gimblette*, dont le succès fut grand à la Gaîté. Nous verrons sans doute éclore un beau jour *un Struenzée* de lui avec Bayard, à moins qu'il n'aboutisse pas plus que le *Robinson* fait en collaboration avec M. Clairville. Les directeurs sont comme les flots ; ils sont changeants.

Matharel a de la malice depuis les sous-pieds jusqu'à la cravate inclusivement; pardon, je veux dire exclusivement. Son bonheur est de cultiver avec avantage l'emploi des calembours d'un âge avancé et de panser dans le journal *l'Ent'racte* (dont il est le rédacteur en chef) les plaies que sa critique nerveuse et indépendante a faites dans le feuilleton du *Siècle*. Il est heureux de retrouver là, dans ce modeste asile, assez de bienveillance pour adoucir les coups qu'il porte.

En février 1848, Matharel eût pu tutoyer le gouvernement provisoire; il en connaissait tous les membres. Il préféra déclarer en honnête homme, dans son numéro du 5 mars, qu'il ne partageait ni les opinions ni les principes de ses amis au pouvoir.

Nous avons voulu terminer la biographie de cet honorable écrivain par un rappel de cet acte de courage et de loyauté.

CHAMPFLEURY

Champfleury, né en Auvergne en 1741, a traversé pour ainsi dire tout le XVIIIe siècle, ce siècle des abbés, des marquises, des reines du Parc-aux-Cerfs et de Trianon, des encyclopédistes et des révolutionnaires. Il connut Voltaire, méprisa madame du Barry, et se conduisit avec Marie-Antoinette comme un Auvergnat. Il commença la révolution avec Mirabeau, mais craignant de mourir du même accident, il s'échappa des mains des gendarmes, et depuis, errant comme Isaac Laquedem, il loge en dégarni.

Champfleury, si je calcule bien, entre aujourd'hui au *Figaro* et dans sa 114e année. Il vint au monde sans autre patrimoine que le nom de Fleury auquel il ajouta celui de son champ. Il fit, pour entrer dans le monde épurateur de style et raccommodeur de faïence littéraire, le nom composé de Champfleury. — En tout cela, on dit qu'il a voulu imiter Champfort, qui vivait au même

CHAMPFLEURY

siècle que lui. — Celui-là était fort, celui-ci est fleuri. — Celui-là était riche mais canaille, celui-ci est pauvre mais honnête. On pourra dire de lui un jour :

> Il avait trop les pieds en dehors,
> Les pieds en dehors de ses bottes.

Il ne pourra jamais dire comme Sédaine : « Ah ! mon ami, que je te remercie ! » Sa mise négligée ferait croire à un marchand de peaux de lapin en goguette, plutôt qu'à un littérateur de la force de M. Scribe, ayant pignon sur rue.

Lesage a dit avec raison : « Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages. » Champfleury est de ces auteurs qui ne se peignent jamais. Il est tantôt Berquin ou Cassandre, Trissotin ou sublime. Son style est toujours *fleuri*. S'il cherche à continuer Balzac, à imiter sa mise et sa démarche, soyez sûr qu'il n'en est encore qu'à la canne du grand homme. — Le reste viendra plus tard.

Ce n'est pas lui qui a fait *le Marchand de Smyrne, l'Eloge de Molière*, *les Volcans,* et la comédie *la Jeune indienne*; c'est Hercule Champfort, qui vivait comme lui sous la princesse de Craon. Champfleury n'a dans son bissac littéraire que *Chien Caillou*, nouvelle qu'il donna au *Corsaire* à titre de début dans le journalisme. L'histoire de *Chien Caillou* est vraiment sublime d'ima-

gination et de poésie; je meurs d'envie de vous en donner une analyse exacte, la voici :

« Une fille publique, qui a un vieux qui mange ses revenus et crève de ses rentes, a aussi un jeune graveur pour les délassements du cœur. Ce graveur est idiot d'amour. Il partage ses jours et son cœur entre un lapin qui se nourrit de carottes et cette fille de joie qui se nourrit de pommes de terre frites. D'après Champfleury, cette héroïne est vertueuse au fond. Le graveur, dans un moment de colère de se voir abandonné pour le vieux, tue son lapin d'un coup de poing et meurt d'un fond de chagrin.

Morale. Il eut mieux fait de vivre d'un fonds de graveur. »

Il y avait sans doute un grand enseignement, une politique cachée dans cette histoire de *Chien Caillou* , mais les directeurs du *Corsaire* n'étaient pas assez littérateurs pour en comprendre toutes les beautés; ils firent, dès ce jour, consigner Champfleury chez le concierge.

Champfleury a écrit des *Contes fantastiques* dans la *Presse* de M. de Girardin. Ces contes obtinrent quelque succès. — Il ne trouva rien de mieux à faire que de se poser inventeur des coqs de saladiers en faïence, et de faire une pantomime intitulée *les Filles de Cassandre* pour les Funambules. Le style en fut trouvé charmant par Théo-

phile Gautier, et par un sous-préfet qui lui adressa ce quatrain :

TRIOLET.

Pleurez le jeune Champfleury,
Cloué sous une pantomime ;
Gens d'Auvergne et de Chambéry,
Pleurez le jeune Champfleury,
Il est mort d'un succès d'estime.
Pleurez le jeune Champfleury
Cloué sous une pantomime.

Le poète funambulique fit longtemps les délices de la mère Moreaux et du café Momus où s'assemblait le cénacle des pipes littéraires et culottées, et fit mourir de chagrin, dit-on, le père Pélaprat, de l'avoir eu pour locataire. — Avant de mourir, il avait chargé son intendant de lui dire : « Je n'aime pas chez moi les littérateurs, je vous donne congé. » Pélaprat était un homme d'argent; Champfleury vit avec plaisir, le 8 janvier 1829, mettre un terme à ses rigueurs; il accepta le congé et profita des loisirs que lui donnait la recherche d'un logement pour déposer le long des murs de la *Revue de Paris* ses deux derniers ouvrages, dont l'un s'intitule les *Aventures de mademoiselle Mariette*, dans lequel il fait l'apologie des hommes mandarins; l'autre, les *Souffrances de M. le professeur Delteil*, roman réaliste dont l'éloquence pèse, un chapitre portant l'autre, une moyenne de 350 kilos, bon poids, — sans le papier.

On dit, mais on est si méchant, on dit qu'il a cherché vainement à se faire guérir de ses excentricités par l'hydrothérapie. — Sa maladie me paraît incurable. C'est le cas de rappeler ici son épitaphe anticipée :

†

Ci-gît sous ce maigre terreau
Un critique à la basse vue ;
De chaque scène *à vol d'oiseau*,
Une fois par semaine, il faisait la revue.
Du pâle moribond, éreinté, sur le dos,
La mort brisant la plume, hélas ! bien inutile,
Lui cria : « Tes lecteurs ont dit : *Nescio vos*,
« En voyant ton filandreux style ;
« Crois-moi, Fleury, le champ le plus fertile
« Est celui du repos ! »

LÉO LESPÈS

Léo fait courir le bruit qu'il est né en 1815, de parents pauvres, mais épiciers. — Si le fait est vrai, il y a des gens bien méchants, car ils m'ont assuré avoir combattu à ses côtés dans la garde nationale de Chatou, où il était pompier, lors de la défense de Paris en 1814.

Léo ne se sera jamais pardonné d'avoir laissé

LÉO LESPÈS

envahir la France, ou bien il aura voulu passer l'éponge sur les gloires de l'empire pour ne commencer sa vie qu'avec l'ère nouvelle qui ramena les Bourbons. — Respectons sa toquade!

Qu'importe, après tout, si Léo Lespès cherche à se rajeunir? Quand, comme lui, on joue les jeunes premiers dans la littérature et qu'on est membre de la jeune orthographe, on a les mêmes droits que M. Bressant, qui, malgré son âge avancé, joue encore les amoureux de Molière?

N'en déplaise à M. Eugène, né à Mirecourt (Vosges), je lui couperai la biographie de Léo sous le pied, et je dirai avant lui que le pseudo-nom de Léo remplace celui de Napoléon qu'il portait avant 1815; qu'il l'a quitté pour ne pas humilier Louis XVIII, et aussi pour n'avoir pas l'air d'avoir inventé le dictionnaire de Napoléon Landais.

Léo Lespès est un garçon trapu, bien bâti, — bâti par les Romains. Il a une érudition profonde, profonde comme le puits de Grenelle.

Son père était bouvier et ne connaissait nullement la tenue des livres; mais il connaissait son fils pour un paresseux sterling dont le bonheur, dès l'âge de seize ans, fut de quitter la maison bouvine et paternelle. — Son tendre père ne manqua pas l'occasion de lui exclamer un soir ces consolantes paroles : « Va te faire homme de lettres ailleurs; écris-moi. »

Léo part.

Il fait ses débuts littéraires dans les bas fonds du journal *l'Audience*, en 1837. Léo Lespès, forcé par le malheur et par M. Millaud de prendre un pseudonyme, s'octroie celui de *Commandeur*. Tous les Béotiens abonnés à *l'Audience* crurent que les tartines dont était chargé le rédacteur Léo Lespès étaient signées d'un commandeur de Malte, de la Légion d'honneur ou de Don Juan. Point. Léo disait à qui voulait l'entendre qu'il avait battu des esclaves dans les colonies.

Il fallait bien vivre :

> Secrétaire, greffier, procureur ni sergent
> N'ont jamais pu, dit-on, tenir contre l'argent.

Léo s'adonna à bouche que veux-tu? à la littérature cadavéreuse; et, de 1837 à 1840, il fit paraître et applaudir environ 360 mètres de feuilletons, sous les titres : *Les Yeux verts de la Morgue; le Commerce des larmes ; le Crapaud incestueux; le Fossoyeur dans l'embarras ou le Cadavre récalcitrant; Entre quatre planches* et *la Saint-Philippe au bagne.*

Léo sentait le besoin de ressusciter les terreurs d'Anne Radcliffe et les spectres de Ducray-Duminil, pour stimuler les appétits littéraires des marchands de bougies qui lisaient *l'Audience.*

Lespès a perfectionné l'annonce industrielle et

blagophile; il a élevé la réclame transcendante à sa vingtième puissance. Girardin n'est auprès de lui qu'un petit polisson jouant à la gobille.

De 1840 à 47, Lespès n'a écrit que des *histoires à faire peur*. Il quitta ce genre de littérature pour créer la *Gazette des femmes* et se vouer à la poésie cotonneuse :

On peut être honnête homme et faire mal des vers.

La *Gazette des femmes* obtint un succès de sommeil qui rappelle celui de la Belle au bois dormant dans l'exercice de ses fonctions, parce que Léo faisait un usage immodéré du *far niente* habituel du rédacteur en chef.

Léo Lespès inventa les comtesses de Renneville et les marquises de Saint-Loup, rédactrices à sous-pieds et à bottes éculées qui rédigent les articles de modes. Léo Lespès a créé la spécialité des

MODISTES DE LETTRES!

Le mot est neuf, je l'invente et je demande un brevet d'invention au ministère du commerce et de l'agriculture.

Modistes de lettres! — Le mot est dur, je l'avoue. Mais c'est la faute des écrivains-modistes, lesquels ne seront jamais des écrivains à la mode. Léo Lespès avait trop de grammaire pour persister

à se retirer du monde des lettres et vivre en anachorète dans les arcanes d'un journal de modes. — Il secoua la poussière qui ternit ses nobles couleurs et fit paraître en 1848 l'histoire du prince Napoléon et les mystères du grand Opéra. En 1849, il fit les romans intitulés : *Marguerite*, *les Esprits de l'âtre* et les *Contes du jour de l'an*.

Léo a une imagination puissante, j'oserai dire de la force de 600 chevaux, une plume honnête et modérée. Il a des aspirations élevées et des goûts et des gants communs. Il croit au système de Zoroastre, adore les pommes de terre frites et continue à faire aimer le *veau d'or*, — qu'il acheva après la mort de Frédéric Soulié.

Léo Lespès a été tour à tour caporal de voltigeurs au 1er de ligne, fabricant de tours indéfrisables, teneur de livres chez un lampiste, membre de la Société des inventeurs et de la Société protectrice des animaux ; il ne paye jamais ses cotisations, c'est par là qu'il se distingue.

Pour les femmes enceintes qui ne voudraient pas regarder sa portraiture si frappante de ressemblance, elles n'ont qu'à lui demander son passeport, elles le reconnaîtront à ces indications :

Chaînes d'or fantastiques à son gilet ;

Voix presque toujours enrhumée du cerveau ;

En cabriolet, n° 371, circulant dans Paris de six heures du matin à minuit.

AUGUSTE LUCHET

Signe particulier. Toujours suivi d'un chien jaune.

AUGUSTE LUCHET

Doué d'un physique agréable — pour chasser les oiseaux à l'approche des vendanges, — Auguste Luchet avait entendu dire qu'Ésope avait été mis à mort à Delphes pour cause de laideur. Il eut peur pour lui-même, tout d'abord, mais ayant lu un autre historien qui fait précipiter d'un rocher Ésope par les Delphiens, après sa fameuse fable des *Bâtons flottants*, il se rassura ensuite; pénétré qu'il n'existe à Paris, où il réside, aucun rocher d'où l'on puisse le lancer dans l'espace.

Auguste Luchet naquit le 14 juillet 1789, à une heure du matin. Comme il était venu au monde avec un tempérament très belliqueux, on raconte qu'il s'échappa violemment des bras de sa nourrice pour aller pulvériser la Bastille en compagnie de Camille Desmoulins. Après trois jours d'un combat des plus acharnés, il revint chargé de la dépouille des vaincus, mais décoré d'aucune croix d'honneur.

Pendant les jours les plus orageux de la tourmente révolutionnaire, il ne cessa de se tenir au premier rang des enfants terribles.

C'est lui qui versa dans la coupe de Rouget de l'Isle le vin généreux qui fit naître *la Marseillaise*.

C'est lui qui fourbit avec grâce l'illustre poignard dont une jolie fille brune se servit pour couper Marat en plusieurs morceaux.

Si Luchet eût voulu alors de son énorme pied frapper la terre, il en eût fait sortir quatorze armées pour la défense du pays. Mais Napoléon s'en était chargé, il a eu peur d'être assigné en contrefaçon.

Auguste, qui ne pouvait supporter les conditions de l'état monarchique, se construisit immédiatement un brick de cent canons et s'exila sans pitié et sans argent pour la Pensylvanie.

Cependant, comme en raison de l'aménité de ses mœurs, de l'élégance de ses manières et de sa jolie figure, il voyait, non sans crainte, les Chactaws, les Chasseurs et autres sauvages très cuivrés, disposés à parodier sur son élégante personne les massacres de Saint-Domingue, il profita, pour regagner en toute hâte, de l'occasion de rentrer dans la rue Maubuée, pays de ses pères, — je veux dire de son père.

Une fois à bout de ses pérégrinations, Luchet se fit tour à tour caissier, marchand de rouenneries, teneur de livres et vécut pauvrement pendant la Restauration.

Il était toujours à sec, même quand il pleuvait.

Un beau soir, il lui prit subitement l'envie de s'abandonner à la confection des romans à trois collaborateurs. Un mois après parut *Thadéus le Ressuscité*, roman terrible où un mort assassine tous les vivants.

Lassé bientôt des déboires de la vie littéraire, il s'en fut conquérir la Normandie et réduisit à son autorité Rouen, Falaise, Bolbec et le manoir d'*Ango*, dont il fit un drame pour le théâtre de l'Ambigu.

Luchet ne savait que faire pour vexer la royauté. Son unique désir eût été de s'introduire aux Tuileries en débardeur. Cette entreprise eût été téméraire, il y renonça.

Arrivèrent les fameuses ordonnances de 1830; Luchet entra au journal *le Temps*, où il fit merveilles en faveur de ses opinions. J'oublie de dire que pendant ces longs jours bourbonniens notre poète fit le roman de *Frère et Sœur*, qui obtint un grand succès littéraire et de procureur du roi. *Le Brigand et le Philosophe*, grand drame en collaboration avec Félix Pyat, fit presque émeute et obtint un succès immense. Il collabora au *Bon Sens* avec Rodde, qui venait de le fonder.

La garde nationale fut formée et reconstituée, Luchet entra dans l'artillerie; ce qui lui fit dire par son sergent : « Luchet, on ne peut pas dire en

parlant de vous : Il a plus *d'artillerie* que de *génie*. » Luchet, dès ce jour, méprisa son sergent et son affreux calembour; Louis-Philippe n'eut rien de plus pressé alors que de licencier l'artillerie de la garde nationale.

De 1830 à 1840, Luchet rédige *l'Almanach populaire*, fait des drames au plus juste prix, écrit dans *le Commerce*, *l'Esprit public* et *la Réforme*, et fait un pamphlet énergique, une satire violente, sous forme de roman, avec ce titre tout mièvre : *le Nom de famille*.

Malheureusement cette partie de la société attaquée par le style vigoureux et incisif d'Auguste Luchet s'inquiète peu d'un pamphlet, et toutes les satires de Juvénal ne parviendraient pas à galvaniser un cadavre si le parquet ne s'était mêlé de la partie.

Voilà Luchet s'expatriant en Belgique et se condamnant à cinq ans de faro de Bruxelles pour purger sa contumace. — Mais le faro, la bière de Louvain lui donnent des idées, celles surtout de voir la Belgique en république. Par malheur, il n'était pas assez lié avec le roi des Belges pour lui conseiller de s'en aller; ce fut le roi des Belges qui le fit partir, en trois temps et dix-huit mouvements.

En février 1848, Luchet offre au Gouvernement provisoire son cœur, son bras, ses rhumatismes et son chapeau tromblon. Le Gouvernement pro-

MARCO DE SAINT-HILAIRE

visoire accepte avec bonheur son cœur et son bras, et lui donne les fonctions de gouverneur de Fontainebleau pour guérir ses rhumatismes et saluer la République — de son chapeau tromblon.

Luchet est aujourd'hui marié et confectionne des drames; il est sage et rangé comme une jeune fille : c'est Caton en redingote de castorine, avec un chapeau tromblon.

MARCO DE SAINT-HILAIRE

L'homme au chapeau-parapluie, que Nadar a photographié ci-contre, est né page de l'empire et à Saint-Hilaire (Charente-Inférieure).

En se regardant dans son miroir, un jour, le jeune Marco s'aperçut que ses dents étaient séparées en embrasures de canons et que, dans cette tête qui avait l'honneur de les posséder, il y avait une mine de blagues militaires à exploiter alors que le grand homme n'était plus là pour les démentir. Dès ce jour, il pensa qu'il devait être aux yeux de la France ébahie le Mathieu Laensberg épique des *Souvenirs intimes de l'empire*. Il crut devoir refléter dans sa glace, pendant qu'il se mirait, une tête de vieux grognard, et s'écria avec transport : « Plus de doute, c'est ma destinée ! Cet homme infirme

qui passe est un avertissement du ciel ; les grognards ont besoin de moi comme de tabac, je les sauverai. » Puis, se penchant à sa fenêtre, il jeta au détraqué ces mots du cœur : « Mon vieux, je suis content de toi ! je narrerai ton histoire, je raconterai tes batailles ; va, repose en paix, ombre chérie ; je veux que l'éloquence de mon style fasse pleurer toutes les gendarmeries départementales et les concierges de la France entière ; va, vieux, j'irai pleurer sur ta tombe et m'essuyer les yeux avec ton mouchoir d'invalide. »

L'ombre s'était évanouie. — Le cerveau de Marco, de la ville de Saint-Hilaire (Charente), dansait la froteska. Marco était *grognarophobe !*

Marco devinait à cette vision que sa destinée l'appelait à tatouer sans pitié l'immortelle renommée du vainqueur d'Iéna et du martyr de Sainte-Hélène ! Dès ce jour, la patrie comptait un historien de plus. Il croyait avoir assisté à toutes les grandes batailles impériales ; il s'imaginait qu'il s'était toujours trouvé là pour entendre les confidences intimes de Napoléon et, dans sa toquade infiniment prolongée, il pensait avoir souffert de ses brusqueries, veillé pendant le sommeil de son héros et puisé dans sa tabatière.

Émile, c'est le prénom du jeune homme, était le fils de M. Marco, cordonnier en vieux et en Sicile, qui aima mieux s'expatrier que de payer ses con-

tributions. Le père Marco vint en France avec Émile, le fruit de son amour, et le plaça dans un collège jusqu'à l'âge où l'on pouvait impunément dire qu'on était entré page de l'Empereur. Il entra effectivement dans les pages du grand homme; mais était-ce une raison pour nous en écrire tant que cela?

Laissons Marco épier, écouter le grand homme et apprendre par cœur l'histoire de ses batailles; laissons mûrir Marco, ne l'arrachons pas de l'arbre de science; nous le cueillerons mûr et cuit à point.

. . . . . .
. . . . . Il commence à mûrir, à jaunir. . . .
. . . . . .
. . . . . Il est mûr. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Il est page gris pommelé. . . . . .

Ma foi, je le cueille.

Il entre homme chauve au journal *le Siècle*, où il sut être chiche envers la syntaxe. Il y fonde une spécialité, la *spécialité napoléonienne*.

Il mène son style militairement pendant plusieurs années. — Les portiers pleurent. — Qu'on s'étonne si, au milieu de tant de combats divers, il laisse quelques phrases impotentes sur le champ de bataille.

Qu'il prenne ma tête : c'est moi qui ai eu l'hon-

neur de changer son nom en celui de Blago Saint-Hilaire !

Et Blago racontait toujours. Il se livre avec frénésie à sa spécialité. — Il invente un style à l'Empereur.

Ah ! si là-haut, dans les Champs-Élysées, la police se faisait mieux, Émile Blago ne vaguerait pas sans être muselé !

Les feuilletons du *Siècle* sont un torrent qui déborde. Non content d'avoir initié ses candides abonnés au bagout, aux mœurs et aux culottes de la grande armée, aux habitations, aux dialogues et aux monologues napoléoniens, M. Blago Saint-Hilaire se mit en tête d'infester la librairie française des produits de sa spécialité.

Certes, si Napoléon pouvait revenir sur la terre, son premier désir et son premier devoir seraient de faire administrer quelques douches à cet infatigable confectionneur de canards.

Mais Napoléon dort d'un éternel sommeil ! M. Émile Blago le sait : de là son magnifique aplomb.

Hélas ! hélas ! à force de tailler ses paletots dans le manteau de l'Empereur, M. Émile a usé la pourpre impériale. M. Émile Blago, si nous n'étions pas le peuple le plus spirituel de l'univers, eût fait cent fois plus de mal à Bonaparte que la sainte-alliance et Hudson Lowe.

La littérature blago-saint-hilarienne coule à pleins bords ; cela commence à sentir mauvais.

MINUIT. Un paysan de Carpentras me rapporte la collection hilarienne du *Siècle* et me dit :

« Pour moi j'aimons ben mieux, mossieu, notre vicaire,
Je ne savons ce qu'il nous dit ;
Il n'a pas dit trois mots, bredouillant son affaire,
Que tout le monde s'assoupit.

« Je n'dormions que les dimanches, et avec c'tit papiais-là, j'mendormons tous les jours. Reprenez-moi ça, dru ! »

Ce brave paysan avait raison.

Un vieux soldat comme M. Émile doit savoir souffrir et se taire ; — M. Émile n'a su que souffrir, voilà tout.

Nous terminerons la biographie de cette binette impériale par la reproduction de cette petite pièce suivante, surprise par nous dans la tente de cet illustre page intime, qui sait si bien nous dire comment le grand empereur éternuait. Ce sont les dernières paroles d'un vieux grognard retiré sur la place Maubert, adressées à son fils. Ce touchant morceau aura parmi nos lectrices un succès de larmes ; nous les prions instamment de les recueillir et de nous les adresser sous enveloppe, afin que nous puissions les offrir dans une coupe d'or à M. Émile Marco de Saint-Hilaire, qui le mérite bien.

A SON FILS

Un grenadier de la vieille, contusionné à Friedland.

Enfant, aimes-tu le schnick,
Cette eau de feu que j'adore,
Cette liqueur qui colore
Le gros nez du Kaïserlick?
N'aimerais-tu pas le schnick?

N'aimerais-tu pas le schnick
Qui tant consola ta mère,
Bonne et brave vivandière
Dont on admirait le chic?
Enfant, aimes-tu le schnick?

Enfant, aimes-tu le schnick?
Quand tu m'as vu le dimanche
Me balancer sur la hanche
Fier et hargneux comme un Sick,
N'aimerais-tu pas le schnick?

N'aimerais-tu pas le schnick,
Gamin si blond et si sage,
Que je fis à mon image?
As-tu mon goût et mon tic?
Enfant, aimes-tu le schnick?

Enfant, aimes-tu le schnick?
J'étais encore en enfance,
Que pour l'honneur de la France,
Je tins tête à feu Garrick :
N'aimerais-tu pas le schnick?

ARSÈNE HOUSSAYE

N'aimerais-tu pas le schnick?
Vois comme il faut que l'on meure,
Regarde ma dernière heure...
Et reçois mon vieux carrick;
Enfant, aimes-tu le schnick?

ÉPITAPHE

Ci-gît *Blago* :
Il aimait trop Napoléon,
C'est ce qui l'a tué.

ARSÈNE HOUSSAYE

Un jour, le vénérable M. Houssaye, millionnaire et meunier dans le département de l'Aisne, fit appeler le jeune Arsène, son fils, Provenceau merveilleusement doué de la nature ; gentil, gracieux, chatoyant, coquet et rafalaud, et, dans l'embrasure d'une fenêtre, s'établit entre eux le colloque suivant :

Arsène. — Que me voulez-vous, mon père?

Le père. — Ton bonheur. Tu es blond cendré, je désire que tu te fasses meunier comme moi.

Arsène. — Avec l'éducation brillante que vous m'avez donnée, y pensez-vous?

Le père. — J'y pense tous les jours, Arsène.

Tu mets avec une certaine affectation ta cravate à la Colin, tu dois avoir des goûts champêtres. Viens au moulin avec moi.

Arsène. — Jamais, mon père. Je veux être berger d'amour et mettre à profit la brillante éducation...

Le père. — Tu m'ennuies avec ton éducation.

Arsène. — Pourquoi m'en avez-vous fait donner? na !.. J'ai de l'amour pour les prés, les bois, les oiseaux, la lune, les fleuves. J'aime la verdure, le ruisseau qui murmure, l'hirondelle qui rase le sol, le vent qui brume, la nuit qui s'éclaire, les étoiles d'or qui scintillent.

La romance de la nature a pour moi son charme lorsqu'elle est chantée dans le demi-jour par une voix mélancolique et rêveuse comme la mienne... Écoutez celle-ci, papa, et dites-moi si pour un blond cendré de quinze ans, et la brillante éducation... (*mouvement convulsif du père*) ; je n'achèverai pas, mon père. Voici cette romance : (*chantant*)

PREMIER COUPLET

Bois adorés, grands bois,
Que l'ombre divinise,
Salut, vous dont la brise
Est la charmante voix.

DEUXIÈME COUPLET

Bois adorés, grands bois...

Le père (*hors de lui*). — Assez ! tu seras meunier...

Arsène. — Vous voulez donc faire mon malheur, mon père ?

Le père. — Le malheur, mon fils, est souvent le meilleur pédicure pour extirper les durillons du cœur...

Arsène. — Je n'ai pas de durillons, je vous jure...

Le père. — Tu as de l'amour ; l'amour est le durillon du cœur. Et je ne sais quel meunier de l'antiquité a dit : Le vrai cœur d'un poète est prêt à s'enflammer ; par là morbleu ! ce meunier-là avait du bon ; or, comme tu es excessivement poète, en travaillant au moulin avec moi tu n'auras pas le temps de t'enflammer.

Arsène. — Je vous jure que je n'ai pas d'amour au cœur...

Le père. — Ah ! tu n'as pas d'amour !... (*Tirant de sa poche un feuillet.*) Que signifient ces lignes inachevées que tu adresses aux demoiselles ?...

Que j'aime à voir la gaze de tes ailes
Se déployer, se fermer tour à tour,
Et puis briller comme des étincelles
Aux feux du jour !

Arsène (*riant*). — Ah ! papa, ce sont les vertes

demoiselles que je vois tous les jours s'envoler sur les gazons et les ruisseaux de la montagne, quand le ciel bleu...

Le père. — Suffit. Crois-tu que je sois un imbécile?... je sais pour qui tu rimailles de la sorte. Je connais la demoiselle verte de ton cœur... je ne suis point aveugle.

Arsène. — Apprenez-le-moi, mon père?

Le père. — Et parbleu... la petite Louise Caraud... celle qui t'appelle Cléobule, et qui n'ôte jamais ses papillotes.

Arsène (*avec majesté*). — Mon père, j'aime mieux les côtelettes que les femmes en papillotes. Pour vous prouver que vous vous trompez sur l'état de mon cœur, j'accepte l'état de meunier. (*A part.*) Je lâcherai papa au premier coin de rue, un jour de marché ; car la brillante éducation que j'ai reçue...

Le père. — Embrasse-moi, mon fils. — Tableau.

Le jeune Arsène Houssaye tint parole. Il jeta, quinze jours après cet entretien, son bonnet pardessus les moulins de son père, et vint à Paris dans une étude de notaire, où il ne resta que quinze jours : — c'est le délai fatal qu'il a toujours imposé à sa nature poétique et vagabonde. — Le notariat développa dans son jeune cœur un goût prononcé pour la carrière des armes. Il s'engagea dans les lanciers (non polonais), fit le siège d'Anvers, et

revint à Paris quinze jours après. Son siège était fait.

Arsène, revenu dans le giron des lettres, ne savait où reposer sa tête alourdie par les hémistiches dont son cerveau était encombré. Il cherchait un logement au cinquième étage pour y mettre des meubles, et un rez-de-chaussée pour y loger son esprit, — un rez-de-chaussée de la Presse, bien entendu.

Il n'y avait pas un seul écriteau. — Tous les journaux, alors, étaient loués.

M. Houssaye excelle surtout dans les vers rocailles ou à échappement ; ils sont quelquefois durs et souvent pâles et insignifiants.

Nous en savons quelques-uns parmi lesquels plusieurs se font remarquer par l'accumulation du T :

J'arrivais TouT ému, Toi, TouTe chancelanTe ;
Tu venais sur le seuil, ô ma belle indolenTe,
Te plaindre du reTard ; mais après un baiser
TouT éTaiT diT ; eT puis nous allions arroser
(*Echappement.*)
Nos fleurs dans les vieux poTs, la fragile anémone,
La blanche margueriTe, où nous faisions l'aumône
Au morne joueur d'orgue, au vieillard gémissanT.
Au peTiT AuvergnaT qui chanTaiT en dansanT.

Pour un homme qui écrit poétiquement la prose, voilà, certes, des vers durs et martelés, ou Béranger ne s'y connaît pas. Je ne sache pas que l'héroïne de M. Houssaye dût être flattée d'arroser des

fleurs dans de vieux pots en présence d'un Auvergnat... malpropre d'ordinaire. Ce MORNE joueur d'orgue a dû la faire pâmer d'aise.

Je veux me débarrasser du mal que j'ai à dire.

Dans la même pièce de vers, le poète s'écrie à sa Fanny :

.....Mon âme désolée
N'est plus qu'un *nid désert* qu'emportera le vent,
Un nid où la chouette ira *pleurer* souvent.

Souvent, n'est pas assez. Fanny préférerait peut-être qu'elle y pleurât toujours.

Partout, même en Belgique, pays de la contrefaçon, — les femmes ont été considérées comme les *roses de la vie.* Voici venir le bel Arsène adressant à M. Jules Janin le quatrain joyeux que voici :

O toi que la fortune accable de faveurs,
Voyageur nonchalant qu'on aime et qu'on envie,
Cueille longtemps encore *au sentier des rêveurs*,
Cueille les roses de la vie.

Je donnerais dix ans de la vie de mon propriétaire pour voir le gros et gracieux M. Jules Janin cueillir les *roses de la vie.* — Que cet être-là doit bien cueillir ! Il a dû bien sourire dans son sentier des rêveurs !

M. Arsène Houssaye se livre avec une ardeur effrénée au genre bergerade ; il invente la poésie

florale : cette poésie porte à la tête et au cœur. *Un serpent sous l'herbe* établit sa réputation, et le place au rang des écrivains de talent.

Ce que je ne pardonnerai jamais à l'ex-meunier du département de l'Aisne, au lancier non polonais du siège d'Anvers, au clerc de notaire, c'est d'avoir arrangé le XVIIIe siècle à sa manière, en promenant sa main sur les postiches de Latour, au point d'avoir fait de la Pompadour l'idéal de la vertu ; d'avoir réhabilité Louis XV, en prouvant qu'il n'a jamais été un débauché, et de nous avoir représenté le financier Beaujon comme un homme aussi bienfaisant et aussi humain que le petit Manteau bleu.

En 1845, Arsène Houssaye devient le berger Tityre de *l'Artiste ;* il dirige en maître ce journal sudorifique quoique in-4°.— Et ce nouveau cénacle prend le titre de Critiques blonds.

Pendant la période de 1845 à 1848, l'ex-meunier sans souci fait de la littérature politico-avancée, ce qui fait dire à un marchand de madapolam jaloux : « Arsène Houssaye a fait pour la littérature et la politique ce que Lamy Housset a fait pour les chemises : beaucoup de *cols*. »

En 1848, Arsène Houssaye et Laviron entrent les premiers au Louvre. Il abuse de sa blonde et luxuriante chevelure pour porter pendant les premiers jours, Sobrier et lui, ces fameux chapeaux

montagnards qui donnent la mode aux gardiens de Paris.

En 1849, M. Houssaye succède à M. Edmond Séveste au Théâtre-Français, épaulé par son ami Véron.

A tous les événements le sage est préparé.

Arsène s'aperçoit que ses cheveux frisent la politique, et comme nous ne sommes plus à l'époque des *sentiers perdus*, il ne conserve de ses cheveux montagnards que juste ce qu'il lui faut pour diriger le Théâtre-Français.

Quelque chose brille à sa boutonnière. — On dit que les rois lui veulent du bien.

Après tout, c'est sa faute s'il est décoré par le roi des Belges ; il n'avait qu'à ne pas lui envoyer ses œuvres complètes.

HENRI MURGER

Il est bon que ces dames le sachent, M. Murger est né en 1822. Après être resté sous la surveillance de la haute police de son père, jusqu'à l'âge de quatorze ans, il entra chez Me Cadet de Chambine, avoué. La basoche, qui n'était pas dans les mœurs de Murger, contribua peu à ouvrir les volets

HENRI MURGER

de son intelligence. Ils restèrent fermés jusqu'à l'âge de quinze ans. — Connu dans le monde pour une orthographe de première classe (diligences), il entra, en qualité de secrétaire, chez un correspondant du ministre de la Russie, chez lequel il resta dix ans. — Je n'accuse pas Murger d'avoir cherché à envahir les principautés danubiennes. Son Danube à lui était le cœur de cette Mimi, type de jeune fille qu'il a peint sous des couleurs si vraies et si attachantes dans la *Vie de bohème*. Mais n'anticipons pas.

Comme tous les poètes qui commencent, Murger eut ses *essais poétiques*. Il laissa souvent tomber dans l'escarcelle de *l'Artiste* et du *Corsaire Satan* des vers ou des nouvelles à la main, dont l'insertion encouragea sa plume et enhardit son esprit, encore sous l'impression d'un premier début. Il manifestait une horreur profonde pour l'école du bon sens et pour les tragédies de l'Odéon, dans ses comptes rendus de théâtre. Comme les tintamarriens, il eut une lanière pour les fustiger partout et toujours avec cette humeur, ce néologisme et ce *vis comica* inconnus aux petits journaux de notre époque.

Murger fit connaissance des confessions de Silvius et de plusieurs bohèmes de lettres comme lui, et fit paraître dans les colonnes de notre confrère *Satan* les scènes de la *Vie de bohème* (la sienne), qui établirent sa réputation. — Il alterna, en qua-

lité de rédacteur en chef d'un journal de toilette, le *Moniteur de la Mode*, et dans une revue de la chapellerie, *le Castor*. Il infestait ces journalicules de petites histoires sentimentales, fort appréciées des couturières. — Il devint, en 1845, l'un des principaux rédacteurs du *Corsaire*. Il y préparait le succès des scènes de la bohème qui furent mises en pièces, et représentées aux acclamations de tout le monde sur la scène des Variétés. — La carrière de Murger était toute tracée, sa réputation était faite. Il publia successivement les scènes de *la Vie de jeunesse*, *le Pays latin*, *les Scènes de campagne*. Cette dernière œuvre fut publiée dans la *Revue des Deux Mondes*. — M. Arsène Houssaye eut confiance en ce jeune poète, et reçut à la Comédie française le *Bonhomme jadis*, qui y fut représenté quatre-vingts fois consécutives.

Murger a un style à quatre chevaux qu'il conduit à la Daumont.

Nadar vous le représente un œil mouillé de pleurs, et un autre qui sourit ; c'est qu'il y a du Démocrite et de l'Héraclite dans le cœur et la physionomie de cet écrivain. Murger rit surtout amèrement des ridicules et des choses de ce monde avec cette originalité de mots qu'il noie dans *un torrent de spirituelles turpitudes*. — Murger serait fort embarrassé de dire ce que sont devenus ses cheveux ; les femmes ont dû les lui prendre pendant

LOUIS VEUILLOT

son sommeil ; elles éprouvaient sans doute le désir d'avoir un souvenir de lui. Moi, je demande sa tête : j'y tiens comme objet d'art.

Je la ferais monter en pomme de canne.

LOUIS VEUILLOT

Ce portrait, au premier abord, semble étrange, j'en demande pardon aux écumoires, mais il est frappant de ressemblance avec un de nos plus spirituels polémistes religieux de notre époque, M. Louis Veuillot.

Et cependant, M. Veuillot a été vacciné ; oui, vacciné deux fois, — deux fois trop tard ! ! !

Dès qu'il vint au monde,

> Tout l'Olympe s'en plaignit.
> Et l'assembleur des nuages
> Jura le Styx et promit
> De former d'autres images.

A la vue de cet enfant, son père jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus, et dit en l'ondoyant : « Je te condamne, ô mon fils, à n'être jamais qu'un fils unique ; » puis il demanda l'addition au garçon et, dès ce jour, il prit son enfant sur ses genoux et sa femme en grippe.

Il se lassa de le tenir sur ses genoux et le mit en nourrice jusqu'à l'âge de dix-huit ans.

Louis Veuillot s'ennuya de sucer le lait et les bons principes, loin d'un père qui s'était débarrassé d'un fruit malade. Un jour que son père avait oublié d'envoyer le sucre et le savon, Louis Veuillot devint nourriçophobe, il déchira ses langes, mordit le sein de sa nourrice et vint à Paris pour connaître un peu les *choses de ce monde.*

Le ciel défend, de vrai, certains contentements,
Mais on trouve avec lui des accommodements.

Louis Veuillot aima de bonne heure à sardanapaler.

Ce jeune homme, *noceur* par désœuvrement, préféra de bonne heure analyser un filet aux olives ou un bifteck au beurre d'anchois, fût-il même un peu gras, que de faire des réflexions bibliques sur les vaches maigres de Pharaon. — Son cœur, hélas ! n'était point encore ouvert à la vertu. Feu Ourliac et Charles Monselet attesteraient que Louis Veuillot aimait mieux se coiffer d'un joli minois que d'une casquette de loutre.

Tout le monde sait que son père, né à Valladolid en 1420, sous le nom de Th. de Torquemada, était premier inquisiteur général du saint-office ; de là les goûts mystiques du fils caché sous les habits

d'un obscur plébéien, et sous le nom plus obscur de Louis Veuillot.

Son père, trop occupé des devoirs de sa profession de saint homme, se garda bien de lui acheter un remplaçant quand vint l'âge de la conscription ; Louis Veuillot le gênait. Il se fit soldat et entra dans le 3e de carabiniers, où il aimait, entre autres gaudrioles, à chanter *la Belle Bourbonnaise* au dessert.

Louis Veuillot, en quittant le service militaire, eut un instant l'idée d'ouvrir un restaurant à Bercy avec *cabinets de sociétés*, mais il opta pour la ville de saint Pierre, où il essaya de se convertir. — Il passa une grosse éponge sur son passé. « La conscience, se disait-il, est le paletot de l'âme ; » il se fit une conscience à lui, et s'acheta un paletot noir.

Il revint en France pour défendre les hommes noirs fustigés par Béranger, pour faire revivre les droits féodaux et continuer la profession de son papa, en France comme à Valladolid.

Il avise un soir dans une rue tortueuse une lanterne rouge ; il entre et se trouve à l'*Univers religieux*, où il prend la suite des affaires du père Coupe-Toujours, — au point de vue religieux.

Louis Veuillot, depuis dix ans, voudrait qu'on attribuât de nouveau aux seigneurs la disposition absolue des vilains et vilaines ; — des vilaines surtout : quand elles sont jolies.

Au nom de Nadar je demande pardon à M. Veuillot de son écumoire :

Allons, mon cher, allons, je t'ai peint trait pour trait :
On applaudit la charge... on siffle le portrait

DUPIN

L'homme que nous allons essayer de peindre à grands coups de brosse, comme on peint ces portants de coulisses qui représentent tantôt un arbre au milieu d'une forêt, tantôt une cheminée qui fume, a quelque chose dans ses allures qui rappelle le paysan du Danube, — avant l'invasion des principautés par un monsieur à qui elles faisaient envie.

Né dans le Nivernais, le 1er février 1783, André-Marie-Jean-Jacques Dupin essaya les premiers chassés-croisés de son enfance dans une petite ville que les huguenots rendirent industrielle après l'édit de Nantes. — A ses premiers vagissements, il était facile de reconnaître qu'il serait un jour, ou un avocat très distingué du barreau de Paris, ou un porteur d'eau des *Barreaux verts* de la Courtille. Hâtons-nous de dire qu'il ne fut jamais initié aux joies pures et champêtres de cette localité.

La physionomie de ce *jurisprudent* est lourde

DUPIN

et commune ; elle participe de la poire de bon chrétien ratatinée, et vue au cœur de l'hiver, et d'un cerneau en décomposition ; sa face est auvergnate, son sourire est auvergnat, sa gaieté et sa mère étaient Auvergnates ; et cependant s'il n'est pas Auvergnat par le cœur, il l'est encore par les souliers.

On dirait que la nature s'est étudiée à perfectionner cette laideur ; aussi se plaisait-il souvent à rappeler cette pensée d'un emballeur : Que la laideur sur le visage d'une femme est une police d'assurance contre l'incendie, mais qu'un homme est toujours assez beau quand il a l'âme belle.

A l'âge de dix-sept ans, l'aîné des trois Horaces, Dupin, Jean-Jacques, vint à Paris suivre les cours de Tronchet, ancien collègue de son père, autorisé par le directeur à ouvrir une académie de législation. Le savant jurisconsulte lui inspira de bonne heure les douces rêveries du Code pénal, la connaissance approfondie des hypothèques, et celle non moins aimable des fruits pendants par racines.

Le jeune Dupin détestait cordialement l'empire ; et, s'il faut en croire le biographe des Contemporains de M. Eugène, né à Mirecourt (Vosges), notre jeune Cujas, en discutant les lois de l'ancienne Rome et en rapportant quelques souvenirs historiques, avait donné au duc d'Enghien les traits de Germanicus, et à Bonaparte ceux de Tibère. La

police lui rendit son inimitié pour le premier consul en faisant saisir son *Manuel du Droit romain*, qu'il venait d'élaborer dans l'étude d'un avoué de la rue Bourbon-Villeneuve, où il était alors premier clerc.

Dupin jura qu'on lui payerait tôt ou tard cette façon d'agir.

L'âge de la conscription arrivait pour lui à pas de géant. Or, comme il s'était fait une loi en dehors des cinq Codes de détester cordialement le premier consul, de craindre beaucoup la guerre et d'aimer passionnément le calembour, il se mit en tête de devenir docteur en droit pour échapper, disait-il, au dangereux honneur d'être exposé à servir de chair à canon pour le service de la patrie. M. Dupin, à vingt-trois ans, était déjà un grand légiste, tant il avait en horreur de devenir un grand capitaine.

Alea jacta est! s'était-il dit, je ne serai pas soldat, mais je défendrai la veuve et l'orphelin — d'abord ; je défendrai mes intérêts ensuite.

César venait de passer le Rubicon.

Mais César avait fait ses Commentaires, — et M. Dupin voulut avoir les siens. Il mit en ordre les décrets rendus par Napoléon ; il débrouilla le chaos et fit des annotations par pur amour du Code, et un peu pour faire oublier Germanicus et Tibère. Sa devise était de deux jours l'un :

Jurisprudentia EST JUSTI ATQUE INJUSTI SCIENTIA. Les autres jours, il se servait régulièrement de celle-ci : REVELAT RIDENDO LEGES. Les jours pairs, il était rare de ne pas voir M. Dupin farci de drolichonneries et de calembours à cheveux gris.

J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étaient que des sots.

M. Dupin n'a jamais été un homme charmant. (Voyez Nadar.)

Les bons mots sont comme les boutons de chemises; ils nous manquent souvent; mais, si parfois M. Dupin hasardait l'anecdote ou risquait les bons mots pour finir ensuite par des arguments irrésistibles et victorieux, ils ne manquaient jamais leur effet sur les juges et sur l'auditoire.

M. Dupin a donné cent fois raison à Teste, qui a dit de lui : « C'est un paillasse doublé de Démosthènes »

Ses cailloux étaient des calembours.

Son exorde est une mayonnaise de brusqueries et de sarcasmes — (sauce aux câpres); sa péroraison est le *Puff à l'attendrissement.*

Pour arriver au cœur qu'importe le chemin!

L'esprit de M. Dupin prend toujours les rues basses. — Mais il arrive.

M. Dupin plaida longtemps à la première chambre,

depuis l'article 214 et suivants, jusqu'à l'article 312 inclusivement. Sa faconde et son extrême jeunesse ne lui permettaient pas de s'exposer à plaider l'émancipation, article 476; non plus les droits du mineur émancipé, articles 484, 488 et 489, depuis qu'un jour, dans un moment de joyeuse humeur, il avait osé dire, en défendant les droits d'un mineur :

Le mineur émancipé, — s'il est aveugle, devra nécessairement apprendre la clarinette ; — la *faim* justifie les moyens. Mais s'il est myope, — il n'aura pas cette jouissance à moins qu'il n'ait l'intention TRÈS LOUABLE de *vexer un propriétaire qui l'aurait augmenté sans motif.*

Du propriétaire à la propriété, il n'y a souvent que la distance d'un imbécile à la chose matérielle; en attaquant cette intelligence servie par des organes qu'on intitule : UN PROPRIÉTAIRE, M. Dupin s'enlevait le droit de plaider de longtemps sur l'article 544 et suivants, sur *la propriété* que, dans ses conférences, M. Dupin avait traitée ainsi :

Prenons, disait-il, la propriété corps à corps et tâchons de lui faire dire son secret.

Quelques commentateurs ont prétendu que la propriété ressemblait à un champignon placé hors de portée, auquel chacun cherchait à attacher son chapeau.

Nous ferons tomber cette définition en répondant qu'à ce compte il n'y aurait là que les Patagons et autres géants qui pourraient devenir propriétaires ; or, vous savez qu'il n'en est rien.

Pour nous, Messieurs, la propriété est une allumette chimique que tour à tour nous venons frotter contre la muraille : elle s'enflamme pour les uns et fait long feu pour les autres. — Voilà.

L'allumette chimique s'était enflammée pour lui. Après quelques procès pour la veuve et l'orphelin, il reconnut l'utilité de plaider à grandes guides pour les hommes et les journaux politiques et de devenir propriétaire à Raffigny (Nièvre).

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

M. Dupin définissait devant un cercle d'amis, cinq ans plus tard, la qualité du propriétaire :

« Le propriétaire est celui qui a pignon sur rue. Il doit ressembler au boa, et dormir trois mois comme ce serpent et ne s'éveiller que le jour du terme.

« Pour moi, disait-il, le propriétaire est une épée de Damoclès suspendue sur la tête des locataires par un fil d'argent. — Le fil casse à chaque trimestre, et tous les locataires, à tour de rôle, sont obligés de le rattacher. »

M. Dupin n'hésita plus à plaider en faveur de l'article 544 et suivants. Il venait d'être atteint d'une californie-entérite. Il y avait un Lucius Licinius Crassus dans la famille des Dupin, — 1814 ans après Jésus-Christ.

Marie-Jean-Jacques applaudit bruyamment à la

chute du héros qui allait dans l'exil expier sa gloire. Il osa parler plus souvent de Germanicus sans la crainte de Tibère.

Les électeurs marchands de draps de Château-Chinon l'envoyèrent à la chambre. Il y fut l'un des antagonistes les plus acharnés durant les Cent jours. Il avait à venger la saisie de son livre de *Droit romain ;* il se mit à battre le fer rouge de l'hyperbole, et dans un de ses discours-ministre, il fit rejeter la proposition tendant à proclamer Napoléon II après l'abdication de l'empereur à Fontainebleau. — La proposition fut rejetée.

M. Dupin, reconnaissant que de toutes les décrépitudes, la plus redoutable est celle des bottes, vira de bord, acheta des bottes neuves et publia le fameux opuscule qui a pour titre : *De la libre Défense des accusés.* Le malin jurisconsulte sentait qu'en venant se placer sous l'égide de la magistrature, à cette époque où la terreur blanche relevait les échafauds, il se faisait des partisans nombreux dans le parti de l'opposition d'alors.

Il y avait là, quel qu'en fut le mobile, un véritable élan de courage. Peut-être venait-il à ce moment de lire ce vers de Racine :

> Il est beau de mourir pour conserver sa foi ;

ou peut-être était-il sûr qu'il n'en mourrait pas. On n'a jamais pu savoir.....

Maître Dupin défendit le maréchal Ney devant la chambre des pairs et déploya pour obtenir son salut toutes les ressources de son talent oratoire; mais la victime était condamnée d'avance!

M. Dupin a un cœur comme un autre, aussi n'hésita-t-il pas, dix ans plus tard, d'assister au convoi de l'accusateur de l'illustre maréchal et de réciter un *De profundis* sur sa tombe! Au fond, M. Dupin est bon par instinct et équilibriste par vertu.

Ce Janus moderne, avec son énorme faux col, n'a jamais été fils d'Apollon; aucune nymphe du nom de Creuse ne lui donna le jour; et si, comme ce dieu de la fable, il est gratifié d'une rare prudence, s'il a deux visages comme lui, soyez sûr que ce n'est que pour ses besoins personnels, et aussi parce qu'il aime à faire son ronron comme un vieux chat, sous tous les gouvernements possibles.

Les ordonnances de Juillet 1830 parurent. M. Dupin se livre avec amour à de nouveaux sauts de carpe fantastiques et devient le point de mire d'un parti qui avait compté sur lui au jour du danger. Mais comme dans les cas périlleux il vaut mieux se sauver que de commettre une lâcheté, M. Dupin n'hésite pas à se lever le premier pour s'élancer — dans sa cave au péril de sa vie, d'où on l'en — retire — ivre d'enthousiasme pour sa belle conduite pendant les trois jours.

Le Cujas de la Nièvre aurait pu mourir, il ne l'a pas voulu; il avait là, certes, une belle occasion de servir sa patrie,

Mais la vie est un songe et la mort un réveil;

et Cujas a préféré dormir — au bruit de la fusillade.

Il y a des gens qui ont dit qu'il était mort et ressuscité le troisième jour, comme Jésus-Christ.

M. Dupin ne se bat qu'à coups de langue.

Il en meurt.

Ci gît un foudre d'éloquence
Qui nous a charmés bien souvent :
Il fit à la jurisprudence
Faire plus d'un pas en avant;
Du palais de Thémis il ébranlait les voûtes;
De nos législateurs il fut le plus malin :
Mais, hélas! il est mort de frayeur ou de faim;
Car, depuis que le Louvre est encombré de croûtes,
On n'entend plus parler du pain.

THALBERG

Je ne sais pas au juste l'âge de M. Thalberg, mais j'ai ouï dire qu'il avait eu l'honneur de jouer à la toupie sous le Consulat.

Dès son enfance, il donnait les plus belles espé-

THALBERG

rances musicales. A cinq ans, il jouait de la clarinette avec son nez, comme père et mère. Enfin, tout en lui annonçait qu'il serait un jour un compositeur célèbre. — Il a tenu parole.

A seize ans il se rendit coupable de musique avec préméditation de guet-apens, et fit paraître l'excellente méthode de piano qui fonda sa réputation. O vanité des choses et des doubles croches de ce monde! Thalberg venait de donner au monde des tapoteuses et des doigts en bas âge la clef du piano comparé à l'ostéologie et la myologie, ou l'art de se rendre compte, en jouant la *Marche des Tartares*, de la marche anatomique du carpe et du métacarpe!

M. Thalberg venait d'inventer le piano anatomique, ou l'art d'écorcher les gens sur un air quelconque et sans les faire crier!

Un jour que j'allai chez lui, il me vanta l'excellence de son système pianistico-anatomique, et, levant ses doigts, qui ressemblent à des faucheux se livrant bataille, le colloque suivant s'établit entre nous :

M. Thalberg. Ma méthode consiste à faire tout bêtement de l'anatomie en jouant du piano, et à connaître la différence qui existe entre le thénar et l'hypothénar.

M. Citrouillard. Vous avez un cœur excellent et des mains affreuses, monsieur Thalberg... continuez.

M. Thalberg. Je sais, si je joue *la Marseillaise* sur mon piano, combien de fois agit le court adducteur du pouce, et dans quel sens opère le court fléchisseur du petit doigt. — Vous avouerez que c'est bien agréable pour un enfant de six ans de pouvoir apprendre deux sciences à la fois?

M. Citrouillard. C'est mon avis. C'est très joli, l'anatomie.

M. Thalberg. Sur le piano, et pour une femme surtout. Tenez, je suppose que la charmante Mme Marie Cabel qui touche le cœur et l'âme de ses auditeurs, soit qu'elle touche ou ne touche pas de son piano, veuille se servir de ma méthode anatomique, pensez-vous qu'elle restera froide comme une torpille si elle accompagne Mme Stoltz sur cet air d'Adolphe Adam?

Ah! qu'il fait donc bon (*bis*)
Cueillir la fraise
Au bois de Bagneux
Quand on est deux (*bis*).

Croyez-vous que Mme Cabel ne sera pas heureuse de pouvoir dire mentalement, pendant que Mme Stoltz chante ces deux vers :

Ah! qu'il fait donc bon (*bis*)
Cueillir la fraise!

Chante, va, ma bonne; tu n'es pas comme moi initiée aux interosseux-dorsaux, surnommés méta-

carpo-phalangieux-latéraux-sous-palmaires. Cueille la fraise tant que tu voudras, pendant ce temps je fais de l'anatomie comparée à ton chant et je suis un cours d'ostéologie sans que tu t'en doutes ; car pendant que tu chantes ce vers :

Au bois de Bagneux,

j'agite tous les petits os de ma jolie main ; à chaque syllabe que tu prononces, mon carpe et mon métacarpe se disloquent de la manière suivante :

AU BOIS DE BAGNEUX

l'os scaphoïde;
l'os trapèze;
l'os pisiforme;
l'os semi-lunaire.
l'os crochu.

M. Citrouillard. L'os crochu de Mme Cabel me plaît !

M. Thalberg. Polisson ! — Vous voyez bien qu'elle fait de l'ostéologie tout en disant :

Dans le bois de Bagneux
Quand on est deux (*bis*).

Pensez-vous qu'elle ne serait pas enchantée de s'arrêter avec complaisance dans le bois de Bagneux pour y cueillir la fraise et y faire un point d'orgue

à l'aide de son aponévrose palmaire en appuyant ses lombricaux sur les touches pour faire un accord?...

M. Citrouillard. Mon cher Thalberg, vous avez un bien petit piano, mais vous devez avoir eu de grands malheurs.

M. Thalberg, *soupirant*. Oh ! oui, monsieur Citrouillard !...

M. Citrouillard. Racontez-les-moi.

M. Thalberg raconta longuement l'histoire de sa vie.

M. Thalberg m'a touché du piano et par le récit de ses malheurs.

CRÉTINEAU JOLY

M. Crétineau Joly est resté orphelin à l'âge de 59 ans à peine; son père, pédicure à la suite de l'armée de Kléber, eut les oignons brûlés en Égypte, puis gelés beaucoup plus tard en Russie, à la suite du grand homme. Il n'osa pas survivre à ses blessures et aux 25 degrés Réaumur. L'incendie de Moscou ne parvint pas à le faire dégeler. Le jeune Crétineau, seul et sans appui sur la terre, chargé du poids de sa littérature dont il ne savait que faire, prend le parti d'entrer dans les ordres.

CRÉTINEAU JOLY

Mais sa fierté s'indigne, il ne veut recevoir d'ordres de personne, et se fait rédacteur en chef des enthousiasmes impossibles à décrire à l'*Écho français*. Louis-Philippe régnait alors — avec embranchement sur la république. Crétineau s'empara d'une branche pour frapper sur l'autre, — mais son amour sincère pour la branche aînée, qui venait de succomber sous les ordonnances de Juillet 1830, ne fit qu'acérer sa plume dynastique et mordante, au profit de la cadette, qui ne cessa pendant dix-huit ans de lui faire un pied de nez moral par son organe assermenté, *le Constitutionnel*.

M. Crétineau Joly fut, pendant ces dix-huit années de labeur, un écrivain religieux, honnête et modéré. Ses tartines politiques ne prévalurent pas. — Les pâtes fermes des hommes chauves du *Constitutionnel* firent tant et tant, que la France se trouva sans royauté et Crétineau Joly sans ouvrage. La république fut proclamée. Crétineau opta pour la république des lettres et fit quelques romans massepains et des articles d'économie politique assez goûtés. En fait d'économie, Crétineau n'avait mis de côté que la politique.

Il ne lui reste de son ancienne splendeur qu'une robe de chambre taillée dans le surplis d'une robe de bure d'un frère de la Trappe. Il aime à s'en revêtir pour refléter les beautés de son cœur et cacher les imperfections de son corps.

Cet écrivain a dit adieu à la polémique et aux nappes quotidiennes et politiques, et s'est voué avec une ardeur fébrile aux fluctuations du 4 1/2. Les chemins de fer cotés à la Bourse, dont il a fait l'ornement, sont devenus sa passion dominante; ils circonviennent sa vie à ce point qu'il ne termine jamais ses lettres sans dire :

« Adieu, mon ami, je suis tout à toi, de Creil à Saint-Quentin ; » ou bien :

« Recevez, madame, l'expression de mes saluts empressés et les 200 Nord à prime fin courant de votre tout dévoué

« Crétineau Joly. »

O vous, Parisiens qui passez vers une heure du matin devant la grille du passage de l'Opéra, voyez-vous ce lit de sangle dressé?... eh bien! c'est M. Crétineau qui dort et rêve à la fusion normande. C'est pour être arrivé le premier à la petite bourse de midi qu'il s'est rapproché du centre de ses affaires à l'abri du passage de l'Opéra et des sergents de ville.

D'ARLINCOURT

D'ARLINCOURT

M. d'Arlincourt est né vicomte et dans l'Auvergne, en 1540.

Il est venu sur terre avec une âme belle et radieuse, mais avec une plume nébuleuse sur l'oreille gauche, triste héritage d'un regard de sa mère qui le portait dans son sein !

La mission du noble vicomte, dont la susdite plume s'était fendue jusqu'au blanc à force de chanter les héroïnes pâles, les ruisseaux murmurants, les nymphes ossianiques et les guerriers mystérieux, était aussi de défendre avec courage et une loyauté incessante les phalanges bourbonneuses de la restauration. Si l'on donnait des brevets de fidélité au malheur, je n'hésiterais pas à lui décerner un brevet émaillé d'or monté sur rubis.

M. d'Arlincourt est de ces hommes dont la montre a toujours retardé d'un siècle et demi. — Est-ce sa faute s'il n'a pas trouvé d'horloger ?

Son esprit à cheval sur des coqueecigrues

a enfanté une foule de romans qui ont fait de lui le Paul de Kock des salons aristocratiques. *Le*

Brasseur du roi, *le Solitaire*, *les Trois Châteaux*, *l'Herbagère* et *Ida* forment à peu près son butin de romancier de la restauration. Le drame *la Peste noire*, en 1844, à l'Ambigu, a été son Waterloo.

Le noble vicomte passait, il y a vingt ans, pour le chef de l'école romantique... Mais aujourd'hui, on n'écrit plus comme cela qu'à Sainte-Périne.

Le style de M. d'Arlincourt se fait vieux; il porte des gilets de flanelle.

A part le dernier vers qui ne peut lui être imputé, voici l'épitaphe anticipée d'un des poètes du *Tintamarre* qui le crayonne mieux que je ne le saurais faire :

Vicomte et pèlerin, sa nébuleuse plume
Exploita les rochers, la cascade et la brume;
Son style était ronflant, inversif, ampoulé;
Après sa vie encor, son goût bizarre perce :
Même dans son cercueil il dort en sens inverse...
. . . . . .
Il aimait trop le czar... et le czar l'a coulé!

JULES JANIN

Le fashionable habitant de la rue de Tournon, — citoyen honoraire de Saint-Étienne en Forez ; « Saint-Étienne, la ville engloutie dans une

JULES JANIN

vallée profonde et triste ; Saint-Étienne, la ville aux sept collines, comme Rome, jetée dans le fond des montagnes, sans verdure et sans ombrage, son Saint-Étienne, à lui ; le sien.... »

Jules Janin naquit donc à Saint-Étienne.

Toutefois on ne rapporte rien de bien extraordinaire touchant son enfance, dit un historien, sinon cependant qu'il étonnait tous ceux qui l'approchaient par l'émission de très jolis coq-à-l'âne au-dessus de son âge.

Il ne pouvait ouvrir la bouche — dans Saint-Etienne — sans lancer un bon mot dans la circulation ; — les concetti l'étranglaient, — il suait l'esprit par tous les pores, de telle sorte que son père n'hésita pas à lui dire un jour : « Jules, tu es mon fils. . »

— Qui vous l'a dit, mon père ?

— J'ai pour le croire la parole de ta mère. »

Jules ne trouva rien à objecter à cela.

Cette scène étrange se passait le 19 juin 1796, sous le directoire... et sous une charmille.

Jules n'est donc plus d'un certain âge, mais il est d'un âge certain. — **58** ans !

Onze lustres complets surchargés de trois ans.

Il a l'âge que Boileau lui a donné.

Après cet entretien paternel, M. Janin, qui voyait poindre dans son fils l'étoffe d'un génie à

trente-six carats, l'envoya à Paris et le fit placer en plein collège Louis-le-Grand, parmi l'élite de cette jeunesse studieuse. Il l'étreignit en pleurant et lui dit : « Jules, si je lis bien dans l'avenir, tu ne peux te dispenser de remporter là-bas quelque prix d'honneur au grand concours. » Puis l'embrassant sur toutes les joues, il donna au futur collégien un trousseau bien léger, le mit au roulage accéléré et lui dit adieu. Il écrivit en soupirant et à la craie, sur la tunique de Jules, ce mot : *fragile !*

Jules Janin partit tout pensif, tout triste de dire aussi vite adieu à ses jolis îlots du Rhône.

Comme Gil-Blas, il commença sa vie littéraire sur la grande route. Il raconta naïvement son premier voyage, dans un charmant recueil intitulé : *Rognures d'esprit.* Le même roulage contenait un grognard, Chauvin, zébré de blessures, de rubans et d'une vieille redingote à brandebourgs, rentrant dans ses foyers, *après vingt ans d'absence*, qui lui chantait des refrains de Béranger et déclamait quelques lambeaux des *Messéniennes* de Casimir Delavigne.

Ce vieux toqué ne se doutait pas qu'un jour donné le jeune lycéen passerait ces deux grands noms au crible de son esprit, au laminoir de son acerbe critique.

Laissons étudier et grossir ce bon Jules qui, malgré les prévisions de son père, ne remportera

pas le plus petit prix d'honneur au grand concours.

Jetons un voile sur sa vie de collège, sur les épanchements de son humeur maligne envers ses professeurs et régents qu'il abreuva de caricatures, de brocards et d'épigrammes. Petit lionceau deviendra lion.

Janin termine ses études en présence de la pauvreté, n'ayant pour toute aide qu'une vieille grand'mère de quatre-vingts ans. Oh ! se disait-il, c'est tomber de bien haut ! avoir rêvé toute sa vie grande fortune et grandes dames, et nobles amours et succès de gloire, puis tomber dans la rue au bras d'un octogénaire ! Sortir de ces palais enchantés de l'imagination, pour aller dans les rues du vieux quartier latin, lisant un à un tous les écriteaux d'une maison pour trouver une chambre au cinquième étage ! cela était décourageant pour un jeune homme tout frais sorti des odes d'Horace et des poèmes de Virgile.... Et chacun de se dire : Comme il va apprendre à aimer et à chérir son prochain, dans le nid misérable que sa pauvreté a choisi ! ! !

Il fait ses premiers essais littéraires au journal *le Figaro*, et invente pour ses besoins personnels le verbe *éreinter*.

Toujours taupe à l'égard de sa propre personne
Il a des yeux perçants sur les défauts d'autrui.

Après le journal, il aborde le roman. La première œuvre qu'il mit au jour fut *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, rêve brûlant de sa vingtième année, qui obtint un grand succès.

Suivant Philibert Audebrand, l'un des principaux mousquetaires d'Alexandre Dumas, Jules Janin, au sortir du *Figaro*, écrivit l'article artistique de *la Quotidienne* ; puis la révolution de Juillet accomplie, il remplaça, pour le feuilleton dramatique, M. Philarète Chasles au *Journal des Débats*, et entre toutes choses, chacun remarque cette polémique fameuse qu'il soutint, avec tant d'avantage, contre M. Nisard, le burlesque inventeur de la littérature difficile (à lire).

M. Philarète Chasles n'hésite plus à donner à M. Jules la qualité de prince des critiques.

Au *Tintamarre*, où l'on est d'ordinaire assez bon prince, un de ses poètes assermentés, je ne sais lequel, crut devoir répondre à cette imprudente qualification de M. Philarète, par l'épitaphe anticipée que voici :

Ci gît un écrivain qui fit chérir son nom
Des classes aristocratiques,
Car il était le prince des critiques...
Mais non...
Le critique des princes...
Dans un grand drap de lit il pondait son venin...
Jadis, lorsqu'en ses rudes pinces,
Félix Pyat l'appelait, il était déjà nain.

Diable! monsieur Philarète, vous avez bientôt fait un prince !

M. Jules Janin n'a jamais été pour moi qu'un simple sergent-major de la critique, un sous-officier de lettres, un critique breveté sans garantie du gouvernement, un critique *faux bonhomme*, ne laissant jamais échapper une occasion de parler, et sachant découvrir des cheveux aux occasions les plus chauves.

Un de nos amis, biographe par tempérament, nous faisait un soir ce portrait de Jules :

Bon gros original, sans haine comme sans amour ; capable seulement de louer ou de critiquer avec esprit n'importe quoi et n'importe qui, en faveur de n'importe quoi et contre n'importe qui.

Son style joue toujours la passion, et il ne pense pas le contraire de ce qu'il dit. Si le hasard écrivait, il écrirait comme lui ; si les vingt-cinq lettres de l'alphabet pouvaient se combiner en phrases, en s'entre-remuant dans un sac, elles feraient ses livres.

Je ne puis résister à la tentation qui me domine : c'est de faire parler un de nos plus spirituels confrères de la presse militante. Écoutez ce que B. Jouvin dit du critique *faux bonhomme :*

« Jules Janin est un orgueilleux ; avec un raffinement inconnu à la plupart des vaniteux de gloire,

il sait l'art de s'effacer, tout en se mettant en avant, et, comme La Tour-d'Auvergne, il ne veut être que le *premier grenadier* du feuilleton.

Populaire avec tous les grimauds de lettres du dernier ordre, comme un arc trop violemment tendu, c'est en souffletant le génie qu'il se redresse et qu'il se venge de l'abaissement auquel le condamnent les besoins d'une vanité hystérique. Il n'est pas d'écrivain de valeur que, dans un badinage pervers et un accès d'étourderie froidement jouée, il n'ait bafoué pour le plaisir cruel de lui faire expier, par des pleurs de sang, un succès légitime et populaire. Il en est même que la mort n'a pu soustraire aux gamineries sacrilèges de sa plume.

Le critique *faux bonhomme* a eu du talent autrefois, — à ce qu'on assure, — mais de ce talent *crème fouettée*, qui veut être goûté sur l'heure et qui aigrit le lendemain : or, il y a juste vingt-ans que ce lendemain est passé.

Voulez-vous une preuve qu'il a souffleté le génie? Voici ce qu'il a osé écrire, en 1843, de ce philosophe, de ce penseur, de ce poète, de Balzac enfin :

Balzac a écrit, sous un faux nom, des romans excentriques, dont le quai de la Volaille même ne voulait pas se charger; il se traîne dans les tombeaux d'Anne Radcliffe, dans les blasphèmes de Pigault-Lebrun, dans les

drôleries de Paul de Kock, il tourne incessamment dans le même cercle d'aventures vulgaires et triviales.

M. Janin est un Zoïle gras.

L'auteur de *Barnave* et de *Clarisse Harlowe* (de Richardson), vous le voyez, mes frères, suinte le pédagogisme à outrance par tous les pores — de ses feuilletons, et parle latin pour l'instruction des masses : *Biscuit utile dulci.*

J. J. fait le *chemin de traverse* et inaugure le chemin de fer du Nord où il se fait voler sa plaque du Nichan-Ifthiar. Le voleur garde les diamants en souvenir de Jules, et jette la plaque sur la voie, en la crainte de la cour d'assises. — Ces deux événements pourraient bien le conduire sur le chemin de l'Académie.

Un jour qu'il n'avait rien à faire, il revient tout exprès d'Italie pour apprendre à sa patrie endormie qu'il y avait dans le désert du Théâtre-Français une jeune fille nubile du nom de Rachel, dont il se déclare l'inventeur. Cette jeune fille devient son œuvre à lui, comme il a été sa gloire à elle. Elle a été sa création et sa révolution de Juillet. Plus tard, il essayera de démolir de ses mains parricides le piédestal sur lequel il l'a élevée glorieuse et triomphante ! *Qué qu'ça fait !* redirait aujourd'hui M. de Vaublanc, s'il n'était pas mort.

Souvenirs du *Quinte-Curce*, qu'êtes-vous devenus ? beaux jours du collège, où êtes-vous ?

M. Janin a tout oublié !...

Un des simples caporaux de lettres du *Tintamarre*, ancien ami de collège de Jules Janin, rappelle au PRINCE de la critique les beaux jours de son adolescence, sur l'air :

AIR : *Haïsse les femmes qui voudra.*

Te rappelles-tu les Brotteaux,
Le pont d'Oullins, pays des saules, (*bis*)
Lyon, qui fait avec ses eaux,
Une écharpe pour ses épaules,
Pour ses épaules ?
Par les souvenirs du passé
Le mal présent s'allège ;
Tous deux, là, nous avons passé
Sur les bancs d'un collège. (*bis*)
Aussi, comme ils sont loin de nous,
Ces jours que le temps éparpille,
Où nous tombions à deux genoux
Pour mieux jouer à la gobille,
A la gobille !

Tu n'avais pas, assurément,
Une loquace aussi diffuse, (*bis*)
Quand tu mangeais ton rudiment
Pour avoir la science infuse,
La science infuse.
Alors ton œil était mutin,
Et tes pointes légères
Vivaient du grec et du latin
Qu'aujourd'hui tu digères. (*bis*)
Aux premiers jours de puberté,
Des enfants l'heureuse famille

Célèbre en chœur la liberté
Tout en jouant à la gobille,
A la gobille.

Pourquoi tenailler les auteurs?
Ils te font vivre, et tu les railles; (*bis*)
Laisse en paix ces pauvres acteurs
Que tous les huit jours tu mitrailles,
Que tu mitrailles.
Par toi la Juive des Français,
Rachel, commande en reine,
Faut-il, tombant dans l'autre excès,
Tuer sa souveraine? (*bis*)
Les arts sont un stérile champ
Où chacun vit de sa faucille;
Tu n'étais pas aussi méchant
Quand nous jouions à la gobille,
A la gobille.

Tu vivais exempt de remord,
Ta figure était satinée; (*bis*)
Tu n'avais fait ni *l'Ane mort*
Ni *la Femme guillotinée,*
Guillotinée.
Rappelle-toi nos gais ébats,
Nos fêtes enfantines;
Tu ne rêvais pas *les Débats*,
Et ses longues tartines, (*bis*)
Pour obscurcir ton front vermeil.
Un Alexandre, en vrai bon drille,
N'éclipsa jamais ton soleil,
Quand nous jouions à la gobille,
A la gobille.

Je te connaissais bon garçon,
Et sur les malheureux tu pointes; (*bis*)

Ta faconde est un hérisson
Dont il faudrait couper les pointes,
Couper les pointes.
Pourquoi vas-tu toucher la main
De chaque ministère?
Faut-il du phénix de l'hymen
Découvrir le mystère? (*bis*)
De tes satires chacun rit;
Le trait méchant partout scintille.
Je te trouvais bien plus d'esprit
Quand nous jouions à la gobille,
A la gobille.

Marions les deux initiales jumelles du *Journal des Débats*, pour en finir avec le Napoléon de la critique. — Le mariage de l'Empereur avec Marie-Louise n'a pas produit plus d'émotion. J. J. épouse une femme charmante et riche dont l'unique désir est de visiter les Grisons — de la Suisse. Ils partent, ils sont partis.

Depuis son mariage, M. Jules Janin continue son petit commerce du lundi dans le *Journal des Débats*. Il s'y fait l'orthopédiste de la syntaxe, met des pieds bots à la poésie boiteuse, redresse les difformités du langage, couche sur des lits mécaniques les œuvres de tout le monde — et les rend bossues, — M. J. J. est le Valérius de la littérature.

ROGER DE BEAUVOIR

ROGER DE BEAUVOIR

Jeune seigneur du moyen âge,
Qui par la mort fut oublié,
Noble artiste en pèlerinage,
Avec Van Dyck il fut lié.
Il a visité la Castille,
Le front ombragé d'un cimier;
Il fut reclus à la Bastille,
Au siècle de François Premier.
Seigneur de joyeuse folie,
Comme tous ceux que nous aimons,
Avec Brantôme, en Italie,
Il courait au delà des monts.
Il a revêtu la cuirasse,
Il a fondé les rose-croix,
Sur des chevaux de noble race
Il a jouté dans les tournois.
Artiste, chevalier, poète,
Il a parcouru l'univers,
Tenant à sa main toujours prête
Le pinceau, l'épée ou les vers.
Il s'est fait, en galant jeune homme,
Notre contemporain, ce soir;
Ainsi qu'au vieux temps, on le nomme :
Le sire Roger de Beauvoir.

Ainsi chantaient en chœur quelques poètes en vacances, un soir que Roger de Beauvoir (*sur mer*) pendait la crémaillère chez Anténor Joly, l'inventeur du *Vert-Vert*. J'éprouve le besoin de complé-

ter la biographie de cette binette contemporaine en vile prose, comme écrivait souvent Voltaire.

Roger de Beauvoir (*Deux-Sèvres*) descend des rois d'Aragon — par les femmes, et de la diligence par la rue du Bouloi, pour assister à la dernière orgie de Mme de Parabère.

Né dans le Poitou et l'opulence, Roger sachant pertinemment de par lui-même et Vosgien que son département abonde en sel et en froment, partit un beau matin pour se faire diplomate, emportant avec lui tout le sel qui devait plus tard assaisonner ses œuvres, ne laissant à ces bons Poitevins que le froment, et juste ce qu'il fallait de sel pour leur agriculture.

Son âge se perd dans la nuit des temps. — Je crois me souvenir qu'il fut enfermé à la Bastille, dans la chambre de Latude, pour y faire en collaboration avec lui *le Cornet à pistons*, pièce en un acte, représentée beaucoup plus tard sur la scène du Vaudeville. Latude, dont la spécialité était de faire des échelles de corde pour se sauver, composa, dit-on, l'échelle des scènes de l'œuvre ; Roger en fit la prose et les couplets, et la pièce obtint un succès fou. Roger de Beauvoir fut seul nommé.

Mais n'anticipons pas sur la vie littéraire du jeune homme avant de l'avoir posé dans le monde ; — non plus, avant de le *pourtraire*.

A l'âge de dix-neuf ans Roger, comme dit Asse-

line, comprit qu'il portait un beau nom, sonore et chevaleresque, et qu'il n'avait qu'à se montrer pour vaincre. Il supplia sa mère de le laisser s'échapper de ses bras et de lui permettre de partir, en qualité d'attaché d'ambassade auprès de M. de Polignac, à Londres.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère!

La mère de Roger sécha ses larmes, le repoussa de ses bras en lui disant : Va te faire diplomate ailleurs.

Le prince de Polignac, qui se connaissait en hommes, avait vu dans Roger de Beauvoir un beau garçon convenablement riche, qui pouvait figurer avec honneur dans la diplomatie. Il se l'attacha avec le plaisir qu'on a de voir vivre à ses côtés un être beau, reluisant, heureux, gonflé de jeunesse et d'avenir. Mais Roger, homme de mœurs douces, quoique d'un naturel rageur, était bravache et absolu. Il avait trop d'esprit pour faire un ambassadeur, il préféra honorer les lettres par mille extravagances et par plus d'un succès ; il quitta Londres pour venir dans la métropole du monde et des arts, après avoir, à l'aurore de sa vie, serré la main de sir Walter Scott, son cicerone et son tuteur, qu'il devait revoir six ans plus tard à Naples, à son déclin.

Roger débarque à l'hôtel Pimodan. Il plante sa

mère et sa tente dans la demeure qu'avait habité Talleyrand, et se livre à des excès de poésie et d'ivresse avec toute la fougue et la hardiesse d'un jeune homme de vingt-cinq ans. Il ne dédaigne pas de se mêler aux mascarades érigées alors par Nestor Roqueplan, Labattu et Duponchel, et de chanter, boire et danser en l'honneur de la France. Il tutoie Méry et ne le désigne que sous le nom de Bassompierre; ils boivent dans la même coupe, cette fois à la santé des filles de l'Opéra.

Roger de Beauvoir devient un Roger Bontemps.

Il aime à dessécher un verre mousseline, fut-il rempli de chambertin. Il adore les vins généreux, parce qu'ils prêtent — à rire et qu'ils affriolent le génie qui s'endort. Il est Lauzun en diable après boire, et brave Louis XIV qui ne peut plus le faire enfermer à la Bastille. Quand on lui parle des Spartiates, il les admire, mais il déteste cordialement leur brouet et préfère un turbot sauce Robert. — C'est une affaire de goût.

De Beauvoir gaspille et dévore en peu de mois une brillante fortune et devient pauvre, au point de parodier ce général des Achéens. Il scie son bois lui-même et se prend pour son domestique.

Mais il est riche d'avenir, le plus fashionable des hommes de lettres qui, tous, ne portent pas des sous-pieds et n'ont pas crédit chez Laurent Richard!

On voudrait oublier ses ouvrages en admirant la coupe de ses habits. — Buffon écrivait des chefs-d'œuvre en manchettes; lui, écrit des romans, cravaté, frisé, ganté, parfumé, barbifié, botté, corseté, et fait paraître pour son début *l'Écolier de Cluny* qui sert de prétexte à la Tour de Nesle, et bientôt après *le Chevalier de Saint-Georges*, délicieux roman, premier fleuron de sa couronne littéraire. *Il Pulcinella*, *la Lescombat* donnent à d'autres l'occasion de traduire sur la scène les élucubrations de Roger de Beauvoir.

Roger fait avec sa plume une rose couverte et met au monde successivement : *le Café Procope*, *la Cape et l'Épée*, *les Trois Rohan*, *l'Auberge des Trois-Pins*, *l'Ile des Cygnes*, *l'Abbé de Choisy*, etc., etc. Les principaux éditeurs de Paris prennent leur numéro et attendent sous son péristyle.

Sa muse proprette et endimanchée enfante *Colombes et Couleuvres*. Ces vers sont charmants, d'un esprit très fin et très heureux. Il aborde le théâtre; les portes lui sont toutes grandes ouvertes. *Le Chevalier de Saint-Georges*, aux Variétés, obtient un grand succès. Plus tard, *le Neveu du Mercier*, *les Saisons vivantes*, *un Dieu marié* et *les Enfers de Paris* le font admettre dans la petite confrérie des spirituels vaudevillistes qui ont des idées à eux.

Hélas! le cœur humain possède une foule de *maux* qu'on ne trouve dans aucun dictionnaire. Roger devient amoureux d'une artiste qui, hélas! ne fait que lui rendre le sou pour livre de son amour! — Il se marie!... — Pourquoi le notaire qui a scellé son union n'a-t-il pas, ce jour-là, sellé son cheval de préférence.

Roger recommence sa vie nomade. Il habite successivement Nanterre et Romainville.

Pendant quatre ans on ne couronne plus de rosières; — faut-il s'en prendre à la négligence des maires ou à Roger, qui aurait porté une grave atteinte à cette magnifique institution fondée en 1774? — Je me perds en conjectures. — Comme le vieux Priam, il eut des fils nombreux, mais il était trop fier pour vouloir les reconnaître. Il revient à Paris, et se fait volontairement tailleur à façon du journalisme. Il travaille tantôt à *la Sylphide* ou au *Journal des Demoiselles*, tantôt à *l'Europe monarchique* ou à la chronique du *Siècle*, et gagne assez d'argent pour acheter des tableaux de genre, des objets d'art et des armures, et se livrer à ses aimables fantaisies.

Si Roger meurt jamais, ce sera d'un éclat de rire.

Un dernier mot pour peindre Roger de Beauvoir :

Il a toujours détesté cordialement la marquise

CLAIRVILLE

de Brinvilliers, mais il connaît la musique et Lola-Montès.

CLAIRVILLE

Dès l'âge de puberté Clairville se mit à faire du couplet au mètre et à l'heure, tant et si bien, ma foi, que je n'hésite pas à le nommer le Cambronne du rondeau, le Dupuytren du couplet de facture.

J'hésite encore moins à vous raconter l'histoire de cette *binette* dramatique dans la langue de M. de Lamartine.

Que ce pot-pourri lui soit léger !

POT-POURRI

AIR : *Le petit mot pour rire.*

En mil huit cent onze il est né,
Logeant son esprit dans son né,
Véritable binette ;
Et cet esprit dont il est vain
Fut mis en pièce avec le vin,
Le vin (*4 fois*)
Le vin de la comète.

AIR : *Ah ! qu'il fait donc bon* (bis) *cueillir la fraise !*

Être universel
Et du gros sel

Homme idolâtre,
Il fut directeur,
Il fut acteur,
Il fut danseur,
Il fut régisseur,
Et tout ce qu'on est au théâtre.
Il fut contrôleur,
Et maintenant il est auteur.
Esprit sérieux,
Triste et joyeux,
Grave ou folâtre,
Il amuse tant
Qu'il en est parfois — embêtant.

Lyon le vit naître,
Et bien heureux de le connaître,
La Saône
Et le Rhône
En ont dansé la cachutcha,
Et même (*on raconte cela*)
Ils ont débordé ce jour-là.
(*Ici les roulades de Mme Cabel*).
Être universel, etc.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit* (de Lisbeth).

A l'âge heureux de quinze mois
Il quitta sa ville natale.
Déjà l'enfant voulait, je crois,
Frapper de sa puissante voix
Les échos de la capitale.
Riant des Grecs et des Latins,
Ce fut (chose dont il s'honore)
Chez les frères ignorantins
Qu'il apprit (*bis*) tout ce qu'il ignore.

Air : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Et quand il eut cessé d'apprendre,
Orgueilleux de ne rien savoir,
A Bobino, sans plus attendre,
A dix ans, il débute un soir.
Pendant dix-huit ans, aux contrôles
Dirigeant, jouant, régissant,
Chantant, dansant
Et composant,
Il joua cinq à six cents rôles
Et fit cent pièces en jouant.

Air : *Du haut en bas.*

Mais Bobino
Brillait d'un éclat assez mince,
Et le coco
Trouva Bobino rococo.
Bien vite l'Ambigu le pince,
Et mon héros sort comme un prince
De Bobino.

Air : *Du premier pas.*

A l'Ambigu
Ce n'était plus de même.
A l'Ambigu
L'acteur fut exigu.
Et le public si bon pour ceux qu'il aime,
A l'Ambigu trouvait son talent même
Trop ambigu
Pour l'Ambigu.

AIR : *Des fraises.*

Ce fut alors que, fier de
Commencer ses prouesses,
Il se fit auteur et ne
Songea plus à faire que
Des pièces (*ter*).

AIR : *Séjour d'amour et de folie.*

Je dois,
Je crois
Être équitable,
Nous pourrons après
Faire son procès.
Citons d'abord ses
Succès :
Il a
Déjà,
C'est respectable,
Fait *l'Abbé galant*,
L'Ombre d'un Amant,
Les trois Loges et *Satan*.
Il fut coupable
Et responsable
De plus d'un diable
(Ce titre lui plaît) :
Secrets du Diable,
Châteaux du Diable,
Et *Queu' du Diable*.
Quel diable ça fait !

Il a fait *Margot*, *Léonard*,
Clarisse Harlowe et *les Parades*,
Roger Bontemps, *Gentil Bernard*,
Les Pommes de terre malades,

Il a fait, mais quoi donc encor?
J'ai peine à retenir ses titres :
La Poudre-coton, *le Banc d'huîtres*,
Les Avocats et *la Poudre aux œufs d'or*.

Voici
Luliy,
Les Marocaines ;
Voici *Taconnet*,
Le Petit-Poucet,
Les trois Gamins Breda-Street ;

Voici
Les p'ti-
-t's Misér's humaines,
Le Club des Maris,
Le Diable à Paris
Et *le Bourgeois de Paris* :
C'est à confondre.
Il doit répondre
D'la S'maine à Londre,
Du Moulin joli.
Qu'il vous souvienne
De Sainte-Hélène,
Du Mari d'la Reine,
Du Troisièm' Mari.
Il a fait *Daphnis et Chloé*,
Les Représentants en vacance,
Et de son cru l'on a joué
Trente pièces de circonstance.
Il a fait, avec Pierre et Paul,
Méridien, *la Corde sensible*,
Et j'oubliais, est-ce possible?
La Propriété c'est le vol.
A ces
Succès

Que l'on ajoute
Deux cents pièces qui
Parurent ainsi,
Parurent
Et disparurent aussi.
Par là
Il a
Prouvé sans doute
Que la qualité
Et la quantité
Mènent à la poste *hériter*.

AIR : *à faire.*

Si tout cela ne vaut pas le Pérou,
Si son talent n'est pas des plus sublimes,
S'il n'en a pas pour 33 *mille* 333 *francs* 33 *centimes*,
Il a du talent *pour un sou.*

AIR : *Du docteur Isambart.*

PREMIER COUPLET.

Bref! disons-le, cet auteur né,
Né né né né né né né né,
Fut en naissant prédestiné
Né né né né né né né né.
C'est le vaudeville incarné,
Zim! pataboum! pataboum! pataboum!
Il est pour être couronné
Né né né né.

DEUXIÈME COUPLET.

Même air.

La critique critiquera,
Ra ra ra ra ra ra ra,

MIRÈS

Mais qu'on dise ce qu'on voudra,
Ra ra ra ra ra ra ra ra.
Ce prodige, tant qu'il vivra,
Zim! pataboum! pataboum! pataboum!
Toujours vaudevillisera,
Ra ra ra ra.

Clairville vaudevilliserait le Code pénal, si M. Dormeuil le laissait faire.

MIRÈS

Cet homme de peu de biceps, mais de beaucoup de finances, est né dans le département de la Gironde. Il se voua dès sa plus tendre enfance à la cochoniculture et aux doux entretiens de la veillée. — Son esprit naturel se déforma.

A dix-huit ans, il avait la profession d'ornithotrophe; il savait faire éclore et élever des animaux domestiques avec une rare intelligence. — Aujourd'hui il élève et nourrit des gens de lettres.

Dusautoy ne l'a jamais habillé, car je serais tenté de croire, si je ne le connaissais, qu'il lui a volé son argent.

Mirès, en arrivant à Paris, a tenté de créer des chemins de fer quelconques à ses moments perdus. Il n'en a pas trouvé l'occasion; ils étaient tous

occupés à sillonner la France. Il se contenta de prendre la direction du *Journal des chemins de fer*, agonisant alors, capitaliste aujourd'hui.

Mirès pourrait, de ses propres deniers, fournir des rails en or sur le parcours de Creil à Saint-Quentin; mais il a peur d'encombrer la voie de trop de voleurs et d'écraser un grand nombre de ses contemporains.

S'il n'a pas réalisé ses espérances, il a réalisé ses capitaux; il a le sac. — Il sait pertinemment que l'argent

Est le nerf de la guerre ainsi que des amours.

Il plaît beaucoup aux femmes; je crois même que c'est pour lui qu'on a fait cette chute de couplets :

Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris;

mais je n'en suis pas sûr.

Ses traits ne sont cependant pas ravissants; mais, en revanche, ceux de son humanité sont nombreux.

Mirès est un ingénieux financier, un des dieux pour lesquels on sacrifie sur l'autel de la Bourse avec entraînement.

Il a créé avec bonheur *le Pays*, journal de l'Empire; et, quand il a vu que *le Constitutionnel*

GÉRARD DE NERVAL

commençait à se gâter, il a ôté Mimi Véron du *Constitutionnel.*

GÉRARD DE NERVAL

Né le 21 mai 1708, dans la rue feu Pierre-Lescot, qui, avant son événement, avoisinait le Palais-Royal, Gérard de Nerval connut à peine le baiser maternel et fut élevé par un de ses oncles dans la patrie de l'herbier du vieux Jean-Jacques.

Il allait ne pas connaître son père, quand, un beau jour d'avril, au seuil de la maison de son oncle, son auteur, homme à la figure hâlée par les combats de Montmirail, s'arrêta devant lui, jeta le manteau sous lequel se cachait son uniforme et lui dit en ouvrant les bras :

« Me reconnais-tu?

— Oui, tu dois être mon père, bien que je ne t'aie jamais vu! La nature a de ces révélations soudaines, et les battements de mon cœur devancent tous les discours que tu es en droit d'attendre d'un enfant de dix-huit mois; embrasse-moi; tu es mon père, puisque tu es officier et décoré de la légion des braves : tu sers dans les guides, sois celui de mon enfance. »

Tant de précocité chez un enfant qui n'avait

jamais assisté aux représentations du Cirque-Olympique, faisait présager une intelligence supérieure qui ne s'est jamais démentie.

« A propos, et ma mère? balbutia-t-il, où est ma mère? Je n'ai jamais vu sa binette. »

L'officier, sans répondre, l'étreignit plus fortement contre son cœur et le plaça sur-le-champ au collège Charlemagne.

Il y obtint toujours les premières places en version et les dernières en thème, signe caractéristique d'un esprit supérieur, comme dit Eugène de Mirecourt.

La version vient du génie, le thème ne demande que de la patience : il tâtonne et rétrograde quand sa compagne audacieuse va de l'avant. Celle-ci est l'image du progrès, elle marche de conquête en conquête, tandis que le thème ne quitte jamais son ornière. La version fait les grands hommes, le thème fait les rois citoyens, les députés du centre et les bonnetiers. Charles X était fort en thème ; Napoléon était fort en versions et en conversions. Voilà la différence.

Gérard de Nerval passait toutes ses vacances chez son oncle ; il invitait à danser les jeunes paysannes aux fêtes d'Ermenonville, sur une grande pelouse verte, encadrée d'ormes et de tilleuls.

Il y a autant de danger à danser sur une grande

pelouse verte, cachée par des tilleuls, avec une paysanne d'Ermenonville, qu'à cueillir la fraise dans le bois de Boulogne avec une jeune péri de Saint-Georges-Square.

Gérard raconte dans *Sylvie* ses premières amours et cette danse sur la pelouse d'Ermenonville, où il vit bondir son âme et chanceler sa vertu. — Il eut son Adrienne Lecouvreur. Cette Adrienne ressemblait à la Béatrix du Dante, qui sourit au poète errant sur la lisière des Saintes Demeures.

Ainsi chantait ce jeune homme en vacances de rhétorique, qui délaissait Sylvie pour une belle Adrienne aux cheveux d'or.

Celui de Gérard pour la blanche colombe d'Ermenonville badina, badina bien souvent dans son âme et dans ses plus beaux rêves pendant l'année scolaire, jusqu'aux vacances suivantes. — Mais hélas! il badina impunément, comme dit Piron; la blanche colombe allait prendre le voile.

Et son amour badinait, badinait toujours.

Le jeune homme, qui voyait s'envoler tous ses beaux rêves, ses joies et son amour, se réfugia dans l'étude pour échapper au désespoir. — Il alla cuver son amour ailleurs!

> Il visita l'île de France,
> Il visita l'île d'Amour,

et but l'Hippocrène. — L'ivresse chasse l'ivresse

qui étourdit le cœur : hélas! le cœur du pauvre Gérard titubait, titubait toujours. — Adrienne n'eût-elle pas mieux fait de prendre ce cœur que le voile, en voyant Gérard si malheureux? mais les femmes sont impitoyables — quand le sang des Valois coule dans leurs veines!...

Gérard se vengea bien noblement de cet amour dédaigné en traduisant, malgré ses dix-huit ans, le *Faust* de Gœthe, qui prédit que le traducteur deviendrait l'un des plus purs et des plus élégants écrivains de France. — Si cet éloge de l'illustre écrivain a franchi les grilles de votre couvent, Adrienne, dites-nous que vous vous repentez de n'avoir point aimé le pauvre Gérard, et nous vous pardonnons le mal que vous lui avez fait!

Cet homme de tant de verve et de mélancolie se livre à la culture des vers et fait paraître successivement deux ouvrages, l'un intitulé : *Souvenirs de nos gloires*, et l'autre : *Élégies nationales*. Il passe dans le monde littéraire pour coloriste à outrance. Le bibliophile Jacob, qui dirigeait alors le *Mercure de France*, l'engagea en qualité de traducteur-solo d'ouvrages allemands.

Il se lie très intimement avec toute la bande des littérateurs insurgés contre l'école classique ; on lui fourbit des armes pour se joindre à l'insurrection.

Gérard de Nerval forme le cercle des rugisseurs;

Victor Hugo est nommé généralissime et distribue les massues aux conjurés. Viennet perd la tête et Arbogaste dans la mêlée, qui devient terrible.

Ce bon Gérard, doux comme un agneau, timide comme une jeune fille, se croit le plus humble et le dernier des combattants dans cette grande arène des lettres, où tant de gens se posent en matamores ; il souffre parfois de cette guerre d'extermination ; car au fond il n'en veut pas au classique, qui ne lui a rien fait. Il profite d'un armistice pour glisser çà et là quelques pièces au théâtre. Il y fait jouer une charmante comédie en trois actes sous le titre : *Tartufe chez Molière*. Gérard faisait partie, sans s'en douter le moins du monde, de ces crapauds du Parnasse qui coassent, suivant la noble expression du nez de M. Bocage, alors directeur de l'Odéon. Gérard nage en plein journalisme ; il y fait sa planche, et obtient l'approbation de tous les maîtres nageurs de la littérature. Jules Janin ne le désavouerait pas.

Mais il n'a jamais oublié sa jolie danseuse d'Ermenonville, et s'il a beaucoup aimé ce sexe à qui il doit sa mère, soyez sûr qu'il aime encore la vierge de ses saintes amours.

Le fond est agité, mais la mer est tranquille!

Quoi qu'il fasse, Gérard l'aimera toujours!!

H. DE VILLEMESSANT

Hippolyte de Villemessant est né, un jour de poisson d'avril, à Varsovie, de parents nobles et millionnaires, qui ont *évu* des malheurs lors de la tourmente révolutionnaire, comme disaient les muscadins. Sa grand'mère, Mme de Saint-Loup, supérieure des dames Blanches de Blois, l'a élevé un peu à la façon de Jean-Jacques. Cette brave et digne femme n'a oublié qu'une seule chose concernant son éducation : c'était de l'envoyer à l'école. En résumé, il a fait si peu de classes que ce n'est pas la peine d'en parler. — Le jeune Hippolyte annonçait devoir être un assez mauvais garnement ; il a tenu parole.

Cet enfant est aujourd'hui d'un âge suffisamment majeur, mais ses dix-huit premières années ne furent qu'un objet de scandale dans cette bonne ville de Blois où il fit un mariage d'inclination. De Villemessant n'a jamais pu comprendre que le mariage était de l'ennui à deux.

Qu'il est plaisant d'aimer, et que le mariage
Est doux lorsque l'on sait en faire bon usage!

Il était père, heureux père, à dix-neuf ans, mais sans la moindre orthographe.

H. DE VILLEMESSANT

J'oubliais de dire que notre Hippolyte avait été autrefois le Vert-Vert d'un couvent, où son esprit naturel s'exerçait en racontant à des jeunes nonnes des historiettes égrillardes qu'il fabriquait lui-même :

Le babil est le charme et l'âme de la vie.

De Villemessant possède à un haut degré ce talent de conteur aimable qui le fait rechercher de tout le monde, mais il est d'une susceptibilité dont rien n'approche ; son duel à Blois, ses coups de poing à Nantes, ses disputes partout firent de lui un client assidu de la police correctionnelle de ces diverses localités.

Il vint à Paris, sans état, sans fortune, ne sachant rien faire, pas même des romances. Il est entré dans les marais Pontins de la littérature, où il fit le métier d'écosseur de pois des journaux de modes. Il crée *la Sylphide*, recueil de modes aristocratiques, qu'il illustre de vignettes et de noms propres littéraires les plus en vogue. Il s'ennuie de *la Sylphide* et la tue. Il crée *le Miroir* et le tue. Il crée *le Lampion*, pendant les premiers jours de la république de 1848, avec un certain courage ; il est obligé de le laisser mourir. — Il lui fait succéder *la Bouche de Fer ;* elle ne dure qu'un jour, on la lui fait fermer. Il crée *la Chronique de Paris ;* il se la fait supprimer. Il crée *l'Actualité*, avec

Commerson ; elle rend l'âme en regrettant son père. Il crée *la Corbeille de Mariage*, journal disant tout, mais s'arrêtant décemment à l'alcôve ; il cesse de vivre faute d'aliments. De Villemessant est, en journalisme, le Gérard, tueur de lions, mais il n'est pas décoré pour ces hauts faits. Je lui jette cette injure au visage : De Villemessant est un LITTÉRATURICIDE ! ! ! c'est pour lui que je crée ce mot ; ceux qui n'en voudront pas le laisseront.

Croyez-vous que de Villemessant se tienne tranquille ? — Allons donc ! Il s'associe avec son gendre, M. B. Jouvin, littérateur d'un esprit incisif et fonde *le Figaro*, qu'il fait renaître de ses cendres d'or. Il en est le diacre, le sous-diacre, et s'entoure d'enfants de chœur de lettres qu'il dirige de la façon la plus intelligente ; mais l'homme de talent et d'esprit du nouveau *Figaro,* c'est Jouvin : de Villemessant en porte les gants. Il est né journaliste, et mourra journaliste et d'une blago-entérite.

JULES DE PRÉMARAY

Dieu sait ce que l'avenir me réserve, pour oser m'en prendre à un Aristarque fameux : à un Saumaise en habit noir.

JULES DE PRÉMARAY

56

Il ne me pardonnera pas, sans doute, les dures vérités que je vais lui dire en plein soleil et du haut de ma conscience de biographe sérieux. N'importe! je prendrai les rues basses, ou je me battrai avec lui, s'il le faut, à l'épée à quinze pas et à Vincennes.

D'abord, Jules de Prémaray ne s'appelle plus Jules depuis 1789. Quelques biographes le font naître en 1822. Coupons le différend par la moitié; il doit être né en 1814, à Nantes, où il vécut en anachorète jusqu'à l'âge de dix-huit mois.

Ce jeune brigand de la Loire, fort peu apprécié des Nantais, à cause de la tendresse de son âge, fut emporté par son père à Roscof, petit port maritime dans le département du Finistère, où il apprit à lire et à chérir ses parents pendant douze années consécutives.

Il fit ses classes en pêchant du hareng, et suivit son père à Paris, où il se garda bien de complèter son éducation.

A quinze ans, il commençait à s'exprimer dans un français assez malpropre, mais il avait

De séduisants dehors, un babil amusant

qui faisaient espérer qu'un jour Jules de Prémaray serait un frotteur de bonne maison.

Afin de donner à ce talent dans sa fleur et dans sa sève un dernier cachet de distinction et de

maturité, son père le flanqua chez un papetier de la rue des Lombards, pour apprendre le collage des almanachs et la manière de couper d'équerre le papier à lettres et les enveloppes.

Ce fut son début dans les lettres.

Jules de Prémaray n'avait eu, jusqu'ici, qu'une orthographe maladive. Ses phrases étaient incolores, son style délayé, dérangé; il allait souvent au dictionnaire.

Mais le voisinage du *Fidèle Berger* contribua quelque peu, assure-t-on, à rétablir cette littérature débile, chancelante. Il essaya la poésie de mirliton. Sa convalescence fut longue, mais le contact de la rue des Lombards et des droguistes lettrés contribua à un rétablissement complet.

L'arbrisseau le plus sain a besoin de culture.

Ce jeune esprit prenait son vol vers les régions supérieures; il commença dès lors à mépriser souverainement le carmin, la sandaraque et le papier brouillard, et, pour planer au-dessus de ceux de la rue des Lombards, il se fit vaudevilliste.

Le jeune néophyte, pour débuter dans cette littérature de convention, consacrait ces soirées à échelonner des scènes, à rimailler des couplets en l'absence du maître, qui faisait chaque soir son cent de dominos au café voisin. Jules de Prémaray cachait avec soin la perpétration de son crime

entre des rames de papier qu'il s'imaginait ne pouvoir être vendues de sitôt.

Un jour, un solde de rames fut vendu à l'éditeur des œuvres de Paul de Kock, et avec ces rames, la première élucubration de l'apprenti papetier, écrite sur une des mains de ce papier. A quelques jours de là, notre éditeur vint réclamer la main qui lui manquait, en rapportant le manuscrit vaudevillistique sur lequel était inscrit ce titre : ÊTRE AIMÉ POUR SOI-MÊME, vaudeville en un acte par *M. Jules de Prémaray*.

La fureur du maître papetier fut grande en apprenant les écarts litttéraires du jeune homme. Un pugilat dans toutes les règles s'ensuivit. Dès ce moment, Jules aurait pu changer le titre de son œuvre et mettre : ÊTRE BATTU POUR SOI MÊME.

Il dit adieu pour jamais au papetier récalcitrant, aux droguistes de la rue des Lombards et se fit journaliste.

Charles Froment dirigeait alors *l'Écho du foyer :* il devint une de ses colonnes intelligentes. Il fréquenta les théâtres et fit connaissance de ces dames qui livrent leur cœur par livraisons. Il se fit l'éditeur de l'une d'elles. Il apprit qu'il valait mieux froisser leur robe que leur amour-propre.

Il eut les plus grands égards pour l'amour-propre d'une ingénue de seizième ordre, et ne craignit pas de lui froisser sa robe d'innocence.

Jules de Prémaray se lia avec Léon Paillet et fit en collaboration avec lui son premier vaudeville sous le titre : *Le Cabaret de la Veuve*, qui fut joué avec succès sur la scène du théâtre Saint-Antoine, dirigé alors par le sieur Guéry, ex-coiffeur de la Porte-Saint-Martin, aujourd'hui professeur de littérature française à Berlin. — Heureux Berlinois ! — Les temps étaient durs pour notre jeune adepte ; aussi lui arrivait-il souvent de négliger la rime de ses couplets pour se livrer exclusivement à la fabrication des scenario qui devaient se succéder sans relâche sur la scène de ses débuts. Il trouvait que *miel* et *soleil* rimaient suffisamment pour les habitants de la rue de Lappe, qui hantaient particulièrement le théâtre Saint-Antoine. — Il avait raison.

De nous persécuter la fortune se lasse.

Encouragé par ce premier succès, il eut huit pièces sucessivement refusées au Gymnase, mis en interdit par la Commission des auteurs, sous la direction de M. Poirson.

M. Poirson se souvint que ce jeune homme, à qui il refusait la première de ces huit pièces, lui avait dit : « Monsieur, dussiez-vous vivre soixante ans, tous les mois je vous apporterai un vaudeville jusqu'à ce que j'aie réussi à m'en faire accepter un. » M. Poirson vint lui demander sa neuvième

pièce, qui fut jouée sous ce titre : *Le Docteur Robin*, en deux actes, pour les débuts de Bouffé. Le succès de cet ouvrage fut très retentissant. L'acteur s'était mis à la hauteur du poète.

M. Poirson avait reconnu les dispositions nécessaires du jeune auteur, dont la persistance et le talent naissant pouvaient le mettre à même de lutter contre l'interdit des auteurs.

Pendant les deux années de colère de M. Poirson, de Prémaray fit vivre le théâtre, en dépit de la coalition des auteurs, avec les ouvrages dont voici la nomenclature par ordre :

La Marquise de Lorenzo, deux actes, pour Mlle Rose Chéri ;

Les deux Favorites, pour la même artiste ;

Bertrand l'horloger, pour Bouffé ;

Sarrah Walter, pour les débuts de Mlle Fargueil ;

Le Capitaine Lambert, pour Bouffé ;

Manon ou un Épisode de la Fronde.

Ici s'arrête la série d'ouvrages à succès dont le Gymnase et le public ont gardé un heureux souvenir. — Le pourvoyeur habituel du théâtre — Poirson allait voir s'évanouir ses beaux rêves, hélas ! car M. Montigny, qui prit le gouvernement directorial, s'empressa de fermer ses portes au jeune de Prémaray, digne d'un meilleur sort. Il lui rendit une comédie en cinq actes, et lui joua,

à titre d'indemnité, un vaudeville en un acte, intitulé *Simplice*. De Prémaray était mis hors la loi — du Gymnase. Il se décide à entrer dans le giron des auteurs qui prononcent son admission bien haut et conspirent tout bas sa ruine, en imposant aux directeurs de lui fermer les théâtres, sous peine de leur retirer leurs répertoires. C'est une erreur de croire que les grands auteurs protègent les petits. Le théâtre a toujours servi à la conspiration des vieux contre les jeunes.

De Prémaray recommence sa vie errante, littéraire et vagabonde. Il ne sait où placer le fruit de ses veilles; il fait des pièces pour son tabac et pour le théâtre Saint-Antoine, ses premières amours. *Part à deux*, *Marquises et Mousquetaires* sont successivement représentés. Le directeur est obligé de retarder sa faillite, car le public vient et revient applaudir ces deux charmants ouvrages. *La Comtesse de Moranges, le Tailleur de la place Royale* et *l'Homme dangereux* forment le complément des pièces jouées sur cette scène chancelante. Mais, hélas! les droits d'auteur sont si minces, qu'à peine s'il vivote. Il a un instant l'idée de se faire collectionneur de crapauds, « mais, se dit-il comment trouverai-je à m'en défaire? Il y a tant de gens qui méprisent la famille des batraciens! » Il renonce à ce projet et fait de la misère pour se désennuyer. Chantera-t-il dans les cafés-concerts?

— Il a une voix de teneur de livres ; et un jour qu'elle lui résistait, il l'a assassinée ; — non, il ne chantera pas, il se contentera de demander la réforme ; il la demande avec instances le 23 février 1848. — On la lui donne, ou à peu près. Il chante *la Marseillaise* et s'engage dans les ateliers nationaux pour continuer à ne pas travailler. — Il réussit. Il eût fait volontiers des dettes, si ses créanciers lui eussent accordé la faculté de ne pas les payer.

Un jour qu'il revenait du Gymnase, manuscrit sous le bras, de se faire refuser une pièce intitulée : DONNEZ AUX PAUVRES, des charges de cavalerie qui s'exécutaient sur les boulevards le renversent, et le font tomber sur un gros monsieur qui tombe avec lui ; il le relève et reconnaît son collaborateur du *Cabaret de la Veuve*, Léon Paillet. « Que diable venez-vous faire ici ? s'écrie Léon Paillet. — Vous le voyez, je tombe dans la misère et sur le boulevard Bonne-Nouvelle, en attendant mieux. — Venez avec moi, au journal *la Patrie ;* il nous manque un rédacteur en chef, soyez le nôtre. — Y pensez-vous ? je ne connais rien en politique, et ce que je vois depuis quelque temps me semble une tour de Babel impénétrable. — Venez toujours, les événements vous rompront à ce jeu de la plume et du hasard. — J'accepte. » Le lendemain, M. Delamarre présentait Jules de Prémaray à la

rédaction assemblée et l'installait dans le cabinet du rédacteur en chef. — Sur la porte de ce cabinet était écrit : LE PUBLIC N'ENTRE PAS ICI. Mais les clubs, alors en ébullition, enfreignaient souvent la consigne et pénétraient bon gré mal gré dans le nouveau sanctuaire affecté au rédacteur en chef qui vaudevillisait trop ses tartines politiques et n'y semait pas assez de couplets. Les réclamations volaient de toutes parts. De Prémaray ne savait lequel entendre. — Un jour qu'il n'avait plus la tête à lui, il entre dans une grande colère et à l'Odéon, où il se fait recevoir *les Droits de l'Homme*, charmante comédie de mœurs.

Il quitte le premier étage de *la Patrie* et prend possession du rez-de-chaussée, où il rédige le feuilleton du lundi avec un talent réel — et un esprit qui fait pâlir de jalousie les vétérans de la feuilletonnaillerie littéraire.

Il sème et récolte au Palais-Royal :

Une Femme laide ;

L'Ordonnance du médecin ;

L'Amant de cœur.

Aux Variétés : *Monsieur le Vicomte.*

A la Gaîté : *Le Chevalier de Saint-Remy*, pièce dans laquelle l'acteur Surville est habillé en femme. Le public ne goûte pas la plaisanterie : la pièce tombe.

FÉLICIEN DAVID

Les Cœurs d'or, au Gymnase, obtiennent cent représentations ; c'est leur plus bel éloge.

Le Chemin des écoliers et *Promenades dans Londres*, deux livres très estimés, complètent son bissac littéraire.

De Prémaray, l'ex-apprenti papetier, soigne aujourd'hui son style autant que sa toilette ; mais un des tourments qui abreuvent sa vie d'amertume, c'est d'entendre, chaque fois qu'il franchit la barrière, le gabelou lui dire en regardant son nez avec inquiétude : « *Monsieur, avez-vous quelque chose à déclarer ?* »

FÉLICIEN DAVID

Le département de Vaucluse a donné naissance à un dieu fait homme, désigné provisoirement sur terre sous le nom de Félicien David.

Le petit bourg de Cadenet a perpétré la chose le 8 mars 1810, juste le jour où Napoléon promulguait les dernières dispositions du *Code pénal.*

J'ai ouï dire de la propre bouche de la nourrice du petit Félicien, qu'il tressaillait de joie dans ses langes quand le son d'un instrument frappait son oreille. Le petit malheureux vint au monde avec

six octaves; aussi connut-il la gamme chromatique beaucoup plus tôt que l'alphabet.

La trompe d'Eustache du petit bonhomme suintait l'ode-symphonie mélangée de pistons harmoniques à tel point, que la nourrice fut obligée de lui mettre de l'huile d'amandes douces dans les oreilles pour le calmer; ce curieux enfant comprenait la musique avant la parole, et ses premiers vagissements furent un mélange toléré de vieux airs de la société Henrichs.

A l'âge de cinq mois, il monocordisait des doigts et barytonnait des voies basses comme Gargantua quand il était petit.

C'est incroyable comme ce petit garçon-là avait de la musique dans le ventre !

La croissance fit cependant des progrès rapides. Les glandes parurent aux mandibules, sous la forme d'un bécarre ; elles sécrétèrent bientôt une espèce de fluide bémolisé, qui ne laissait pas que d'inquiéter ses parents ; on craignait les humeurs roides. Ils firent appeler le docteur Berlioz ; mais l'enfant n'avait que la muqueuse symphonique engorgée. — Le docteur Berlioz lui appliqua un de ces sinapismes qu'il confectionne si bien pour le *Journal des Débats* ; et la guérison fut complète.

Orphelin à l'âge de cinq ans, David fut élevé par une de ses sœurs. — Son père avait eu le malheur d'avoir le gosier gelé à la campagne de Russie.

A six ans, il chantait avec une justesse merveilleuse. Partout on s'entretenait du petit prodige. Les commères du voisinage le comblèrent de joujoux et de pralines pour lui faire répéter les romances que sa sœur lui avait apprises. L'ambition de cette sœur chérie eût été de voir le jeune fouyoux musical admis à l'honneur de ramoner le registre de sa voix devant les têtes couronnées.

Félicien entra dans sa huitième année, et à la maîtrise d'Aix, où le maître de chapelle de l'archevêque le reçut avec empressement et avec ses bagages. — Il l'admit au nombre de ses élèves.

Les jours de fête, nombre de curieux venaient à Aix de cinq lieues à la ronde, pour entendre à la cathédrale sa voix éclatante et sympathique. Le petit enfant de chœur chantait des *soli* à ravir. Les dévotes pleuraient d'attendrissement et le surnommaient le séraphin.

A douze ans, il composait des motets qu'il faisait exécuter à la cathédrale. L'assistance était trop polie pour s'en plaindre. Ce jeune compositeur, à qui il fallait bien accorder un riche avenir, car son présent était assez pauvre, faisait l'ornement de la société par ses excellentes qualités, et la désolation par ses cavatines sur le violon.

Las de faire des symphonies en *ut* avec une

faim canine à la clef, il entra chez les jésuites, où il refusa de prendre les ordres ; puis chez un avoué, qui lui intimait les siens. Il trouva peu d'harmonie chez les jésuites et un cheveu sur son avoué, et se fit maître de chapelle à Aix.

A dix-huit ans, Félicien jouait parfaitement de la flûte et des jambes ; à vingt ans, il en tirait des sons et trente francs par mois.

Un oncle est un filou donné par la nature.

Mais David n'était pas un neveu comme un autre, il eût préféré perdre ses cheveux que son oncle, vieil avare, qui goûtait peu ou point les feux de pelotons harmoniques de son coquin de neveu. David eût volontiers changé son oncle pour un d'Amérique de la façon de M. Scribe. — Celui-ci, qui était d'Aix en Provence, ne lui ouvrit que son cœur, mais lui ferma scrupuleusement sa bourse. Félicien lui chanta une grande cacophonie en *ut* mineur, lui demanda sa bénédiction et ne le revit jamais.

Ici commence pour Félicien David une existence singulière, pleine d'originalités fantasques et d'accidents imprévus.

La révolution de 1830 donna l'essor à mille théories échevelées, entre autres à celle du saint-simonisme alors dans tout le feu de son premier apostolat. Félicien ne dédaigna pas de cirer les bottes du Père Enfantin, et *vice versa.* Il avait

suivi à Ménilmontant la cohorte des saints apôtres où s'était volontairement reclus

> L'homme libre, occupé des travaux domestiques,
> Les mains sales et le cœur pur.

Le gouvernement de 1833 eut la bassesse de faire dissoudre par jugement exécutoire les quarante apôtres, en les priant d'aller se faire saint-simoniens ailleurs. Ils descendirent de la sainte montagne, et Félicien David fit un chassé-croisé vers le Sud. Le Père Enfantin seul resta à Paris à jouer de la guitare, en qualité de détenu à Sainte-Pélagie.

Ce Renaud de vingt-trois ans s'embarqua pour Constantinople, sans être tombé dans les pièges d'aucune Armide. — Me marier, disait-il, et pourquoi? La femme est une propriété dont le mari a rarement l'usufruit : j'aime mieux m'en aller avec Gavet. — Il partit avec Émile Barrot.

Ils arrivèrent dans la patrie des flûtes de Pan et du tambour de basque. Il entra dans le désert, cavalcada à chameau, en souvenir de la rue Bréda, et chanta le muezzin comme le premier Abd-el-Mohamed venu.

Ayant fait la rencontre d'un pont et tenant à justifier son nom de famille, il se mit à danser devant l'arche, si bien que, se croyant à l'Opéra, il courut inviter son chameau qui refusa, en gro-

gnant, toute espèce de mazurka; — cela se comprend, les chameaux de l'Arabie ne soupant que tous les quinze jours et n'ayant jamais soif.

Se voyant empêtré dans l'Arabie Pétrée, il fit de la musique du haut d'une terrasse dominant l'une des plus belles promenades de Smyrne, et se livra, par une de ces radieuses soirées d'Orient, à toutes sortes d'exercices lyriques passés à l'état de fléau, d'inondation, d'épidémie contagieuse, tranchons le mot : à de brillantes symphonies qu'il jouait par-dessous sa jambe et envoyait par-dessus les toits à une population privée jusque-là de jouissances musicales. — Les femmes de Smyrne lui jetèrent le mouchoir; le grand vizir Achmet-Pacha fit jeter le mouchoir et David dans un caïque du sultan pour le reconduire hors l'empire d'Orient, attendu qu'il s'était rendu coupable de musique avec accompagnement de piano; — circonstance aggravante.

Achmet-Pacha connaissait parfaitement le décret de Gustave Wasa qui bannissait tous les musiciens et permettait en outre de les tuer; mais Achmet était bon pour Félicien David, il ne voulut pas le faire tuer, mais seulement le *désorienter*.

De retour en France, les brises orientales lui envoyèrent leurs parfums au travers des espaces, et David se mit à composer l'ode-symphonie qui fit son apparition sous le titre : *Le Désert*. Il copia lui-même toute l'orchestration de cette œuvre

immense et obtint à grand' peine, pour la faire entendre, la salle du Conservatoire. Ce jour-là la bourse baissa de trois francs ! ! *Infelix Felici anus!*

Toute la presse est convoquée ; déjà M. Félicien David se sent devenir dieu et assiste à sa propre apothéose. Les journaux sont là, bouche béante, prêts à farder l'idole ou à la barbouiller de lauriers : M. Auguste Colin, le poète qui a écrit le libretto, aura-t-il sa part des lauriers de Félicien David qui s'est fait

Le complice acharné de ses couplets sans sel?

Pourquoi pas? — Le mot d'ordre de certains journaux était quand même : *Væ victoribus!*

Quant à moi, je n'ai pu résister à ces flots de mélodie du *Désert,* j'ai eu peur de ce torrent musical, de cette cataracte de doubles croches, de ce Niagara d'harmonie; j'ai gravi, pour me sauver de l'avalanche des bravos de la fin, jusqu'au cintre du théâtre, et

Moi qui n'ai jamais pris de billet de parterre
Pour admirer ce pot-pourri,
J'ai tant ri
Que j'ai quitté le ciel pour me rouler par terre.

C'était ma manière à moi de me mêler à ce chorus d'enthousiasme; chacun fait ce qu'il peut. — J'aurais voulu, je crois, le porter à bon vinaigre, j'ai eu peur du ridicule.

Félicien a fait une musique imitative autant que suave sur les paroles de M. Colin :

Allons, trottons !
Cheminons, chantons !
Marchons gaîment
Et librement !...

C'était renversant !

Voici un échantillon, d'après Soldièse, des strophes du poète symphonique ci-dessus, composant la partition du *Désert* :

SYMPHONIE DE BUVEURS

Allons, buvons !
Trinquons, sablons !
Ingurgitons
Tous ces flacons !

SYMPHONIE DE GASTRONOMES

Allons, mangeons,
Gobelottons !
Et découpons
Tous ces dindons !

SYMPHONIE DE SOLDATS

Allons, chargeons
Et combattons,
Et culbutons
Ces bataillons !

J'aime à croire que Soldièse aura été mal in-

LOUIS DESNOYERS

formé. Ces vers sont trop beaux pour être mis en musique ferrugineuse et cuivrée !

Pour en finir avec cette immense organisation musicale, je me joins au poète du *Tintamarre*, qui a dit après cette séance, laquelle eut pour nos oreilles profanes un succès désormais égal à celui que la Providence accorde à l'Institut :

Dans l'empire de l'harmonie,
On vit soudain s'élever un génie
Qui ne demandait qu'à mûrir.
Mais bientôt des amis l'enthousiasme stupide
Et la cupidité de son souffle homicide
Flétrirent ce bel avenir.
Météore brillant! espérance illusoire!
Cet astre s'éteignit après six mois de gloire!
Un imprudent journal (malheur à ceux qu'il sert!),
A force de hurler l'éloge de son antre,
Et de souiller d'encens le chantre du *Désert*,
Fit le désert autour du chantre.

LOUIS DESNOYERS

Louis Desnoyers est né de père et mère inconnus, mais portiers vertueux.

Il fut trouvé sous enveloppe dans la boîte aux lettres du journal *le Siècle*, dont il devint à sa maurité rédacteur en chef et sans partage. Cette

enveloppe était adressée à la Providence et aux bontés du ciel. Elle ne leur parvint jamais.

Il fut recueilli par un naturaliste charitable qui, s'étant pris de compassion pour ses malheurs, se chargea de l'ouvrir, de le sécher et de l'empailler à ses frais.

Cette bonne action lui fut disputée par un savant docteur, qui s'en voulut servir pour des expériences chirurgicales.

Il fut élevé au lit orthopédique, et nourri au biberon de la mère Breton; ce qui explique pourquoi cet enfant se fortifia si peu.

Cependant son bienfaiteur ne négligea rien pour son éducation physique et morale. Il ne lui épargnait ni les soins, ni les conseils, ni les gourmades, ni les coups de bistouri. Il n'en eût pas fait davantage pour son propre fils.

Ce digne homme employa jusqu'à des exercices gymnastiques alors fort en vogue, qui consistaient à se laisser tomber d'une grande hauteur, à marcher sur une latte au bord d'un toit, et à s'écorcher les mains à l'aide d'une ficelle.

Ces procédés salutaires eurent un plein succès.

Dès la première séance, le jeune Louis Desnoyers se rompit deux côtes.

— Il eût préféré voir les côtes d'Afrique.

A la seconde séance, ses mains s'épluchèrent entièrement.

A la troisième, on put espérer qu'il serait un jour l'un des meilleurs infirmes que l'établissement eût produits.

Il était alors question de fonder l'hospice des Incurables, au faubourg Saint-Martin. Louis Desnoyers devait servir d'échantillon. Il y fut admis à une imposante majorité du conseil municipal, juge toujours impartial dans ces sortes de propositions.

Louis Desnoyers est donc déclaré, par un vote secret, incurable à perpétuité, à la majorité de onze voix sur treize.

Il eût été déclaré gâteux, si l'intrigue ne s'était mise en travers du vote.

Quant à l'intelligence, le vénérable docteur laissa à sa disposition une immense bibliothèque. Il fut longtemps obligé de le nourrir des feuilletons de M. É. B. ; il eût préféré, par discrétion, n'en vouloir jamais profiter.

En outre, le savant l'emmenait tous les jours à son cours, où il pratiquait sur son corps, afin qu'il pût mieux étudier les opérations les plus dangereuses.

C'étaient tantôt la cataracte, tantôt la taille, tantôt de profondes incisions, qui le guérissaient d'autant de maladies qu'il n'avait pas à la vérité, mais qu'il pouvait avoir plus aisément par la suite.

Ce fut là ce qui décida son goût pour la médecine et la charcuterie.

Bientôt brûlé à la fois du désir de soulager son semblable et de signaler son jeune talent, il profita du sommeil de son bienfaiteur pour lui arracher une dent qui eût gâté les autres, s'il en eût eu plusieurs.

Le maître, surpris et touché de voir un tel succès couronner ses bons soins, l'encouragea à continuer, et lui dit que c'était désormais au public à jouir du fruit de ses travaux.

Ils se séparèrent en pleurant de joie et pénétrés tous deux de ce qu'ils se devaient l'un à l'autre.

Malheureusement il y avait peu de malades en ce moment-là : la médecine et les pompes funèbres étaient dans la morte saison.

On trouvait bien par ci par là quelques pneumonies, hydropisies, névralgies, phtisies, épilepsies, apoplexies, catalepsies et céphalalgies, mais c'était si peu de chose qu'il ne valait pas la peine de s'en réjouir.

Le jeune Desnoyers, pour ne point oublier ce qu'il savait, se vit donc réduit à entrer chez un bonnetier, en qualité de premier violoncelle.

Il y séjourna d'autant plus qu'il savait moins jouer de cet instrument, et l'on ajoute même qu'il en fut chassé pour avoir essayé de l'apprendre.

Tant de travers l'avaient dégoûté du monde, et il était prêt à prendre un cigare et l'habit ecclésiastique, quand un riche étranger, qui avait en-

tendu vanter son mérite, le fit arrêter par ses gens.

Cet étranger, l'ayant successivement interrogé sur la théologie, les mathématiques, les sciences naturelles, et s'étant assuré qu'il répondait à tout le bien qu'il en avait ouï dire, lui annonça qu'à dater de ce jour il lui confiait son service de table et d'écurie, et qu'il n'exigeait aucun payement de lui en retour.

La fierté du jeune Desnoyers se révolta de cette faveur qu'il considérait comme une aumône. Il la voulait payer à toute force, mais l'étranger s'y refusa obstinément. Ils se séparèrent sans avoir pu s'accorder, mais pleins d'une estime réciproque.

Le jeune Desnoyers, réduit à ses seules ressources, et se trouvant un peu moins laid que des veaux à deux têtes, résolut de se faire voir pour de l'argent.

Mais, par un hasard assez étrange, les gens qui ne le voyaient déjà gratuitement qu'à contre-cœur ne purent se résoudre à le voir en payant.

Outré de se voir ainsi méconnu et de cette ingratitude du public qui lui préférait des rivaux évidemment au-dessous de lui, Louis Desnoyers, pour l'en punir, s'adonna à la poésie.

Cette pensée misanthropique domine dans toutes ses œuvres, soit littéraires, soit industrielles, car la malheureuse étendue de ses connaissances lui a

permis de nuire à l'humanité sous tous les rapports.

Il a d'abord traduit en français les œuvres de M. Dennery. Ce qui a fait le plus grand tort à notre belle patrie, en les lui rendant intelligibles.

C'est lui qui a découvert ce poison si subtil, récemment connu sous le nom de *pastilles gélatineuses*, qui redoublent les toux opiniâtres jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il a également inventé le fusil Lefaucheux, qui ne manque jamais son homme — par la culasse ; je veux dire : en ce qu'il part par la culasse.

Je citerai enfin comme le plus remarquable des écrits subversifs de ce même Louis Desnoyers : *le Traité sur le suicide ou l'Art de se procurer assez de désagréments pour se tuer sans regret ;* vignettes et planches coloriées.

Par l'erreur d'un moment ne jugez pas ma vie,

me dira-t-il : c'est vrai. Il a racheté ses fautes par sa brillante collaboration au livre des *Cent et un*, dans celui de *la Tour de Babel* et dans *Paris révolutionnaire*. Il rédige en chef le feuilleton du *Siècle*, et jette des torrents de poésie dans *le Messager des Dames*, journal de broderies littéraires que dirigent Eugène Nyon et ses contemporains.

— J'ai fini.

— Le cordon, s'il vous plaît !

— Merci !

ALPHONSE KARR

ALPHONSE KARR

Un abcès et un homme de génie finissent toujours par percer, ai-je dit quelque part ; je ne m'en défends pas. Je n'ai à m'occuper pour le moment que de l'homme de génie qui a percé dans une soupente de la rue Charlot, au Marais, entre sept et huit heures du soir, et le médecin et la sage-femme, dix ans avant l'assemblée du tiers état. Cet homme, ce génie, c'était Alphonse Karr. C'est le seul homme de lettres ayant joué les jeunes premiers dans la littérature, qui ne cache pas son âge. Dès qu'on le lui demande, il n'hésite pas à dire : « Je ne le sais pas, mais je me souviens d'avoir fredonné *la Marseillaise* en 93, j'avais quinze ans alors. » — Cherchez.

Dès l'âge de quinze ans, Alphonse faisait déjà de l'horticulture, et la culture des orties avec un certain amour. A dix-huit il était pêcheur ; à vingt il était canotier. — Le canotage dans les parages d'Asnières ou de l'île des Ravageurs était devenu chez le jeune homme une passion dominante qui, au lieu de le fatiguer, le défatiguait de ses travaux littéraires naissants.

Placé au collège Louis-le-Grand, il y fit des études complètes et débuta comme romancier, à l'âge de vingt-deux ans, par quelques romans à la frangipane, qui annonçaient néanmoins une certaine contexture habile, — un faire qui décélait un écrivain spirituel et fin.

Le premier ouvrage que publia Alphonse Karr fut *Sous les Tilleuls*. Il publia ensuite *Einerley* chez son ami Hippolyte Souverain.

Le premier de ces romans fit sa réputation d'écrivain concis, spirituel et mordant. Le second est une œuvre toute parsemée d'une tendre rêverie, et l'on y rencontre à chaque pas les parfums poétiques qui s'exhalent des bons ouvrages de ce canotier de lettres.

Il parle avec un certain éclat des *vergis mein nicht* qui poussent sur le bord des fontaines; il chante l'amour et cultive les fleurs.

Les Guêpes, journal mensuel, paraissent et font une vive sensation dans le monde des lettres et dans les boutiques des journaux. M. Alphonse Karr fronde, pique et mord tout ce qu'il trouve. C'est Tibulle, Pindare et Piron; — trois têtes dans un seul bonnet de coton. — On dirait d'un pamphlétaire aigri, qui fait son journal, à lui, contre les journaux de tout le monde, et se venge ainsi, par hasard, des imbéciles, en amusant les gens d'esprit. — Malheureusement, pour prouver

quelque chose, il est trop sceptique dans ses idées, et pour faire rire longtemps, il est trop peu varié dans ses œuvres; éternel plat d'anguilles assaisonné au sel attique. — M. Alphonse Karr me fait l'effet de Triboulet sous la peau d'Alceste.

Nous disons qu'Alphonse est un homme d'esprit, mais souvent, ce qui est préférable, un homme de bon goût. Il a à son service une certaine collection de guêpes, joyeux bataillon qu'il envoie au butin et qui lui rapportent, l'une sa proie, l'autre son aiguillon. Mais les guêpes ne sont pas des abeilles; celles-ci ne recueillent leur doux miel que sur les fleurs amoureuses fraîchement écloses et couvertes encore des larmes du matin. Elles ont horreur de tout ce qui n'est pas limpide et pur comme la gaze de leurs ailes; elles ne boivent qu'aux ruisseaux clairs, elles ne s'abreuvent qu'aux sources sans limon. Les guêpes de M. Alphonse sont souvent moins proprettes; elles s'en vont butinant partout, voraces de leur nature et se souciant peu de la virginité des fleurs ou de la limpidité des eaux. — En somme, la publication de ses *Guêpes* achève sa réputation de critique et d'observateur, et le place au premier rang de nos écrivains modernes.

J'ai dit qu'Alphonse Karr était dans sa jeunesse un amateur des jardins. Dans l'âge viril, cet amour est devenu une frénésie. Dès que les fleurs se

nuancent de mille couleurs différentes, que la terre se pare avec coquetterie de sa riche écharpe de verdure et met ses plus beaux atours, don Alphonse dit adieu à la métropole des arts, et s'expatrie dans la vallée des pampres verts et va rêver sous les saules.

Anacréon s'étendait à l'ombre, dans les champs, la bouche appuyée sur une outre de vin de Chio ;

— Horace restait à Tibur ;

— Rabelais restait à Meudon ;

— Alphonse habite Étretat.

Vers les printemps d'autrefois, les poètes ne demeuraient pas dans la fange des villes. — Ils méprisaient les éditeurs. — Les poètes couraient dire le bonjour à chaque feuille qui bourgeonnait sous le soleil ; ils donnaient des baisers amoureux à chaque fleur tombée du ciel. — Et ils s'abstenaient de tout vers, ne commettaient aucun roman et s'exemptaient de tout chef-d'œuvre, même avec circonstance atténuante, pendant la belle saison. — Ainsi fait Alphonse Karr à Étretat, où il passe la saison d'été pour y repêcher tous les cuirassiers qui se noient dans la Seine-Inférieure. L'hiver, dans son frais jardin de la rue La Tour-d'Auvergne, il cultive plus que jamais la poésie et le règne végétal.

Qu'on vienne me dire maintenant que cet illustre écrivain ne végète pas ! Ah ! je réfuterais

ce paradoxe antichampêtre et injurieux en exhibant ce poème qu'il fit un jour qu'il s'était livré à des excès de poésie végétale :

POÈME BOTANIQUE

En sept chants, sur pieds alexandrins.

CHANT PREMIER

Je chante la carotte, enfant de la nature,
Qui règne sur mon cœur par droit d'agriculture.

CHANT DEUXIÈME

Muse du tubercule, ô toi qui m'inspiras,
De mon jeune larynx daigne extirper les chats!

CHANT TROISIÈME

Quand Dieu fit les parents, par un sage antidote,
Aux enfants *trépassés* il donna la carotte!

CHANT QUATRIÈME

Si la misère accourt, et nous dit : Me voilà!
Les périls sont bien grands... mais la carotte est là!

CHANT CINQUIÈME

Elle apaise du sort l'ardente échauboulure,
Et d'un cœur ulcéré rafraîchit la brûlure.

CHANT SIXIÈME

Chacun bénit son nom : chacun, plein de désir,
Aspire au doux moment de pouvoir la cueillir!

CHANT SEPTIÈME

Lecteur, suis mes conseils, et mon gai *Karractère* :
Cultive ce légume auquel tu dois ton père!

Cette poésie est peut-être apocryphe ; je la donne pour ce qu'elle vaut ; je fais de la reproduction à la façon belge.

Alphonse Karr a inventé son ami Gatayes pour avoir l'air de causer avec quelqu'un et de parler de tout le monde à ce quelqu'un. Renseignements pris à l'état civil, l'ami Gatayes est un mythe, et n'existe que dans l'imagination puissante d'Alphonse Karr.

Il renonce désormais à sauver des cuirassiers ; il se voue au sauvetage des octogénaires, qu'il trouve moins lourds et aussi inutiles que les cuirassiers.

Nadar vous le représente sur sa barque au bord des falaises, cherchant les fonctionnaires ou les octogénaires amoureux qui se noient, car son plus vif désir serait de voir cette inscription sur son mausolée :

A M. ALPHONSE KARR
ENTRE AUTRES CHOSES,
POUR AVOIR SAUVÉ AU PÉRIL
DE SA PROPRE VIE
UN OCTOGÉNAIRE
QUI SE NOYAIT
PAR DÉSESPOIR
D'AMOUR !

GUSTAVE PLANCHE

GUSTAVE PLANCHE

Gustave Planche a toujours le cigare à la bouche et l'injure à la plume. Son bonheur est d'imiter le critique Bautru.

Comme cet académicien du XVIe siècle, il conseille aux poètes de retrancher la moitié de leur œuvre et de supprimer l'autre. Aux prosateurs, il fait un crime de manquer d'enthousiasme ; aux conteurs, aux statuaires, aux peintres, ce touche-à-tout-de-lettres leur crie : Vous êtes à cent lieues du beau, du vrai et de l'utile ! vous n'avez ni style, ni chaleur, ni couleur, ni savoir, ni force, ni conviction.

— Il y a vingt-cinq ans que le même catarrhe le fait expectorer sur le génie des autres. — La méchanceté est, je crois, tout ce qu'il a su mettre à la caisse d'épargne.

J'oserai appeler M. Gustave Planche un bousilleur de haut embêtement littéraire.

Gustave fait planche à la *Revue des Deux Mondes*.

Né dans une officine d'apothicaire et d'une famille honorable, Gustave a dans son temps célé-

bré le vin, les belles et le petit dieu d'amour, mais

La vertu du vieux Caton,
Par les Romains tant prônée,
Était souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.

Il en a perdu tous ses cheveux. — Son occiput est comme le genou d'Hercule Farnèse. — En revanche, sa tête est pleine de grec et de latin, et de suffisance comme celle de Sainte-Beuve, son co-homme de la *Revue Buloz*. — Ces deux grands génies se consolent entre eux. Quand l'un essaye de scalper Victor Hugo avec la grammaire, l'autre fait son possible pour assommer Lamartine à coups de prosodie. — Ils sont ravissants tous les deux. — Ils ont l'un et l'autre une figure pleine de bonhomie et de bienveillance; et l'air innocent comme le gendarme qui vient de naître.

Cependant, hâtons-nous de le dire, Gustave a une excellente qualité; quand il aime, il aime avec frénésie; il lui serait, je crois, plus difficile de détacher son collet d'habit que son cœur. — La propreté est son moindre défaut. Mon ami Angelo de Sorr m'en donna l'autre jour la preuve en me racontant cette histoire :

Jeudi dernier, me disait-il, je déjeunais au café Corazza.

Un garçon assez intelligent me servait.

« Remarquez-vous, me dit-il, ce monsieur qui lit la *Revue des Deux Mondes ?*

— D'abord est-il remarquable ?

— C'est un écrivain.

— On le dit.

— Vous le connaissez ?

— Non, mais je le reconnais.

— Voyez-vous une tache jaune sur le devant de sa chemise ?

— Oui.

— Eh bien ! c'est moi qui la lui ai faite en lui servant sa demi-tasse.

— Vous êtes un maladroit.

— Mais il y a DOUZE JOURS de cela.

— C'est différent. »

Ce monsieur était Gustave Planche.

Mon ami Angelo de Sorr ne m'apprenait rien de bien neuf, car, en 1846, dans le *Tintamarre*, dans lequel je fais mes déjections littéro-hebdomadaires, j'eus le bonheur de lui chanter, lors de son voyage à Rome :

AIR du *Tra, la, la.*

Ce vieux lézard de Planche a passé plus d'un an
A se chauffer le ventre au soleil des Romains,
Quand il voyait le Tibre et les eaux du torrent,
Planche aurait fort bien fait de s'y laver les mains,

Sur l'air du *tra, la, la, la,*
Sur l'air du *tra*
Déri déra,
Tra la la !

Gustave n'aurait jamais pu dire comme Ponce-Pilate : Je m'en lave les mains, à moins de le dire au figuré.

A cela, il a un prétexte.

Il a eu le malheur de perdre un de ses oncles : — dès ce jour, ses ongles prirent le deuil, — et, disons-le avec fierté, il l'a rigoureusement observé — et dans ses ongles et dans son cœur.

Il y a un grand nombre d'écrivains victimes de sa plume spirituelle, satirique et mordante, qui verraient avec plaisir le *Ballet* de Gustave de la *Revue des Deux Mondes*. Moi je préfère l'enterrer par anticipation ; — histoire de rire :

Sous cette pierre funéraire
Repose un critique influent,
Qui, de son rabot littéraire,
Voulait niveler son talent;
Mais en mordant un *mousquetaire*
Il usa sa dernière dent.
Il n'écrivait que les dimanches,
Quand par hasard, un beau matin,
Le noir menuisier du destin
Vint le clouer dans quatre *planches*.

17.

PIERRE DUPONT

PIERRE DUPONT

Le premier reflet qui vint illuminer les yeux du jeune Pierre fut le reflet rougeâtre d'une forge. Sa mère le berça au bruit du marteau sur l'enclume.

Il apprit de bonne heure à limer le vers,
A marteler l'hémistiche,
A ne forger que la rime,
Et à frapper la raison.

Il est né le 23 avril 1821, à Lyon, sur le quai du Rhône et dans l'obscurité.

Un vieux prêtre eut soin de son enfance; il le recueillit orphelin et lui enseigna la guitare. Il s'ennuya de cette vie de cénobite et prit congé de son protecteur. — Il embrassa le vieux prêtre et le paganisme.

Une histoire des Douze grands Dieux, enrichie de gravures, tombée on ne sait trop comment entre ses mains, lui donna ces idées profanes.

Il regarda Jupiter, Apollon, Neptune et Vulcain avec une certaine curiosité. Mais à Vénus, la gracieuse reine de Cythère, il déclara qu'elle aurait à l'avenir toutes ses adorations.

Agé tout au plus de dix ans, ce Julien l'Apostat au biberon relevait les idoles, mais sa nouvelle

doctrine ne fut pas de longue durée. Pris en délit de culte païen, le jeune idolâtre s'en vanta au confessionnal, et alors il fut saisi d'une peur terrible de l'enfer.

Pierre Dupont entrevoyait d'autres horizons. Il ne dressait plus d'autels à la blonde Cypris, mais de la mythologie aux muses il n'y a que la distance d'un alexandrin. Dupont s'abandonna sans scrupule au souffle qui lui arrivait du Parnasse. Il se fit un luth à lui, un luth dont les cordes chantent, grondent, soupirent et pleurent, et adressa ses premiers vers, ses premières sensations d'amour à une jeune fille. Pour la première fois, le sourire d'une femme éclairait sa vie.

Il aime, folie extrême,
Enfant de rien,
La fille même
Du baron chrétien.
A sa fenêtre il l'a surprise
Se regardant à son miroir;
Il erre du parc à l'église,
Dans les taillis, pour l'entrevoir;
Elle est grande, leste et mignonne.
De la chevelure au soulier
On voit qu'elle est une baronne,
Et lui n'est rien qu'un écolier.

Une petite main fine et blanche entr'ouvrit la fenêtre, s'avança timidement, prit les fleurs et l'offrande, et pendant six mois, une autre pièce de

vers et un autre bouquet remplaçaient ceux de la veille, jusqu'à ce qu'un jour les parents de la jeune amante *in partibus* vinrent interrompre leur doux manège.

Pour ne pas compromettre l'objet aimé, Dupont résolut de partir ; — il eut même la pensée de se laisser mourir ; mais se rappelant, à la lisière du bois voisin, ce vers de Chénier :

Pour sortir de la vie, attends que Dieu t'appelle,

Pierre résolut de vivre, mais de ne cesser jamais de songer à elle et de la mériter, quand les trompettes de la gloire lui auront renvoyé un nom digne de ses saintes amours.

Et Pierre voyage, voyage tant qu'il peut ; mais, hélas ? *Pierre* qui roule n'amasse pas mousse ; Pierre devint pauvre comme un pauvre qui demande un sou. Ses amours ne battirent plus que d'une aile.

Il quitte Lyon pour venir à Paris.

Il fait son poème des *Deux Anges*, les éditeurs le lui refusent, et lui disent chacun à part : J'ai mes poètes ! absolument comme d'autres : J'ai mes pauvres !

Dans son désespoir, il adresse à Victor Hugo, le grand poète, ces vers charmants :

Si tu voyais un anémone,
Languissante et près de périr,

Te demander, comme une aumône,
Une goutte d'eau pour fleurir;
Si tu voyais une hirondelle,
Un jour d'hiver, te supplier,
A ta vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer;
L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau :
Pour toi, que ne suis-je, ô poète!
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau!

Victor Hugo et Lebrun, de l'Académie française, lui accordent aide et protection. A quelques mois de là, le poème des *Deux Anges*, présenté au concours de 1842, fut jugé digne du prix, et le jeune auteur eut la gloire d'être couronné au milieu de toutes les pompes académiques.

Sa chanson *les Bœufs*, ses autres œuvres pleines de simplicité et de cœur, achèvent de le faire connaître et apprécier dans le genre pastoral où il excelle.

Il fait sa musique lui-même pour être sûr d'être bien servi; il est mélomane par nature à 60 karats.

Franc, loyal, intrépide, il joint à ces qualités une grande bonté de cœur, une simplicité charmante; il a une tranquillité d'âme d'actionnaire heureux, et un signe sous l'aisselle gauche facile à reconnaître.

ALFRED DE VIGNY

ALFRED DE VIGNY

M. Alfred de Vigny est né comte et historien aux pâles couleurs.

Mais, dans sa jeunesse, il avala tant d'antithèses, but tant d'hyperboles et mangea tant de métaphores concassées, selon l'ordonnance — du lycée Charlemagne, que son sang devint généreux et pur, son style florissant, et sa littérature saine et abondante — comme du cresson de fontaine.

Les amitiés les plus constantes, les plus fraternelles de M. de Vigny furent, en des temps plus avancés, Emile Deschamps, Roger de Beauvoir, Auguste Barbier et Alphonse Royer. — On comprend qu'avec des gaillards comme ceux-là, il est facile de parfaire son éducation.

Ceci m'est pénible à dire :

La première chose que fit sa mère fut de tromper son mari en l'épousant. — Elle lui dit qu'elle lui apportait deux millions par contrat, et quand le notaire fut chargé de dresser l'acte de mariage, — elle versa trois millions entre ses mains ! ! !...

M. de Vigny n'a donc jamais connu le malheur.

— Aussi a-t-il écrit quelque part en parlant du peuple :

C'est un cheval rétif au cavalier timide,
Et docile à la main qui lui tient haut la bride.

Il est facile de parler ainsi du peuple quand on a une mère qui a trompé son mari, comme l'a fait la mère de M. de Vigny.

Le talent de M. de Vigny a toujours habité les régions élevées. Il a peu de rivaux pour l'élégance du style et la fraîcheur de l'imagination. Poète délicat, il sait écrire la prose en penseur. Il ajoute de belles et nobles fleurs à la couronne littéraire de l'Académie française. — Il est académicien et excessivement décoré de la Légion d'honneur.

Hélas! hélas! pourquoi faut-il donc que momie
Rime si richement avec académie?...

Le rime ne lui a pas fait peur ; il y est entré d'un pas ferme après avoir produit les poèmes charmants de *Cinq-Mars* et *Chatterton*.

Il a enrichi le blond Buloz avec *Servitude et Grandeur militaires*. — Je ne parlerai pas de son *Eloa*, je ne veux pas écrire une méchanceté en terminant ce volume.

M. de Vigny est donc un des quarante immortels. — Laissons-le dormir en paix avec sa conscience ; mais s'il meurt jamais comme un simple

ÉMILE DE GIRARDIN

homme du peuple : — Au cavalier timide, etc., il laissera en mourant deux charmants enfants et une tragédie à laquelle il met la dernière main.

ÉMILE DE GIRARDIN

Émile, qui eût préféré d'être l'Émile de Jean-Jacques, est né sur le canal de Briare, commencé par Sully, ou d'un père nommé Girardon, fameux statuaire et architecte du XVIIe siècle, à qui nous devons le magnifique groupe représentant l'enlèvement de Proserpine par Pluton, lequel embellit les bosquets des bains d'Apollon, à Versailles.

On prétend qu'en haine de ce que Girardon n'a jamais su lui dire : « *O mon fils!* » Émile n'a pas voulu reconnaître son père pour son architecte, et s'est fait appeler Girardin afin de le laisser sans postérité.

Un jour que le statuaire Girardon posait un de ses groupes dans le parc de Versailles, il y vit une jeune fille, belle comme les anges, s'approcha d'elle et lui tint de doux propos d'amour.

Girardon a toujours préféré les chênes qui entourent la statue de Diane à celles du mariage, car il séduisit la jeune fille belle comme les anges du

bon Dieu, ne lui demanda jamais sa main et ne la revit plus.

A quelque temps de là, cette même jeune fille venait pleurer dans une de ces avenues ombreuses, sur le sort et le groupe de Proserpine, tout en maugréant sur l'indifférence de son Pluton, qui ne l'avait point enlevée.

Elle y fit la rencontre d'un beau page de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, qui flânochait en rêvant sur les infidélités du roi Louis XIII. Et le beau page, qui vit ses larmes, voulut la consoler.

« Qu'avez-vous, ma belle inconnue, lui demanda-t-il, et pourquoi ces pleurs que je vous vois répandre?

— Ah! monsieur, lui dit-elle entre deux sanglots, j'ai fait une perte irréparable!...

— Oh! je vous plains! vous êtes orpheline, sans doute?...

— Non, monsieur, je suis mère!!...

— Grand Dieu!... que m'apprenez-vous? Et vous venez ici pleurer sur l'abandon de votre infâme séducteur?

— Hélas! oui, monsieur...

— Vous espérez le retrouver, peut-être?

— Qui sait!

— Où l'avez-vous perdu?

— Avenue de Trianon.

— C'est mythologique et cruel pour une jeune fille », exclama le beau page.

Cette histoire ne se rapporte nullement à la naissance de M. de Girardin, mais elle prouve du moins que M. de Girardon, son père, était un vert galant de la plus fine fleur du XVIIe siècle.

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester,

et j'arrive à la biographie d'Émile.

Il fut oublié en nourrice jusqu'à l'âge heureux de quatorze ans, bien que le sucre et le savon eussent été religieusement payés. Sa nature frêle et étiolée exigeait des soins de chaque jour. On le mit au vert chez un paysan de la Normandie. Il crût en force et en santé, mais son éducation resta malingre et souffreteuse jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Il quitta la campagne et revint à Paris se jeter dans les bras de sa mère et sur un valet qui voulait l'en empêcher.

Émile avait su, par des lectures intelligentes, former son esprit et son cœur. Il composa son premier livre sous le titre : ÉMILE, dont le style paraissait aussi décousu qu'un gilet de la *Belle Jardinière*. Ce livre aurait pu se résumer à ce vers :

Trifouillez dans ma vie et voyez qui je suis.

Personne ne trifouilla même ce livre, qui passa inaperçu.

Émile de Girardin n'avait qu'une ambition : devenir membre de la Société des gens de lettres, — ou ministre. La gloire était pour lui un gilet de flanelle qui chatouillait son amour-propre. — Jusqu'à présent, il n'a pas encore été nommé ministre.

En 1824, il obtint une place dans les bureaux de la maison du roi, au cabinet de M. le vicomte de Senones, secrétaire des commandements de Louis XVIII. — Il venait de mettre le pied à l'échelle. Ici commence l'homme politique.

On ne fume pas ici, se disait-il, mais comme les bureaux ne me donnent que fort peu de besogne, je vais continuer d'écrire, en attendant qu'il plaise à MM. les libraires d'éditer mes œuvres.

Il fit donc un second livre. Il l'intitula : Du HASARD DE LA FOURCHETTE, fragments sans suite d'une histoire sans fin. Cet ouvrage n'est qu'une longue diatribe, où l'esprit est souvent absent par congé, et où l'on ne rencontre que des divagations incohérentes sur lui-même, sur son logement, sur les femmes, sur la lune en particulier et sur l'amour en général.

Émile excelle sur la conjonctive et sur le subjonctif présent avec une certaine afféterie; jugez de ce fragment pris au HASARD :

Je cheminais, le nez au vent, cherchant un gîte, attendu QU'IL n'y a pas de philosophie QUI tienne

contre une nuit de janvier QU'ON passe à la belle étoile et de patience de propriétaire QUI dure contre un locataire QUI ne paye pas son terme, QUAND mes yeux, etc.

Tout le livre est plein de ces charmantes images avec des *qui* et des *que* à la clef. Les élèves de la pension Favart ont lu cet ouvrage et l'ont trouvé ennuyeux. L'un d'eux, dans un moment d'humeur et d'ennui, a fait ce verbe d'un nom propre en disant : « Finis, tu me *girardines.* » Au hasard est donc une médiocre amplification de collège, ennemie du style et de la grammaire.

L'heure de sa majorité sonne. Il quitte l'emploi de commis de la maison du roi, et va chez son notaire lui donner quittance des piastres d'Espagne qu'il a en dépôt chez lui. — Émile, qui avait eu un jour cette pensée d'emballeur *qu'il vaut mieux pour vivre compter sur ses doigts que sur un héritage*, emporte avec amour l'héritage de son oncle et embrasse le notaire. — Émile a toujours été doué d'un certain courage. — Mais le neveu qui hérite de son oncle a le cœur navré de joie.

Peu de temps après, M. de Martignac lui signe sa nomination d'inspecteur des Beaux-Arts.

M. Émile de Girardin fonde, avec Maurice Alhoy, le journal *le Voleur*. Ce moyen de battre monnaie avec les romans, les feuilletons et les nouvelles des gens de lettres, lui réussit, car, au

bout d'un mois, *le Voleur* avait dix mille abonnés.

Une opposition sourde se manifestait à la cour de Charles X; la duchesse de Berry encouragea cette opposition en donnant son appui à M. Émile de Girardin dans la création du journal *la Mode*.

M. Émile vend *le Voleur* et *la Mode*, et invente une littératurerie à l'usage des campagnes, sous le titre : *Journal des connaissances utiles*, à 4 francs par an. Au bout de six mois, cent vingt mille abonnés ramenèrent le calme et la sécurité dans le cœur d'Émile; aussi préféra-t-il rouler sur l'or que dans l'abîme.

M. de Girardin était au comble de la félicité.

Il n'avait plus que deux partis à prendre : être amoureux ou engraisser.

Il préféra devenir amoureux de la *dixième muse*, nom glorieux de Mlle Delphine Gay, femme adorable, dont le talent, s'il est possible, surpassait encore la beauté.

Le mariage se fit à l'église, et la noce chez Bonvalet.

M. Émile de Girardin, après le temps consacré à la lune de miel, se livra avec enthousiasme à la vie industrielle, à l'agriculture et à la politique concentrée. Il fonde successivement l'*Institut agricole de Coëtbo*, le *Musée des familles* et *l'Almanach de France*. Il se bat en duel avec M. Degouve de Nuncques, et le blesse en refusant de se battre

une seconde fois avec lui. Il fait paraître, le 1er juillet 1836, le numéro-spécimen de *la Presse*.

Il pique une tête dans le libéralisme après avoir lu quelque part :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Je déclare à la louange de M. Emile de Girardin qu'il a toujours conservé le même drapeau. C'est aux circonstances qu'il faut s'en prendre s'il l'a changé de place. — Pour moi, ce bon Émile est un littérateur à hélice, dont la plume, devenue savante par des effets contrariés, peut naviguer dans toutes les mers de la politique, voire même dans la mer Noire, cette immense écritoire de la nature, sans craindre, — n'importe les vents contraires, — que les rouages si divers de sa plume ne le fassent jamais chavirer.

M. Émile de Girardin est un *dérangeur* habile. Le voilà donc en annonçant à moitié prix un journal quotidien, d'une dimension supérieure à celle des autres journaux; et, roi de la publicité, dictant des ordres au pouvoir, il enlève aux feuilles rivales leurs abonnements et leurs annonces, et se prépare à assister à leur convoi mortuaire. — Mais toute la presse serre les rangs et fait feu contre l'ennemi commun. — M. de Girardin lance quelques insinuations offensantes contre la feuille radicale de l'honorable Armand Carrel, qui relève

l'injure. Armand Carrel paye de sa vie la défense d'un principe en succombant dans le duel, qui devient une *bonne fortune* pour M. de Girardin.

Cette *bonne fortune* pour M. de Girardin fut un deuil public. Tout Paris assiste aux funérailles d'Armand Carrel ! — L'isolement se fait autour du rédacteur en chef de *la Presse*, qui n'en continue pas moins à défendre la monarchie de Juillet contre les agressions du radicalisme.

Il est royaliste de la seconde branche des Bourbons, — quand la première a disparu.

Laissons-le faire, il finira par manger du veau comme les autres ; il se déroyalisera.

En attendant, il fait des premiers pâte-ferme quotidiens pour défendre le trône, la religion et la morale. Mais on sent qu'il est mal à l'aise ; son style est pédant, gonflé ; la plupart de ses phrases ont l'air de porter des tournures en crinoline, et sa politique a de la peine à s'asseoir. — Il est le Paganini du journalisme ; personne n'a su mieux que lui jouer sur la quatrième corde du paradoxe quand il a voulu faire prévaloir une idée.

Il lui en surgit une qui lui valut un tonnerre d'applaudissements, un cataclysme d'épithètes flatteusement féroces. Elle fut encadrée dans les colonnes du *Tintamarre* et livrée à la risée de ses contemporains. — M. de Girardin venait de créer les ABONNÉS ASPIRANTS ! ! Et voici l'abracadabrante

réclame qu'il plaça en tête de *la Presse* le 29 juin 1845 :

La PRESSE, réduite prochainement à OPTER entre ces deux ALTERNATIVES : ou de s'imposer les frais d'une double composition (frais qui s'élèvent à 50,000 fr.), ou de LIMITER à 28,000 le NOMBRE de ses abonnés, S'EST ARRÊTÉE A CE DERNIER PARTI ; le chiffre atteint, elle n'admettra plus d'abonnés qu'en proportion des VACANCES. Désormais il y aura donc des ABONNÉS ASPIRANTS, comme il y a aujourd'hui pour une foule de fonctions encombrées des ASPIRANTS-SURNUMÉRAIRES ! ! !

Nous avons vu des femmes, des enfants, des vieillards et des militaires non gradés, venir se faire inscrire vingt-huit-mille-unième après lecture de ce *puff* à la Paixhans.

L'essentiel pour Émile était de faire croire tout d'abord qu'il avait 28,000 abonnés, ou bien de faire qu'on se hâtât de lui en compléter 28,000 dans la crainte de n'être qu'ASPIRANT. La réclame ne disait pas si les *aspirants* de marine étaient compris dans cette rigoureuse exclusion.

Voilà donc Émile scindant la matière abonnable en deux catégories :

Les abonnés gogos ;

Les abonnés aspirants.

Les premiers qui respirent ;

Les seconds qui *aspirent* que les abonnements expirent. Abonnés niais ; abonnés qui veulent le devenir.

J'avoue que si j'avais l'honneur d'être fondeur en cuivre, mon bonheur serait de couler M. de Girardin — en bronze.

Je ne serai véritablement heureux que quand je l'aurai sur ma cheminée.

C'est à lui que nous devons l'annonce-omnibus tombée sous un grand éclat de rire du *Tintamarre*, qui lui lâcha ce quatrain :

En reprenant, quittant un métier pour un autre,
Il devint financier, journaliste, écrivain :
Un beau jour il se fit le messie et l'apôtre
De *l'annonce-omnibus* (système américain).
Annonces-omnibus, vous qui perdez un père,
Vautrez-vous dans la cendre, épanchez vos douleurs ;
Et toi, *réclame anglaise*, à tout Français si chère,
Lâche sur Girardin l'écluse de tes pleurs !!!

Nadar vous le représente avec sa mèche historique, je complète le signalement pour le reconnaître.

SIGNE PARTICULIER :

Il caresse son os coronal pour faire croire qu'il se recueille.

PAUL DE KOCK

PAUL DE KOCK

A mon sens la gaîté vaut presque la sagesse ;
On dit que c'est un don? pour moi je le confesse,
J'en fais une vertu...

Ceci posé, je vais sans ambages parler des vertus nombreuses du Béranger de la rue Charlot; du gai Paul de Kock, le romancier estimé des esprits fins, adoré des commis-voyageurs, des pompiers et des bonnes d'enfants.

J'en demande pardon à Paul de Kock, je parle à mon papier comme au premier individu que je rencontre.

Et c'est vous qui êtes le premier. Écoutez-moi donc.

Vous deviez être un homme trop gai pour naître en 93. Vous n'êtes né que le 21 mai 1794. — C'était déjà fort adroit de votre part.

Votre enfance annonça votre goût prédestiné pour la verte fougère, les romans grivois et l'école buissonnière.

Un poète a dit :

Les gens d'esprit n'ont point besoin de précepteur,

et cependant Mme Paul de Kock vous en donna plusieurs pour vous former l'esprit.

Quand l'âge de quinze ans eut sonné, vous eûtes toutes les peines du monde à vous initier au vocabulaire du financier chez lequel vous plaça votre mère, tant vous aviez du vague à l'âme et du Pigault-Lebrun dans la tête.

Combien de fois, hélas! entre un bordereau chiffré à l'anglaise et un compte de retour à faire suivre, n'avez-vous pas, en des phrases assez mal vêtues, essayé la confection d'un livre qui devait faire brûler les roux des cuisinières entre deux éclats de rire et en disant : « Ah! qu'il est drôle ce *Poil de Kock!* »

La brillante gaîté, ce fard de la nature,

vous la possédiez déjà à l'âge de votre puberté, quand il vous prit la romancière fantaisie de composer *l'Enfant de ma femme!*

Cette littérature alors sentait bien un peu son roulage ordinaire, petite vitesse. Mais il faut savoir commencer par quelque chose, et petit Kock deviendra grand. Votre unique ambition n'était que de naître comme romancier, et alors vous

Aimiez mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours que mille ans dans l'histoire.

Aujourd'hui, c'est autre chose, il faut retourner ce distique. — Vos romans ont fait le tour du monde, même en Belgique où ils ont été contrefaits. — Votre muse à vous est une espiègle et pétulante grisette qui s'est faufilée sous un faux nez pour faire rire les neuf sœurs plus ou moins tristes de la mythologie.

Vous poussiez la propreté de votre personne jusqu'à vous brosser le ventre avec *l'Enfant de ma femme*, faute d'un éditeur pour le mettre au jour et lui donner un père. Mais il y a un dieu pour les romanciers comme pour les ivrognes; — la littérature est l'ivresse de l'esprit. Ce dieu, cet éditeur, c'est Barba, le petit manteau bleu des gens de lettres *in partibus*. — Il vous fit des propositions — honnêtes et modérées, vous sautâtes au bas de votre lit et de joie en embrassant cet éditeur dont vous deviez arrondir la fortune tout en faisant la vôtre.

Je n'essayerai pas de vous casser l'encensoir sur le nez en faisant ici la nomenclature des œuvres que vous avez produites pour la plus grande gloire de notre gaieté française qui s'en va. Mais je me permettrai, par une simple addition de fractions, de vous dire, avec ma rude franchise ordinaire, que pour moi vous êtes une mixture, une solution, un composé :

De Pigault-Lebrun.	250	grammes.
De Ducray-Duménil.	100	—
De Victor Ducange.	75	—
De Casanova.....	40	—
D'Anne Radcliffe...	25	—
De Champfort.....	10	—
	500	grammes.

Remuez selon l'ordonnance.

Tous les cœurs honnêtes sont avec vous. Mais prenez garde :

Vous jouez du violon;

Votre fils joue du flageolet;

Et tout le monde joue des jambes quand vous jouez tous les deux.

ALEXANDRE DUMAS

Je n'ai que quelques pages à consacrer au terrible Savoyard de la littérature, au Rabasson du roman, au Harpin du feuilleton; à la plus grande, à la plus inconcevable binette du XIXe siècle, à Alexandre Dumas enfin. — Cette faible ébauche n'est qu'un prétexte de classification parmi les hommes célèbres de mon livre.

Alexandre Dumas a aujourd'hui cinquante-cinq ans, et cinq pieds huit pouces. — Il est né

ALEXANDRE DUMAS

avec le siècle et mourra avec lui. Son visage est brun, ses cheveux crépus comme la laine beige. Pour toute barbe, il ne porte que de petites moustaches : ses yeux sont bleus et fort doux; l'ensemble de son visage est plus étrange que beau, et rappelle infiniment l'ossification d'un nègre, — d'un nègre fin. — Ses cheveux paraissent s'être déjà voués au blanc. — On sait quel parti Dantan a su tirer de cette bizarre physionomie, l'une des plus remarquables du musée grotesque. — Nadar, non moins heureux, l'a panthéonisé, et son spirituel crayon vous le représente en tête de cette pochade semi-biographique avec une effrayante ressemblance.

Un bon abbé, le curé de Villers-Cotterets, avait pris soin d'élever le jeune Alexandre. Il lui donna, pendant cinq ou six ans, des leçons de latin; et même, discernant chez son élève un goût prononcé pour la poésie légère, goût que Dumas attribue au hasard d'être né dans la chambre où mourut Demoustier, le professeur qui lui faisait faire aussi, à intervalles, quelques bouts-rimés français. Quant à l'arithmétique, trois maîtres d'école avaient successivement renoncé à lui faire entrer les quatre premières règles dans la tête. — Il n'a jamais su calculer, même ses intérêts.

Pour notre héros, la tragédie classique est une honnête femme qui se fait estimer; le drame

romantique est une femme entretenue qui vous séduit. — Il donna dans les femmes entretenues, dédaigna la tragédie et fit successivement plusieurs drames qui établirent bientôt sa colossale réputation.

On le considérait, après *Henri III* et *Christine*, comme le premier dramaturge que possédât la France moderne, et il est peu de théâtres qui ne lui doivent d'immenses succès. — Il eut peu, fort peu de succès *ronflants*.

Dumas ouvrit une usine littéraire de la force de quatorze chevaux, pour la fabrication de drames modernes, romans renaissance, romans historiques par à peu près, feuilletons-romans, mémoires et tout ce qui concerne son état. Il fabrique à la vapeur et va en ville. Dumas travaille sans cesse, écrit à l'heure, le jour, la nuit, et ne vise qu'à la postérité de demain matin. Il a des petits Trissotins tout autour de lui qui compilent, compulsent, arrangent, dérangent, piochent, carcassent et beuglent, pendant que le grand maître, le batteur d'or, le chef de l'usine, guilloche, polit, sculpte et burine de charmants dessins, et fait de cette mise en œuvre préparée une perle ou un diamant de plus à l'écrin déjà si précieux qui renferme sa couronne littéraire.

« Ah! monsieur, vous venez de me rendre le plus grand service, à moi, pauvre fille, lui dit un

jour une charmante actrice en se jetant dans ses bras ou à ses pieds, vous me faites ma réputation. Je vous dois mon avenir, et je ne sais comment vous en remercier.

— Marions-nous. »

Et ils se marièrent — à la Daumont.

« Eurent-ils beaucoup d'enfants?

— Deux. Un garçon d'esprit et une fille charmante. »

Dans son enthousiasme paternel, il s'écria un jour, en voyant ces deux chérubins : « Le devoir d'un père est de faire sucer à ses enfants, tour à tour, un sucre d'orge et les bons principes; il est prudent de m'en débarrasser et de les laisser longtemps en sevrage. »

Dumas vint s'établir sur les hauteurs de Saint-Germain. Il y fit bâtir le château de Monte-Cristo. Mais un jour il y fut saisi d'étonnement et par autorité de justice, et revint à Paris prendre la direction du Théâtre-Historique.

On connaît l'histoire de cette période de la vie littéraire de Dumas, et les nouvelles pérégrinations de ce terrible Savoyard que les fanatiques placent dans le voisinage de Corneille. L'un d'eux, homme d'esprit, assure qu'il a une sonnette à sa porte comme les sages-femmes pour les directeurs pressés; je suis tenté d'y croire.

Il a heureusement créé le *Mousquetaire* comme

agence littéraire et de placement pour les toqués de lettres, les invalides de la pensée ; cette succursale de la Salpêtrière intellectuelle procure des tombeaux aux morts à domicile, des pensions aux vivants et l'occasion à ses correspondants de souvent prouver qu'ils ne sont que des imbéciles. — Dumas s'en amuse, et sa vie se passe gaiement.

DUMAS FILS

Le 28 juillet 1824, entre trois et quatre heures du matin, le premier tome d'un roman en deux volumes d'Alexandre Dumas voyait le jour sur les genoux d'une nourrice sur lieux. Alexandre Dumas donna son nom au bambin et s'en fit l'éditeur responsable. A l'âge de huit ans, son père le pressa sur son sein sans trop de répugnance et l'envoya à l'école des Frères jusqu'à douze ans révolus. Le petit bonhomme quitta les Frères ignorantins pour entrer au collége Henri IV où il se garda bien de faire le moindre progrès. Cependant, bon chien chasse de race; et bien que son orthographe fût capricieuse, il essaya de faire des vers à faire rougir la rue des Lombards. Grâce à ses heureuses dispositions, il devint un des plus

DUMAS FILS

3

mauvais élèves du collège. Il ne voulut jamais mordre au *de Viris illustribus*, tant il avait la langue latine en horreur. — Son père l'encouragea en le menaçant de le faire mousse sur un bâtiment de l'État. Le jeune Alexandre, qui avait peu de goût pour la marine, se mit courageusement à la besogne et, deux ans plus tard, ce même père apprenait par cœur les vers du fils pour les réciter à qui voulait les entendre. Le jeune Alexandre avait fait de tels progrès qu'il se crut capable d'entreprendre la profession de son père et de faire de grandes choses en fait de littérature.

Son premier livre fut un volume de poésies sous le titre excellent *les Péchés de jeunesse;* péché véniel dont il dut se confesser bien des fois. — Cette œuvre n'était rien moins que pitoyable. Il la fit relier en veau doré sur tranches. — Son second ouvrage fut *les Aventures de quatre femmes et d'un perroquet*, plus mauvais encore que le premier.

Désolé d'un insuccès permanent, Alexandre eut un instant l'idée de se retirer aux Carmélites — pour y jouer du flageolet et pour expier ses deux premiers forfaits littéraires. — Son père l'en détourna et le prit avec lui pour l'entourer de bons principes et le guider dans le sentier de la vertu. — Il fit de l'homéopathie, se déguisa en postillon, et contraignit son fils à se mettre en débardeur.

Il l'emmena dans les bals masqués pour lui faire toucher du doigt le vice et lui faire comprendre qu'il dansait la cachucha sur un volcan, sans s'en douter. Dumas fils trouva la leçon excellente et se dit : puisque Chénier a écrit quelque part

Un père aux yeux d'un fils n'est jamais criminel,

du moment où je polke sous les yeux d'un père qui mazourque avec moi, je puis dormir tranquille sur mon avenir littéraire, j'aurai du talent comme papa. — Il prit un abonnement de trois mois à Valentino pour compléter son éducation.

Il fut pendant ces trois mois sans voir le soleil, il dansait pendant la nuit et se couchait le jour comme un simple boulanger. — Il fit la connaissance de Marie Duplessis, une Laïs de Breda-Square, apprit à ses dépens dans cette collaboration amoureuse que le cœur d'une femme est une serrure qu'on ouvre avec une clef d'argent.

Pendant ces trois mois, il fit le roman de *la Dame aux perles* et des dettes nombreuses. Ce roman de ses amours avec Marie Duplessis prit le nom de *la Dame aux camélias*, qui eut plus tard un succès si retentissant sur la scène du Vaudeville.

Encouragé par la vente de cette première œuvre, il fit successivement : *le Roman d'une femme*,

NESTOR ROQUEPLAN

Antonine, *la Vie à vingt ans*, *le Sergent Mustel*, *Trois Hommes forts* et *Sophie Printemps*.

Diane de Lys, ouvrage non moins estimé, est encore un épisode de sa vie de jeune homme.

Dumas fils est aujourd'hui un homme vertueux et rangé, dont le talent justifie le proverbe : Tel père tel fils.

NESTOR ROQUEPLAN

On m'assure que le jeune Nestor a été allaité, comme Sémiramis, par des colombes, à moins que ce ne soit comme Pélias, par une jument. Ce qui me ferait donner la préférence à cette dernière version, c'est que sur ses vieux jours il tutoie tous les gentlemen-riders du Jockey-Club.

Il a longtemps fait de la littérature chiffonnée et ne manque pas d'un certain esprit de mots, surtout.

En 1801, jeune encore, il disait : « Les alexandrins sont des vers qui font double-six à tous coups. » — C'était fort joli pour son âge et pour un joueur de dominos.

Sa jeunesse se perd dans la nuit des temps, comme l'histoire de France avant Pharamond.

Il a rajeuni, pour son usage personnel, une

foule d'ana et d'historiettes, non pas renouvelés des Grecs, car les Grecs d'autrefois passaient généralement pour des gens d'esprit, mais qui se traînaient depuis de nombreuses années dans les boudoirs ou dans les antichambres ; il les a gantés de paradoxe paille, chaussés d'aphorismes vernis et servis pour du nouveau aux petits Auvergnats de lettres qui l'écoutaient.

J'ai dit que néanmoins il avait de l'esprit ; il le faut bien pour qu'il soit entré au *Figaro*, qui a succédé à celui de feu Saint-Alme.

Il est parfois ruisselant de poésie horticole :

Voici le charmant huitain qu'il improvisa un jour en présentant une branche de lilas à l'une de ses artistes :

Fleur aimable et légère,
Ton bonheur est complet ;
Tu vas de ma bergère
Habiter le corset.
D'une fraîcheur nouvelle
Alors tu brilleras :
C'est le *sein d'une belle*
Qui pare le lilas !
Et *vice versa*.

M. Roqueplan a dirigé les Variétés, en fumant son cigare dans le passage des Panoramas, comme il a dirigé le passage de l'Opéra en fumant des panatelas dans la régie de l'Académie impériale de

THÉOPHILE GAUTIER

musique. — Il est aujourd'hui sans ouvrage. — On assure qu'il reviendra aux Variétés; — à moins qu'il ne rentre à l'Opéra — en débardeur.

Il continue à avoir son cigare à la bouche et le ratelier provenant de son ancienne splendeur.

THÉOPHILE GAUTIER

> Tous les jours à la cour un sot de qualité peut juger de travers avec impunité; à Malherbe, à Bacon préférer Théophile.
>
> SOPHOCLE.

Je ne vais pas à la cour ; — et je ne suis pas un sot de qualité. J'ai donc le droit de préférer Théophile aux Malherbe et aux Racan qui forment la petite pléiade des poètes et prosateurs de notre siècle.

Mon Théophile à moi est le premier gondolier à tous crins du feuilleton de *la Presse*, et l'ex-poète solo de Tarbes, ville réputée pour son ail et pour son antiquité druidique.

Comme Atalante, Théophile Gautier a été nourri par une ourse qui le prit en affection et entre ses pattes, un jour qu'il était abandonné dans un chemin creux aux portes de la ville. — Cet allaitement oursicole devait plus tard réagir dans sa vie d'écrivain par la perpétration de deux petits *ours* qu'il

fit jouer dans la tanière des Variétés, sous les titres : *le Tricorne enchanté* et *le Voyage en Espagne :* Cornac, don Alphonse Siraudin.

Mais n'anticipons pas.

Théophile Gautier est né en 1811, un peu avant la comète. Il acheva ses humanités à Charlemagne, où il se lia bientôt avec Gérard de Nerval, son copain et son collaborateur le plus actif. Il a fait ses classes ; son père les balayait.

Gautier n'est devenu poète que par accident, un jour qu'il n'avait rien à faire. Tous ses instincts le portèrent d'abord à être peintre. Peu soucieux des classes de Charlemagne, il alla étudier l'art plastique dans les musées et finit par entrer rapin chez le peintre Rioult. Il peignait assez bien pour un poète et ne poétisait pas mal pour un peintre. Il avait en tête une foule de tableaux superbes, mais en dépit de ses efforts, dit Eugène, né à Mirecourt, il n'enfantait que des croûtes. — Il prit la plume et laissa reposer son pinceau. Il essaya de rimer quelques strophes modestes et les lut à ses amis. L'une d'elles se terminait ainsi :

D'ailleurs je te dirai que Rioult, mon maître, fait
Un tableau qui, je crois, sera d'un grand effet.

Comme c'est simple et comme cela promettait déjà !...

Comme on sent dans ces deux vers la poésie de la jeunesse, et ce qu'il y a de jeunesse dans cette poésie qu'il a répandue à profusion dans ses œuvres charmantes !

Je ne puis résister au plaisir d'extraire une strophe d'*Albertus*, l'un de ses premiers ouvrages poétiques, dans lequel l'auteur nous apprend qu'il est maigre, qu'il aime les chats, les grands cheveux et le cassis :

L'orfraie à la rumeur sourde de la tempête
Mêle ses cris; le toit craque, la bûche pète;
La flamme tourbillonne et dans un grand chaudron
Rempli jusques aux bords d'une eau puante et noire,
On entend résonner coquemare et bouilloire
Et le matou qui fait ron-ron.

En ce temps-là, c'était en 1831, on arrêtait M. Théophile Gautier au coin des rues pour lui voler ses idées. Aujourd'hui que l'esprit est au rabais, que le génie se vend au-dessous du cours, et que la gloire court les rues (aussi est-elle un peu crottée !...), M. Théophile est moins en danger de vol, il rentre chez lui plus tranquillement, et peut tâter plus à son aise de l'apothéose avant sa mort, pour jouir de l'immortalité en bon vivant.

Il excelle surtout dans le genre descriptif. Les poésies de Victor Hugo ne sont que des tragédies de l'Odéon comparées à celles-ci.

C'est Faust dans sa *Comédie de la mort* qui parle :

J'ai plongé dans la mer sous le dôme des ondes ;
Les grands poissons jetaient leurs ombres vagabondes
Jusques au fond des eaux,
Le *viatan* fouettait les ondes de sa queue ;
Les syrènes peignaient leur chevelure bleue
Sur leurs bancs de coraux.

Voyez comme il aime le poisson et comme il paraît heureux de pouvoir le désigner par son nom !

Admirez cette poésie poissonnière :

La *seiche* horrible à voir, le *requin*, l'*orque* énorme,
Le *squale*, le *narval*, le *cétacé* difforme
Roulaient leurs gros yeux verts.
Mais je suis remonté, car je manquais d'haleine.
C'est un *manteau bien lourd* pour une épaule humaine
Qne le *manteau des mers !*!...

D'autant plus lourd qu'il était froid ; car le narval, qu'on ne voit que dans la mer Glaciale, se trouvait là avec ses camarades des mers du Sud, uniquement pour jouir de l'insigne honneur d'être passé en revue par Théophile. — Remarquez-vous comme moi que le requin, l'orque énorme, d'ordinaire si canailles envers les voyageurs, n'ont pas osé manger un poète de la force de Théophile, comme ils l'eussent fait d'un simple passager tombé à la mer !...

Sur le plancher des vaches, Théophile n'en est pas moins descriptif et amusant. Voyez comme sa verve poétique s'égaye aux dépens de ces vieux Chabert qui vont le 5 mai à la colonne Vendôme :

Un plumet énervé palpite
Sur leurs colbacks fauves et pelés;
Près du *trou de balle*, la mite
A rongé leurs dolmans criblés!
Leurs culottes de peau trop larges
Font mille plis sur leurs fémurs;
Leurs sabres rouillés, lourdes charges,
Embarrassent leurs pieds peu sûrs.

Théophile Gautier, en fait de style, s'est surtout préoccupé de la forme et du contour, il s'est mis à la recherche des mots qui lui semblaient le mieux faits pour peindre les objets extérieurs. Il a créé le style technologique approprié à la charpente, à la serrurerie, à la menuiserie, à la clouterie, aux beaux-arts et à l'arboriculture en faisant la chasse aux vocables de toute espèce et en se fabriquant pour son usage personnel un glossaire opulent, une caisse d'épargne de mots au moyen desquels il donne à son style l'originalité qu'il ambitionne. — Pour moi, Théophile est un des principaux chefs de l'école coloriste, le Raphanel de la littérature actuelle ; le chromo-duro-phane de la pensée, et le siccatif brillant (*plus de frottage!*) du style coloré. C'est un metteur en couleur habile, et j'avoue que,

pour ma part, je n'hésiterais pas le moins du monde à consulter Gautier, si j'avais un sonnet à faire ou une chambre à mettre en couleur.

Si quelquefois il n'est pas généreux envers le pauvre artiste qui cherche à grignoter de piètres appointements à la dernière lueur de son talent qui lui reste, son style lui fait pardonner les imperfections de son cœur. Voici ce qu'il écrivait un jour sur cette pauvre Flore, qui jouait le rôle de la *Fille terrible :*

« Sa figure ressemble à ces dieux décrépits et vieillots des pagodes indiennes, son cou à un morceau de parchemin, et sa gorge à un baquet de colle renversé. »

Vous aurez beau dire, c'est fort drôle. On est tenté de prendre Flore en grippe, et l'on résiste avec peine au désir d'embrasser Théophile, après ces lignes aussi courageuses que coloriées.

J'avoue aussi que je ne partage pas l'opinion émise par un poète assermenté près le *Tintamarre* qui, à l'apparition de cette appréciation de la pauvre Flore, fit paraître cette épitaphe :

Ci-gît un grand fantaisiste,
Ou plutôt un fier aiglon,
Poète et feuilletoniste,
Chevelu comme Absalon...
On le vit, dans mainte strophe,
Exalter la cachucha;

Sa plume était *chocnosophe*,
Et ses goûts ceux d'un pacha.
Sa prose assez médiocre
Sentait le cinabre et l'ocre,
Il ne put prendre sur lui
D'être de l'avis d'autrui...
Hernani le compta parmi ses chauds apôtres...
De lui-même on le vit se moquer fréquemment...
C'est en ce point seulement
Qu'il fut de l'avis des autres.

Théophile eut des admirations successives pour Mlles Ozy et Carlotta Grisi, et pour les romans emplâtres de Mme de Girardin.

Je ne parlerai pas des affreuses obscénités de *Mademoiselle de Maupin ;* depuis longtemps Théophile a jeté, lui-même, de la cendre dessus pour nettoyer la place qu'elle avait maculée. — Il s'occupe aujourd'hui de la vertu dans ses moments d'oisiveté ; malheureusement il est très occupé au journal de M. de Girardin, et il ne flâne presque jamais.

Je ne reconnais que deux torts graves à Théophile : 1° il possède l'infirmité littéraire du calembour ; 2° il a commis *la Juive de Constantine*, où Epiménide n'eût jamais si bien dormi qu'à la première représentation de cette œuvre. — A part cela, Gautier est mon homme ; il me va.

Gautier eut des destinées errantes comparables à celles d'Ulysse. Mais pendant ses voyages, il ne

laissa jamais la moindre Pénélope en butte aux obsessions des amoureux. — Il quitta donc la France et alla en Espagne, en Angleterre et à Constantinople.

A propos de Constantinople, encore quelques citations de son style empourpré par le radieux soleil d'Orient. Je m'en empare avec transport, et je m'empresse d'en faire part à mes amis et connaissances, à tous les vrais admirateurs de l'art et du style coloré.

ÉTUDE DE STYLE CONTEMPORAIN.

La fille de mon hôtesse, quoique vêtue d'un peignoir rose à l'européenne, roulait, sous un masque pâle serti dans les cheveux noirs d'un ton mat, des yeux langoureusement asiatiques ; une jeune servante grecque, fort jolie sous le petit mouchoir tortillé autour de sa tête, et une sorte de Iocrisse des Cyclades, complétaient le personnel de la maison, et lui donnaient une espèce de couleur orientale.

Au milieu de la rue, une lice rogneuse allaitait ses petits d'un air fier.

Çà et là, des vaches cherchent quelques maigres brins d'herbe, et paissent, au lieu de verdure, des quartiers de savates et des morceaux de vieux chapeaux.

THIERS

Un pauvre petit âne aux oreilles flasques, aux flancs maigres et saigneux.

De vieilles mendiantes, assises sur leurs cuisses plates reployées comme des articulations de sauterelle, tendaient piteusement vers moi, hors d'un feredgé en haillons, leurs mains de momie démaillotée; leurs yeux de chouette tachaient de deux trous bruns la loque de mousseline, bossuée par l'arqûre de leur bec d'oiseau de proie, et jetée comme un suaire sur leur visage hideux.

J'en passe et des meilleures.

La littérature lui doit en outre le *Ballet de Giselle* et la *Péri,* dont les succès ont été étourdissants.

Théophile n'a jamais aimé d'amour que les tulipes bleues de M. Alfred de Musset. — On a dit qu'il avait été le Gautier d'Aulnay de Mlle Ernesta Grisi. C'est un bruit qu'on a fait courir. La preuve qu'il n'en est rien, c'est qu'il n'a pas encore été assassiné.

THIERS

Louis-Adolphe Thiers aurait dû naître à Bergame, patrie d'Arlequin. Mais il est enfant de Marseille et d'un père qui, pour les soins de son

jeune âge, sut apporter plus de cravache que de modération.

Ce petit être, ce Thucydide en besicles, cet Hérodote politique en paletot noisette, ce Danton-puce, est né le 26 germinal an V. Il est le fils d'un ouvrier du port sur la Canebière, dont la vie a laissé beaucoup à désirer — de bonnes choses. Mais les fautes sont personnelles. Le fils a assez de ses fautes pour que je ne m'occupe pas de celles du papa.

Thiers est comme ce fils de Neptune, il a le don des métamorphoses. Il resta espiègle et polisson jusqu'à l'âge de quinze ans. — Il changea tout à coup, et, avec une taille suffisante pour se faire réformer de la conscription, il devint studieux et chef de parti avec ses dix-huit ans.

Il alla suivre les cours de la faculté de droit à Aix, où il fut admis. — Il commença par révolutionner l'école pour s'entretenir la main.

On dirait qu'il a été élevé avec le lait de la chèvre Amalthée; il ne parle pas, il bèle; mais il bèle avec un esprit d'ange.

Il a un robinet d'esprit, qui coule toujours : goutte à goutte; — comme un robinet mal fermé. En général, on ne s'est pas assez défié de ce robinet.

Donnez du gigantesque, étourdissez les sots.

Telle a toujours été la devise du Mirabeau-

mouche dont nous ne voulons pas nous occuper sous le rapport politique; ceci n'étant pas dans nos attributions.

Il arrive à Paris après mille succès de collège, son titre de bachelier en poche, et vient faire de la misère pratique dans une mansarde du passage Montesquieu, avec son coreligionnaire M. Mignet, l'historien profond et sérieux qui a grandi dans la solitude et le travail.

Fera-t-il des biberons et des clysoirs comme son frère du passage Choiseul, ou tiendra-t-il une table d'hôte à 2 fr. 50 le cachet, comme sa sœur, rue Grange-Batelière? Non. Un état d'homme le ferait rougir; il préfère être homme d'État; *aut Cæsar, aut nihil!* Il veut être ministre. Il ne s'agit que de saisir l'occasion par les cheveux; il espère qu'elle ne sera pas chauve.

L'occasion se présente à lui sous la forme du député Manuel qu'on entraîne hors la salle de l'Assemblée législative; il prend sa défense en s'écriant de sa voix la plus flûtée : *Vingince!*

Manuel devint son protecteur. — Tom-Pouce a le pied dans l'étrier politique; l'occasion a fait le larron.

Je me suis laissé raconter cette anecdote :

Le 15 mai 1829, deux jeunes hommes, un petit et un grand; l'un portant besicles, l'autre regardant à l'horizon *in naturalibus;* celui-ci sautillant

comme un cabri, celui-là affectant un air sybillin ; le premier caquetant clair et dru, le second donnant lentement ses paroles à compter à l'écho de ses satisfactions intérieures, entrèrent bras dessus bras dessous aux *Frères Provençaux*, s'assirent à la même table, et tinrent la conversation suivante au plus fort de la mastication :

Le petit. — Belles asperges !... Eh bien, que dites-vous des affaires, mon harmonieux ami ?

Le grand. — Eh, mon Dieu, que voulez-vous, d'immenses événements sont proches, si je ne me trompe !

Le petit. — J'adore le macaroni au gratin !.... Vous parlez d'événements, mélodieux enfant des Muses ? Tranchez le mot, dites révolution !

Le grand. — Que ce mot retombe sur votre tête et sur celle de vos enfants ! ! !

Le petit. — Garçon, des confitures de Bar.... ! Bah ! bah ! vous avez des terreurs et des scrupules indignes de votre génie, ô amant favorisé des neuf sœurs ! Une révolution maintenant ne serait que l'ouverture d'un héritage pour nous et nos pareils.

Le grand. — Pour vous et vos pareils, oui ; pour moi, non.

Le petit. — Prenez-vous du café ?... Ainsi donc, ô rival heureux d'Apollon ! vous n'êtes point disposé comme moi à hâter la chute de l'ordre des

choses, pour mettre vos espérances de fortune politique sur le pavois.

Le grand. — Je prévois l'avenir, je ne l'appelle pas de mes vœux ; que quelque chose soit, je le regarderai passer.

Le petit. — Jurons-nous au moins de nous conduire en courtois adversaires.

Le grand. — Oui, si cela se peut constitutionnellement.

Après avoir ainsi causé, le petit et le grand se levèrent et sortirent : c'était ce dernier qui avait payé la carte.

Or, ces deux hommes n'étaient autres que M. Thiers et M. Lamartine. Les événements sont venus depuis donner un intérêt historique à leur entretien.

Laissons descendre Adolphe du grenier sur la place publique pour reluire au soleil; il a besoin de se produire. Voyons ce qu'il va faire :

Il fait une culbute et tombe dans la rédaction du *National.*

Il fait la roue avec la démocratie et jure de donner le coup de grâce à la Restauration. Thiers est impitoyable. — Elle meurt.

Hector doit succomber, les dieux l'ont décidé.

Thiers a retourné sa casaque politique : il arrive avec le gouvernement de Louis-Philippe. —

Laffite le met dans sa poche et l'en retire pour en faire un conseiller d'État.

Cette chanson circule; il la chante gaiement avec tout le monde :

AIR : *Il était un p'tit homme.*

Je ne suis qu'un tiers d'homme,
Un tiers d'homme d'État
Par état,
Homme d'esprit en somme
Qui vous ferait la loi
Par ma foi,
Sans que nul osât (*bis*)
L'appeler au combat;
Que je suis gai! que je suis gai!
Pour un homme d'État.

Je possède la forme,
Mais la forme, dit-on,
Sans le fond;
Pourtant qu'on s'en informe, —
Beaucoup ont eu regrets
De mes traits;
Pour qui le combat (*bis*)
Thiers n'est jamais ingrat.
Que je suis gai! que je suis gai!
Pour un homme d'État!

De l'huile la patrie
M'a nommé député,
Cet été;
Avant peu, je parie,
Chers collègues, me voir
Au pouvoir;

D'*Foutriquet* c'est là (*bis*)
Qu'est le maréchalat.
Que je suis gai! que je suis gai!
Pour un homme d'État.

M. Thiers fait ses petites affaires... Celles de la patrie s'embrouillent. Mais Lycurgue a des petits camarades qu'il proclame des Solons, et, ostensiblement nos Lycurgues et nos Solons sauvent la patrie de deux jours l'un, pendant plusieurs années consécutives.

Mais Adolphe a un cœur accessible à l'amour comme un homme de cinq pieds six pouces. — Son cœur a parlé. Un cœur de femme lui dit : Je t'aime malgré tes lunettes vertes. — Il lui chante l'air de *la Dame blanche :*

Viens, gentille dame!
Viens, je t'attends. .
Parais, je t'attends!...

Cette gentille dame, c'est la fille de Mme Dosne. Elle arrive à Paris. Il obtient son cœur, il désire sa main, mais ne la lui demande pas. — On la lui offre, il la prend; il l'épouse. — Ils n'ont pas beaucoup d'enfants.

Voici maintenant une autre anecdote qui a toute l'importance d'une histoire. — Un jour, M. Thiers se promenait aux Tuileries, tenant sa petite femme au bras droit et sa belle-mère, Mme Dosne,

au bras gauche, du côté du cœur. Jamais il n'avait paru si allègre, d'une physionomie si gaillarde et avec des yeux si tournoyants derrière ses lunettes; on eût dit un maître clerc d'avoué endimanché et tout orgueilleux d'avoir payé à dîner et fait voir l'obélisque à deux de ses payses. Sa langue battait dans sa bouche, comme les breloques d'une montre sur l'abdomen joufflu d'un député centrifuge de la Restauration.

Tout à coup, lorsqu'il fut parvenu en face de la demeure de Louis-Philippe, à la distance et contre la statue de Spartacus, il fit une halte, son front se rembrunit, ses lèvres se crispèrent, il quitta le bras de ses dames, et prenant, autant que la disgrâce de son torse et le trapu commun de son buste pouvaient le lui permettre, la posture du patron des esclaves en révolte, il murmura sourdement ces paroles : IL EST LE ROI, mais il n'y sera que tant que je le lui permettrai. Et cependant :

Hercule n'a pas péri sous l'effort d'un pygmée.

Nous ne voulons pas dire que Louis-Philippe ait été un Hercule, mais à coup sûr Brindamour-Thiers n'était et n'est encore, à l'heure qu'il est, qu'un pygmée tombé dans le deuxième dessous de l'indifférence publique.

Pendant dix ans sa petite étoile a brillé au zénith

DENNERY

des plus colossales impudences. — Historien, il a donné la main à la révolution par derrière; — ministre, il a donné la main à la révolution par devant, et, se plaçant au milieu des écouteurs, il leur a fait le pied de nez du gamin de Paris.

Je ne sais gré que d'une chose à cette affreuse binette, c'est d'avoir mangé des asperges avec M. de Lamartine.

DENNERY

> Je préfère la musique à la poésie, les vers à la prose; et je crois qu'une rose est plus utile qu'un chou..... — Voilà mes opinions politiques.
>
> DENNERY.

M. Adolphe Dennery naquit à Jérusalem, une minute avant la victoire d'Iéna, d'une vivandière champenoise et d'un maître de ballets.

On ne cite rien de bien extraordinaire dans son enfance, suivant Audebrand, sinon qu'à l'âge de quinze ans, grâce à l'usage quotidien de l'eau de Lob, il n'avait plus un cheveu sur la tête.

Justement effrayé à l'aspect d'une calvitie si précoce, sa mère, qui le chérissait de l'amour le tendre, lui glissa dans la main un napoléon rogné

en lui enjoignant de ne jamais reparaître devant elle.

Le jeune Adolphe, qui avait au fond du cœur comme la prescience d'une haute destinée, partit gaiement avec une mandoline sur le dos, jouant tout le long du chemin des airs tyroliens pour les grandes dames qui voyageaient incognito avec les intendants de leurs maris.

Cet épisode de sa vie fut le germe de *la Grâce de Dieu*, qui devait plus tard être ânonnée 265 fois par le jeune Francisque aîné sur l'orgue et sur le théâtre de la Gaîté. — *Nota.* Il lui a fait jouer de l'orgue pour détourner les soupçons.

Cependant, arrivé sur les confins de cette Italie, qui a la forme d'une botte, mais si riche et si dorée qu'on dit qu'elle est un morceau du ciel tombé sur la terre, il subit le besoin de s'arrêter un moment dans une auberge de village, pour prendre quelque nourriture et des informations sur le cours de la rente.

Vu son amour pour la bonne chère, il demanda une omelette, — pas au rhum, — mais il partit sans payer; ce qui explique que c'était une omelette soufflée.

Mais l'hôtelier, qui n'avait jamais su sa *Cuisinière bourgeoise* sur le bout du doigt, lui objecta, avant sa fugue, que pour faire une omelette il ne fallait pas seulement : 1° des œufs, 2° du beurre,

3° du poivre, 4° une poêle à frire, tous ces objets très vulgaires et faciles à trouver partout, mais qu'il fallait une chose essentielle à la fabrication des omelettes : à savoir, une allumette pour les faire cuire, et que lui, hôtelier, n'en avait jamais vu une de sa vie.

Là-dessus, Adolphe, dit Dennery (on ne sait trop pourquoi), qui tenait à manger de l'omelette comme Noé à boire du vin après le déluge, soulevant sa mandoline en l'air, la brisa incontinent en mille allumettes, je veux dire en mille morceaux, ce qui fit dire à l'aubergiste qu'il s'était montré très fort sur cet instrument.

Un grand artiste, M. Lépaule, que le hasard avait rendu témoin de cette scène touchante, ne put retenir son admiration pour le jeune voyageur. Aussi, après les questions d'usage, se l'attacha-t-il en qualité de rapin.

L'un et l'autre partirent pour Rome.

Là, au lieu de broyer des couleurs, vêtir des mannequins, bourrer la pipe des modèles de l'un et de l'autre sexe, ainsi qu'il en avait été convenu, Adolphe allait quotidiennement soupirer des vers de trente pieds sur les ruines du Colisée ou aux bords du Tibre. Un jour il poussa l'audace jusqu'à pénétrer nuitamment dans le musée du Vatican, où l'empereur Titus, les délices du genre humain et des coiffeurs, déposa avec un si religieux respect

cette perruque fameuse de Bérénice, dont Racine a fait une tragédie échevelée.

En présence de cette relique des temps passés, Adolphe ne put résister à la tentation qui torturait son âme, et se coiffa sans tarder de la chevelure royale.

On dit que c'est à ce trait de courage qu'il doit d'avoir été décoré de la croix de la Légion d'honneur, et un peu aussi parce qu'il l'avait demandée.

Poursuivi, à raison de ce larcin, par les troupes ultramontaines, il arriva à Paris, rue de Bondy, où George Sand devint éperdument amoureuse de sa miraculeuse capillarité.

En causant avec lui, elle s'aperçut bien vite qu'il était sans la moindre orthographe, et que sa littérature faisandée était bonne tout au plus à commettre de complicité la nuit des drames pour l'Ambigu.

Cependant elle encouragea le petit bonhomme, lui fit prendre deux onces de sulfate de magnésie et l'omnibus qui conduit à Batignolles. Elle le mit là dans une pension extra-muros, après s'être assurée que, chaque matin, il recevrait religieusement la fessée jusqu'à sa majorité. — Elle paya grassement le chef de la pension.

Un soir, George Sand reçut de son protégé, en reconnaissance des bons soins qu'elle lui faisait

donner, un pli cacheté renfermant une déclaration d'amour en vers français, avec cette dédicace :

A GEORGE SAND

MA SECONDE MÈRE, SON DODOLPHE CHÉRI

Je tiens à toi, mon doux tendron,
Comme à son faux-col tient Véron,
Comme un vieux Turc à sa culotte,
Comme un rapin
Frais et rupin
A la bouffarde qu'il culotte!.....

A toi pour la vie,

DENNERY.

George Sand, humiliée de passer pour la seconde mère de Dennery, eut un instant l'envie de porter une plainte au commissaire de police ; mais elle prit en pitié l'esprit légèrement mansardé du jeune Adolphe et ne le revit plus.

Dennery, outré de voir son amour méprisé, se fit menuisier de lettres et professeur de charpente dramatique. Il se mit à raboter les idées des autres. Il y souda les siennes et fabriqua de la marqueterie pour les parquets de théâtres, et des tiroirs et des casiers dans lesquels il plaça les mots des uns, les pensées de tout le monde, avec un ordre de numéros et des étiquettes qui indiquaient les séries à

prendre suivant les mouvements de scènes et les situations dramatiques.

Il se mit à menuiser le tiroir des larmes, le casier des chœurs de sortie ; le comptoir de l'amour maternel et de l'obéissance filiale ; le nécessaire de l'amour vrai, oblique, trompeur ou trompé ; la petite boîte aux oncles d'Amérique ; l'armoire aux trucs pour féeries ; la malle renfermant les calembours, traits d'esprit, jeux de mots, couplets de vaudeville ; la commode des révélations et des flammes du Bengale ; le secrétaire à musique des idées d'opéras comiques, et le bidet des accessoires.

Quand il eut composé lui-même cet appartement meublé, il alla demeurer dans le voisinage de l'Odéon, car alors il était, disait-il, *près de ses pièces ;* et les logements n'y sont pas chers. — Là, il se mit à fabriquer un grand nombre de pièces, pour Bobino, les Funambules, Saint-Antoine et les Folies-Dramatiques, n'ayant qu'à ouvrir ses meubles pour en retirer les effets de scènes, les situations et les phrases invalides qu'il remettait sur leurs jambes ; n'ayant plus qu'à grouper les personnages, à scier l'intérêt en deux et à donner le dernier coup de lime douce de la première représentation.

Son premier ouvrage fit très grande sensation. Je me souviens d'avoir vu tous les spectateurs

pleurer, le commissaire en tête. Mais, informations prises, c'était de froid qu'ils pleuraient.

Depuis, il a fourni une carrière dramatique des plus laborieuses et des plus intelligentes; il a eu de nombreux succès sur tous les théâtres de drame, de vaudeville et d'opéra comique. C'est l'auteur qui comprend le mieux la charpente d'une pièce et qui sait le plus ménager les effets, captiver l'intérêt et l'enthousiasme du spectateur par des dénouements inattendus qui enlèvent le succès. — Dès les premières scènes de l'œuvre, on sent que la main du maître a passé par là; que l'œuvre est endennerysée.

La Dame de Saint-Tropez, *Don César de Bazan*, *Paillasse* pour Frédérick Lemaître; *les Sept Châteaux du Diable*, *les Sept Merveilles du monde*, *la Grâce de Dieu*, *Gastibelza* et *le Muletier de Tolède* avec Clairville, sont des ouvrages justement estimés et que tout Paris a applaudis. Il a eu un nombre considérable de pièces qui ont fait sa réputation et sa fortune.

Malgré ses nombreux succès dans le monde littéraire, il n'a point encore fait construire dans le jardin des Tuileries ce château de marbre de Porphyre qu'il a dans la tête depuis si longtemps. Mais ce qui vaut mieux, il a acheté deux cents *Nord*, à 500 francs au pair, avec ordre à son agent de change de les vendre 972 fin du mois.

Il ne demeure pas, il perche... les uns disent dans un châle de Mlle Rachel, les autres dans une mantille de Mme Doche.

ALTAROCHE

Le temps des Auvergnats est à la fin venu.

Sur la crète la plus élevée du Mont-Dore, s'élevait jadis une modeste chaumière dont l'humble propriétaire, père d'une famille nombreuse, avait pour mission de détruire les champignons malsains s'offrant aux regards gloutons des touristes qui vont chaque année visiter les riches montagnes de l'Auvergne et admirer le puy de Dôme, creusé par la nature.

L'espoir de cette intéressante famille, celui qui devait un jour glorifier son nom, c'était le fils aîné, Crapoutad Altaroche, dont les douces vertus, le gracieux sourire et l'esprit naturel faisaient les délices des jeunes Auvergnats et Auvergnates de la contrée.

Le patois dans les mots brave l'honnêteté.

Le petit Crapoutad était l'orateur de la veillée. Il ramonait le jour et racontait le soir ce qui avait

ALTAROCHE

frappé sa jeune et bouillante imagination. — Son brave père se berçait de la douce illusion de voir dans l'avenir Crapoutad marchand de ferraille ou ramoneur de lettres dans un journal à Paris, rue de Lappe, ou ailleurs. — Il pressentait que les heureuses dispositions de cet enfant le mèneraient un jour à la députation ou à l'Odéon. Cet heureux père n'avait que trop compris Crapoutad, l'espoir de ses vieux jours et de ses peaux de lapin ; car, disons-le avec orgueil, le jeune Altaroche était le pourvoyeur incessant des peaux de lapin du papa, qui en faisait commerce.

Cependant il fallut songer à l'éducation de cet enfant et s'en séparer. On le plaça chez un maître d'école d'Aigueperse, où il fit de rapides progrès auvergnats. Après deux ans d'études, il remporta le premier prix de composition auvergnate.

Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs cette lettre qu'il écrivit un jour au docteur Lisfranc, qui l'avait soigné dans une affection rhumatismale. Il le remerciait dans la langue de Saint-Flour et proclamait son nom béni à la face de la France et de l'Auvergne. Voici cette lettre :

I'ai habità pendant longtin lè frède Auvargne, yoù ramouna la cheminad et lès countracta din què païs yoù que cès naissu de las douleus rhumatismalâs, qui erraient vingudâ dedin mé tête et mana rins.

Qué las douleus erraient si méchintàs que i'ai erré devingû tué din cô, soun et betche; iné pouvié pu me téni dré. I vié consultà tout los mèdecins dè l'endré et neurmé a pourgut mé guèri. Quoué voutre beaume qu'à pourgut m'enlevè mas douleus et issè herome de proclama voutre nom moussieu Lisfranc à la face del France et de l'Auvargne, fouchtrrr...è!!!

Le docteur Lisfranc engagea le petit bonhomme à quitter les montagnes et à venir à Paris, lui assurant qu'il le placerait au *Constitutionnel* où son éducation serait suffisante, disait-il, pour la rédaction des articles massepains des nouvelles étrangères. Ce brave docteur lui écrivait : « Envoyez-moi votre dernière composition et je vous fais admettre sur-le-champ ; je suis au mieux avec Véron, qui n'écrit pas mieux le patois que vous. »

Peu de jours après cette lettre du docteur Lisfranc, Crapoutad lui adressa cette lettre en vers, il venait d'être reçu dans sa classe bachelier ès auvergnat.

— Es-ti poussible! aqueou capoun
Avé bello à diré, à Marsio
Poudé pas laissa ana lei fio.
Toutei souleto... l'an passa,
Mioun éro oou ban., un foussa
Que caminavo émé uno cano,
Ven croumpa dous soou d'avelano.
Mioun lou servé..... eu s'en anan
Viou que passo darrié lou ban.

Agueri l'hui, mi mesfiséri
E feri ben, car entenderi
Que li disié : *Si tu voulais,*
Petipo, zé t'ententiendrais?
Denin zé revietdrai z'ancoro.

. . . . . .

Ces vers, délicieux et tendres, décelaient en outre une certaine gaminerie amoureuse ; on voit tout de suite *què lou païs dansa lou cancan.*

Cette composition fut lue dans les bureaux du *Constitutionnel* aux acclamations de la rédaction assemblée, qui proclama Altaroche digne en tout de faire partie de l'aréopage. Une seule voix s'éleva contre cette admission : Méry, natif de Marseille, déclara que la pièce qu'on venait de lire était un mélange d'auvergnat et de provençal et qu'Altaroche avait voulu mystifier la rédaction du *Constitutionnel.*

Altaroche fut trouvé trop spirituel pour la feuille véronique ; il entra rédacteur en chef au *Charivari.* Il s'adjoignit une ou deux casseroles satiriques et quelques malicieuses pincettes, et se chargea de l'article *premier-chaudron* du *Charivari*, et ils s'amusèrent tous ensemble à battre en brèche les abus de la monarchie.

Pendant de nombreuses années, Altaroche, Albert Clerc et Claudon mirent toute leur verve satirique en commun et firent du *Charivari* la

feuille la plus comique de la fin de la Restauration et du commencement de la monarchie de Juillet.

Altaroche fit des chansons pour son compte, et mit des béquilles à celles que Lacenaire jetait dans la boîte du *Charivari*, avant son dernier événement.

De 1830 à janvier 1848, Altaroche n'était que poète et libéral.

En février 1848, l'Auvergne se souvint de la lettre au docteur Lisfranc. Elle l'envoya à l'Assemblée constituante pour le représenter dans son patois et dans ses intérêts, aux appointements de 7,500 fr. par an.

En juin 1848, le ministère ordonna la transportation d'Altaroche — à l'Odéon. Son premier acte fut de recevoir *Sapho* et *les Péchés de jeunesse*. Deux opinions bien distinctes se manifestèrent : les *odéonifuges* et les *odéonipètes*. Le *Tintamarre*, par l'organe d'un de ses poètes ordinaires, vint mettre le holà par une épitaphe anticipée :

Ci-gît qui fut écrivain,
Plus tard homme politique,
Puis directeur, — titre vain —
D'un théâtre dramatique.
Plus d'honneur il convoitait,
— Cela seul on lui reproche —
Quand la mort qui le guettait,
Vint commander : Halte! à Roche.

MILLAUD

Le *Tintamarre* était odéonipète ; il a toujours refusé d'odéonner sous le consulat d'Altaroche.

Aujourd'hui Altaroche porte pour coiffure le genou de mon propriétaire ; il est riche, mais chauve. Il est retourné sur la crête la plus élevée du Mont-Dore, où il a retrouvé son vieux père et sa chaumière. Il fume ses terres et sa pipe au coin de son feu, et danse la bourrée avec ses électeurs comme un simple Cincinnatus auvergnat.

MILLAUD

Polydor Millaud est né avec des lunettes vertes et des taches de rousseur, à Bordeaux, le 11 janvier 1814. Sa mère était nourrice sur lieux, et son père, quoique marchand de rubans, ne fut jamais décoré de la croix d'honneur.

Il fut l'adoration de ses parents et d'un huissier qui le prit chez lui en qualité de saute-ruisseaux.

Le jeune Polydor, qui ne connaissait l'orthographe que de réputation et pour en avoir entendu parler sur le pont de Cubzac, un jour qu'il passait par là, s'émut profondément de sa crasse ignorance et en informa son huissier, les larmes aux yeux. — L'épais fonctionnaire rassura l'enfant et lui dit :

« Mon petit Polydor, suis mes conseils et tu deviendras savant; copie entièrement Télémaque, une fois, deux fois s'il le faut, et tu sauras suffisamment l'orthographe pour mettre assez convenablement *parlant à une femme à son service, ainsi déclarée*, sur les actes que je te confie. Je t'autorise à copier Télémaque, ici même dans mon étude. » Le petit Polydor suivit avec Ulysse le chemin d'Ithaque, pénétra dans la Thrace avec lui, échappa au Cyclope, entra chez les Lestrigons, peuple anthropophage, évita les pièges de Circé, fit naufrage dans l'île de Corcyre, toujours avec Ulysse, et rentra avec lui dans sa patrie près de sa femme Pénélope, sur une rame de papier timbré à 70 centimes la feuille, à la grande colère de l'huissier qui avait oublié de lui dire que le papier timbré servait à d'autres exploits. — L'huissier chassa Polydor, en *parlant à sa personne*.

Millaud mena une vie vagabonde, au point de former l'Athénée de Bordeaux qui vécut ce que vivent les roses. — Les poètes de la localité étaient à cette époque absents par congé, et prenaient les bains de mer. Il créa le journal *le Lutin*, et fit des comptes rendus qui le mirent assez mal avec les cabotins du théâtre de Bordeaux.

Il ne restait à Millaud que la perspective d'élever des lapins ou de remplir l'emploi de basse-taille dans les concerts. Il vint à Paris et se fit courtier

d'annonces dans les journaux. Jamais homme ne fut plus industrieux, entreprenant et intègre que lui ; il se sentait devenir millionnaire, dût-il passer par toutes les phases de la misère.

Avec l'aide du commandeur Léo Lespès et de deux ou trois légistes *in partibus,* il fonda le journal *l'Audience*, qui s'intitulait le *seul journal judiciaire paraissant le lundi*, sans songer à annoncer qu'elle ne paraissait pas les autres jours, comme dit Léo. — Ce journal fut la chose la plus réjouissante de 1839, avec des boniments adorables de naïveté à la clef. — Il rendait compte des procès de justice de paix et pratiquait avec une incroyable excentricité amusante les divers systèmes d'annonces qu'il subdivisait ainsi :

L'ANNONCE ENTHOUSIASTE.
L'ANNONCE ANECDOTIQUE,
L'ANNONCE IMPÉRATIVE,
L'ANNONCE CORRESPONDANCE,
L'ANNONCE EXCENTRIQUE,
L'ANNONCE HYPERBOLIQUE,
L'ANNONCE NÉCROLOGIQUE,
ET L'ANNONCE OFFICIELLE.

AU BÉNÉFICE DES ABONNÉS DE L'AUDIENCE

Toutes distributions d'abonnements de faveur généralement suspendues.

AUJOURD'HUI 14 MAI 1841 ET JOURS SUIVANTS

LA PREMIÈRE PUBLICATION DU

PROCÈS DE MADAME LAFARGE

DRAME TERRIBLE

Orné de deux tableaux représentant *le Glandier* et *l'Exhumation de la victime.*

MADAME LAFARGE

EST REPRÉSENTÉE D'APRÈS NATURE AU FRONTISPICE

L'OUVRAGE COMMENCERA

PAR LA PREMIÈRE PUBLICATION DU PROCÈS DE

L'ASSASSIN ÉLIÇABIDE

PROCÈS EN TROIS PARTIES

De plus chaque abonné a droit à des consultations judiciaires gratuites personnellement.

NOTA. On disposera de tout exemplaire promis qui ne serait pas retiré avant le 1er juin.

C'est *l'Audience* qui publia l'annonce qu'on vient de lire sous la forme d'affiche de spectacle.

Ceci dura jusqu'en 1844. — Par malheur, un garde du commerce s'était attaché à l'entreprise, et Millaud, traqué de toutes parts, conçut l'heureuse idée d'échapper à l'étreinte de ce fonctionnaire en faisant pratiquer, au milieu de son cabinet de travail, une trappe dérobée par un tapis, laquelle trappe le descendait dans l'appartement de l'étage inférieur quand un coup de sonnette lui faisait pressentir l'arrivée du garde du commerce. — *Nota*, ceci est excessivement historique. — Le moyen fut bientôt éventé. Millaud alla demeurer près du Panthéon, dans le voisinage de la demeure des grands hommes, pensant bien que les gardes du commerce ne l'y viendraient pas chercher. Il avait tort. — Un soir, Millaud, qui avait pris l'omnibus conduisant à sa retraite, avait remarqué un homme dont les regards incessants lui causaient quelque inquiétude. — Il fallait bien descendre, le voyage était fini. — L'homme aux regards descend et lui demande l'heure qu'il est. — Millaud eut un moment d'envie d'aller faire sa déclaration au commissaire de police. Il avait deux partis à prendre : jouer des jambes ou du piston. Il préféra jouer des jambes : — c'était plus prudent. Le garde du commerce le suit ; Millaud l'attire près d'un corps de garde et le fait arrêter comme sus-

pect. — Le sergent du poste garda le garde du commerce jusqu'à ce que son identité fût reconnue; mais la farce était jouée; Millaud était en liberté.

Il en profita pour continuer le *Journal des Chemins de fer* qu'il acheta à crédit, moyennant la somme de mille francs. — Ce journal se mourait d'inanition; Millaud, avec son activité proverbiale et son entente des affaires, le fit vivre de la vie des princes. — Les actionnaires arrivèrent de toutes parts; puis, quand vint l'heure de la distribution des dividendes, il eut toutes les peines du monde à se soustraire à leurs embrassements, tant ils étaient heureux. — Rien ne procure des babouins comme des baisers d'actionnaires!

Il a inventé le chemin de fer du Nord avec Rothschild; et voici comment il s'y est pris: il fait assembler tous les maires de Paris, leur soumet le projet; MM. les maires se saluent et votent par acclamation cette grande artère de fer qui sillonne une partie de la France.

En 1848, il fonda *le Mois*, journal mensuel, avec Alexandre Dumas pour rédacteur en chef, et *le Conseiller du peuple* avec Lamartine. Il s'associe avec Mirès et achète, quelques mois plus tard, *le Pays* et *le Constitutionnel*, dont il est le co-gérant inactif, et Mirès le directeur gérant.

Le talent rampe et meurt, s'il n'a des ailes d'or.

Millaud est aujourd'hui trois fois millionnaire, à la tête d'une vaste et grande entreprise immobilière qui offre les plus heureuses chances de succès dans ses mains intelligentes. — Comme son ami et compatriote Mirès, il est le Mécène des gens de lettres, le souscripteur obligé et obligeant pour les infortunes signalées par *le Mousquetaire*. *L'album des gens de lettres*, présenté à la reine d'Angleterre, a été acheté dix mille francs, par lui, pour établir le fonds social des gens de lettres reconnaissants.

Il n'a pas voulu qu'un autre que lui fût possesseur des fameuses esquisses du *Panthéon Nadar*. Un jour, il entre chez l'artiste et lui propose de lui acheter sa riche collection et lui compte quinze mille francs pour l'aider à terminer son œuvre. Nadar lui a livré depuis les 400 portraits faits sur nature, dont nous extrayons pour notre livre les physionomies drôlatiques et ressemblantes des principaux hommes du jour.

Et vous voyez en tête de cette notice comment Nadar a récompensé son bienfaiteur!

JULES SANDEAU

Jules Sandeau a passé les premières années de sa jeunesse à faire des bouquets à Chloris, de galants acrostiches et d'innocentes charades, en voyant couler l'eau de la Creuse dans le Limousin où il est né.

Étudiant de deuxième année, il fit connaissance de George Sand à la Châtre. Une association amoureuse et littéraire ne tarda pas à se former entre eux sans le secours d'un notaire. — Sandeau aimait la carrière des lettres avec passion. Il écrivait à l'insu de son père dans la *Revue de Paris*, sous le speudonyme de Jules Sand. — Ils vinrent tous deux à Paris se loger quai des Grands-Augustins, 21, et *Rose et Blanche* fut la première œuvre charmante de leur collaboration intime. — Le succès de ce livre fut merveilleux. — «Mais hélas! avec le succès qui arrive, — en attendant la gloire, — le bonheur s'en va. Aiglon éclos dans le nid d'un ramier, George est impatient de déployer son vol, et voici qu'il part, laissant isolé et désolé le compagnon de ces heures charmantes où deux rêveries se mariaient dans un seul cœur...» Sandeau, aban-

JULES SANDEAU

donné, trouve des consolations pour son âme brisée, dans le travail et l'étude!

Il essuie ses pleurs et reprend sa plume, et nous voyons successivement paraître : *Mademoiselle de Sommerville*, *Marianna, le docteur Herbeau*, *Mademoiselle de Kérouare*, *Fernand*, *Vaillance*, *Richard*, *Catherine;* livres charmants lus et relus avec avidité. *Mademoiselle de la Seiglière*, roman depuis mis en pièce, est un de ses meilleurs livres.

De 1840 à 1844, il a rédigé avec talent le bulletin des théâtres dans la *Revue de Paris*, sous la direction de M. Houssaye.

Sandeau a inventé le gentilhomme breton, et l'héritière bretonne parée de ses vertus, de sa *panne* et de son malheur; lisez *Valcreuse* pour prouver la vérité que j'avance, et ne maudissez pas le poète du *Tintamarre* qui a dit à l'apparition de ce livre :

La tombe que dans ce *val creuse*
La mort, le plus puissant des rédacteurs en chef,
Renferme un écrivain d'un voyage assez bref,
Qu'Alexandre Dumas eût mis dans sa dent creuse.
Si les grands feuilletons furent trop lourds fardeaux,
Pour lui, quoi d'étonnant? il était né *sans dot*.

Mais depuis, le *Tintamarre* a versé bien des larmes.

Sandeau a sur la conscience, néanmoins, quel-

ques fœtus dramatiques qui n'auront jamais que l'immortalité du bocal.

Le style de Sandeau est remarquable par sa clarté et son élégance : sa phrase porte des bottines vernies, un habit neuf du *Prophète* et sait mettre sa cravate, comme un chef de rayon d'un grand magasin de nouveautés de Paris.

TOUSSENEL

Isidore Toussenel a quitté Lacédémone dès l'âge le plus tendre, sitôt qu'il a su qu'il n'était pas permis d'y être laid, sous peine de mort. Il est venu en France pour pratiquer les maximes de Fourier — dans la 5e légion. Il a voulut tâter du phalanstère et de la littérature passionnelle, et s'est enrôlé dans *la Phalange*, dont le titre a été changé en celui de : *la Démocratie pacifique*, le seul journal hebdomadaire où le principal exercice passionnel était de jouer au bouchon dans le jardin, du matin au soir. Il est l'inventeur de cette petite correspondance monosyllabique adressée aux abonnés du journal. En voici un spécimen :

⁂ A M. Evariste F... — Merci, merci, merci ! nous av. reçu les 3 fr. 50. — Env. nous sans ret. les 13 fr. 15, nous en av. bien bes...

TOUSSENEL

*** A Mme Phœdora Lang... — Nous ne pouv. ins. son rom., il est trop mor. (moral); mais nous recevr... touj. avec reconn. les 118 fr. 75 qu'elle nous prom.

Isidore ne peut pas dire comme Martial: «J'ai mal aux cheveux;» il a ses raisons. — S'il n'a que trois cheveux qui n'ont jamais pu se prêter une assurance mutuelle sur les tempes, il les porte avec un certain orgueil qui semble dire: «Ils sont bien à moi, je vous prie de le croire!» — Nous lui devons une traduction des *Contes d'Hoffmann*, bien inférieure à celle de Loëve-Weimar. Ses principaux ouvrages sont: *les Juifs, rois de l'époque; l'Ornithologie passionnelle* et *le Monde des oiseaux* ou *l'Esprit des bêtes*. Ils sont très estimés, passionnellement parlant.

Toussenel est le meilleur des hommes, il ne ferait pas de mal à un oiseau. Et les oiseaux le connaissent bien, ils ne lui font aucun mal. S'ils se permettent certaines licences sur sa casquette quand il les chasse, c'est qu'au fond il est bon pour eux, et que c'est leur manière de lui exprimer leur reconnaissance passionnelle. — Il ne tue que les mouches au vol.

GUIZOT

J'en rougis de honte et comme une écrevisse. Mais le sort en est jeté; Guizot, ce type retrouvé du huguenot, doit prendre place parmi les soixante binettes de ma collection nadaréenne!

Pierre-François-Guillaume Guizot naquit bilieux, à Nîmes, en 1787, pendant l'achèvement du port de Cherbourg. Il fut dès son enfance déshérité, pour son malheur, des instincts les plus candides de l'âme. — C'est un fruit qui a mûri sans soleil. Il fut élevé dans la patrie de Guillaume Tell jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Il vint à Paris finir ses classes et étudier le droit. Peu de temps après, il devint le précepteur des enfants d'un ministre de la confédération helvétique. Il put à son aise s'adonner aux variantes de la syntaxe et faire un *Dictionnaire des synonymes* pour les inculquer dans l'esprit de ses élèves. Il n'a pas été allaité par une louve, comme Rémus et Romulus, mais il a eu dans sa vie les instincts farouches et sauvages de cette bête fauve. Il eût voulu être maître de l'univers pour le gouverner avec un martinet. Xerxès devait lui ressembler le jour où il fit fouetter la mer.

GUIZOT

Il se mit à écrire dans le *Journal de l'Empire*, dans la *Gazette de France* et *le Mercure* un style incolore, lourd, empesé, doctoral et soporifique; je n'hésite pas à lui dire :

Que si, d'après Buffon, le style est l'homme même,
Une femme jamais ne vous a dit : Je t'aime.

Mais Guizot a dit : Je vous aime, à Mlle Pauline de Meulan, bas-bleu distingué qui fréquentait alors le cercle Suard, ancien censeur de l'empire. Mlle de Meulan n'hésita pas à lui donner sa main et les cinq grands lustres qu'elle avait de plus que lui.

Guizot avait ses plans. Il s'agissait pour lui d'être allié à une famille qui possédait certains secrets politiques et qui était initiée aux trames légitimistes dont l'abbé Montesquiou tenait les fils.

A la ruse on peut bien se prêter doucement
Quand l'hymen en doit être le dénouement.

Suard continua de le couvrir de son égide. Il fit vanter ses cours dans toutes les feuilles publiques, et la chaire qu'il avait sollicitée pour lui de M. de Fontanes fut visitée par la foule curieuse d'entendre le jeune professeur dont l'éloquence retentissait comme un tambour de basque, et était

harmonieuse comme un jeu de castagnettes. — Mais un peuple léger comme le nôtre se laisse facilement séduire par un visage pâle, une logique brutale, une toilette sévère, du calme dans le regard, un extérieur grave, une morgue soutenue et une robe professorale. — Guizot eut de nombreux succès de cravate blanche. — En somme, cet orateur a toujours fait des effets de masque. — Il l'a prouvé, au moral, plus tard, quand sa fortune politique le fit ministre d'un roi.

Guizot savait que

> *Tous* ceux qui de la cour ont un plus long usage
> Sur celui de César composent leur visage.

Mais n'anticipons pas sur l'histoire de cette binette d'État, moitié Crispin, moitié Verrès, — sous le masque.

Louis XVIII monte sur le trône. Il nomme l'abbé de Montesquiou son ministre de l'intérieur, et ce dernier nomme Guizot son secrétaire général. — Mais, ni le roi, ni le ministre, ni le secrétaire général n'avaient prévu la résurrection de l'empire par le retour de l'île d'Elbe. Il fallut bien déguerpir.

La montagne ira-t-elle vers Mahomet? Guizot a peur que Mahomet ne vienne pas trouver la montagne, et il s'empresse de signer des deux mains l'acte additionnel aux constitutions de l'em-

pire. Il espérait conserver sa place de censeur royal. Le mari de Pauline est renvoyé comme un simple domestique et profite de ses moments de loisir pour aller à Gand voir lever l'aurore et Louis XVIII, à ce moment roi sans ouvrage.

Guizot se fait journaliste. Il rédige les *premiers Gand* dans *le Moniteur*, contre l'empereur, et consacre quelques colonnes à l'éloge des Cosaques qui, quelques mois plus tard, devaient le ramener en croupe à sa Pauline et à son pays, aussitôt après la victoire de Waterloo.

On lui rend sa place pendant les massacres de ses coreligionnaires de Nîmes. Il en porte le deuil bien avant dans son cœur afin que personne ne s'en aperçoive. — De 1815 à 1819, il fit paraître plusieurs publications politico-gouvernementales qui lui méritèrent la faveur et l'amour du ministre Decazes. Il le nomma directeur général de l'administration communale et départementale,

> Et lui donna le baiser Lamourette
> Sur le ventre du budget,

en récompense de ses glorieux travaux. Louis XVIII avait pris en grippe la *chambre introuvable*, Guizot la joue à l'écarté, retourne constamment le *roa* et fonde l'école doctrinaire au sein même de cette assemblée bizarre qu'il veut renverser. Guizot se fait l'Olivier Patru de la doctrine, aidé de ses petits

camarades Molé, de Broglie et Royer-Collard. Il tonne à la chambre et soulève des orages et des tempêtes; ses discours sont des avalanches qui vont rouler de stalle en stalle et engloutir l'assemblée : c'est beau comme du Jupiter et insolent comme du Scapin! Mais il faut que la *chambre introuvable* meure; — elle mourra. Au milieu de ses hoquets politiques, il se souvient de son *pays*. C'est un mot dont il s'est déclaré l'inventeur avec brevet de perfectionnement.

Écoutons Guizot, faisant des effets de tribune et du *puff* au portefeuille :

Il dit : MON PAYS, et passe une main sur son cœur.

Il soupire : MON PAYS, et lève toutes ses mains au ciel, à la façon des images du Christ qu'honorent les jansénistes.

Il crie : MON PAYS!! et donne un coup de poing sur la tribune.

Cela fait de l'effet; la chambre introuvable tremble de tous ses membres. — Ce mot est affriolant; il y prend goût; il le décline mentalement à la façon des Latins :

NOMINATIF. — *Le Pays*. — Messieurs, le pays désire que je sois ministre.

GÉNITIF. — *Du Pays*. — Messieurs, le bien du pays veut que je sois ministre.

DATIF. — *Au Pays*. — Messieurs, mon

dévouement au pays me fait une loi de consentir à être ministre.

VOCATIF. — *O Pays!!* — Messieurs... ô pays! la camarilla ne veut pas que je sois ministre, je maudis la camarilla.

Mais Guizot a beau faire, le camarilla triomphe et lui enlève tous ses emplois. Il s'en vengera : il deviendra libéral. Il conserve sa chaire d'histoire ; c'est assez pour battre en brèche et tenter l'assaut un jour. Il ouvre une parallèle. — Il n'est plus qu'à 43 mètres de la tranchée au fort.

En 1827, sa femme tombe dangereusement malade et meurt. 1830 le trouve dirigeant l'*Encyclopédie progressive* et la *Revue française*. 1831 nous le représente ministre, sur l'air : *Voilà la petite laitière*.

Ce que je veux
Je le fais mille dieux!
Ainsi que tous les gens bilieux.

Toujours député de LISIEUX,
Comme à la session passée,
Ministre intègre et laborieux
Je suis une ligne tracée.
Des deux rives j'entends crier :
Prends garde! tu vas te noyer;
Ce que je veux, etc.

Il me faut arriver au port :
Jusqu'au bout je brave l'orage;

Et le front tourné vers la mort,
Je me dirai, plein de courage :
« D'autres auront un sort pareil
En guidant le char du soleil : »

Ce que je veux, etc.

Guizot et Thiers jouent pendant dix ans au jeu de bascule; la France les regarde et s'en amuse. Ici commence une histoire politique qui n'est plus de notre ressort; l'histoire ancienne est terminée pour nous.

M. Guizot, l'homme éternellement grave, le puritain par excellence, a eu des faiblesses de cœur comme un simple mortel; pendant sa vie politique, il eut de somptueuses hétaïres. — Les femmes ont une certaine prédilection pour les hommes pâles. Il est bon nombre d'Omphales aux pieds desquelles cet Hercule parlementaire ne dédaigna pas de filer comme la reine Berthe. — Il ne se couchait jamais sans orner son front d'une couronne de myrte, le gaillard!

Il est resté pauvre; — c'est son plus bel ouvrage.

Aujourd'hui, à l'abri des vicissitudes politiques, pour cacher son passé, fermer la fenêtre de sa vie et mettre en repos son âme qui a la chair de poule, il fabrique des petits livres à l'usage des gouverneurs, des gouvernants et des gouvernés.

PROUDHON

PROUDHON

Proudhon, Pierre-Joseph, est né à Besançon en 1812, entre la naissance du roi de Rome et la campagne de Russie. On assure que ses premiers vagissements furent une opposition articulée contre les prolégomènes de cette campagne qu'il désavouait sur le bout de sein de sa nourrice. — Son père, honnête tonnelier, n'eut rien de plus pressé que de le faire élever par les oratoriens. — Le jeune Proudhon fit de rapides progrès, et quand vint l'âge de se choisir une profession, son père le fit correcteur d'imprimerie, malgré sa vocation pour Cujas ou Barthole.

De bonne heure, il apprit à connaître les hommes et les choses, et pour lui, les uns et les autres furent à la hauteur d'un sifflet. — Il les siffla.

Ses premiers traits d'esprit, carrés par la pointe et cotonneux par le manche, s'émoussèrent au contact de la philosophie de Jouffroy dont il devint l'un des disciples les plus remarquables. — A cette époque (1822), dans une modeste chambre du faubourg Saint-Germain, il faisait avec ce même Jouffroy un cours d'esthétique auquel assistaient

comme élèves MM. Duchâtel, Vitet, Prosper Mérimée, Damiron et Abel de Rémusat. Enfin, Jouffroy et lui prouvèrent à cet aréopage que la philosophie a cela d'utile qu'elle sert à nous consoler de son inutilité. — Cependant, plus tard il s'inspira de ses propres leçons et fit paraître un ouvrage remarquable sur la philosophie de la misère, ou *Système des contradictions économiques*, avec une devise latine qui lui valut la haine de pas mal d'imbéciles et de propriétaires illettrés. Ce livre était une critique des systèmes fourriéristes et communistes de toute espèce. Il avait osé élever tribune contre tribune, au risque de dire de dures vérités,

Le tout, ma foi, sans masque ni chemise.

Proudhon, pétri avec cette pensée de lord Byron: « que l'avenir est plein d'absurdité », s'occupait avec une ardeur fébrile du présent que le choc des opinions d'alors tenait suspendu entre plusieurs abîmes. Son second ouvrage eut pour titre : *Les Confessions d'un révolutionnaire.* — Proudhon est plus fort en théologie que les plus forts théologiens de France. La langue hébraïque est pour lui un jeu d'enfant. Il fait des mathématiques comme un sourd et approfondit l'angle droit mieux que Bézout. — Il fut le plus éloquent rédacteur du *Journal du Peuple;* la couleur de son style,

qui semble broyée par la main puissante de Juvénal, lui fit de nombreux partisans et lui valut les diatribes les plus virulentes des Georges Dandin politiques du dernier règne. — 1848 l'amène à la Constituante, où il prononce derrière ses lunettes un discours sur la liquidation de l'ancienne société. SCÈNE D'HORREUR. TABLEAU. Plus tard, il fonde *la banque du peuple* dans la maison de M. Clairville. Il essaye de prouver que le crédit est un vilebrequin à l'aide duquel on fait des trous à la lune : Clairville en fait un pot-pourri. — Cependant il pense qu'il vaut mieux voler à la gloire que dans la poche de son voisin. (*On rit.*) Clairville y ajoute un couplet de facture. Enfin Proudhon fait un livre sur *la Propriété c'est le vol*, en 250 pages; Clairville en fait trois actes, mêlés de couplets, et fait jouer le livre et l'auteur sur la scène du Vaudeville : — Clairville a tué Proudhon, — qui se porte au mieux, sous une enveloppe très rude, au milieu de ses reparties gauloises pleines de malice et de finesse, ornées de la passementerie dont il fait son état, depuis son mariage en 1850.

En ce moment il passe sa vie à prononcer à sa femme des discours pleins de saveur, truffés de délicieux paradoxes, et à s'occuper de philosophie et de bretelles brochées sur caoutchouc.

S'il n'est homme du monde, il est homme de bien.

LE BARON TAYLOR

La Savoie ne produit pas seulement des ramoneurs. Elle produit aussi les grands hommes et les commissaires royaux de la Comédie-Française tombée dans le marasme.

Isidore-Justin-Séverin Taylor vit le jour dans une chaumine de la Savoie. Il y resta jusqu'à l'âge de quinze ans, assis entre ses frères et sœurs, pratiquant les trois vertus théologales et le flageolet avec une rare distinction... Il alternait avec ces trois vertus (tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre) et cet instrument de prédilection de ses jeunes années ; mais disons-le, le flageolet était sa passion dominante, et s'il l'avait

Rarement dans sa bouche et toujours dans son cœur,

c'est qu'il était écrit là-haut qu'Isidore avait une vocation : l'art!...

Les arts sont un besoin de l'esprit et du cœur.

N'a pas sa passion qui veut.

Au sortir de sa première communion, Isidore s'était deviné. L'enfant de la nature neigeuse,

LE BARON TAYLOR

libre et fort, avait pu, de son nid de roses et de fumée, prendre son vol dans l'espace, pour la patrie de Schubert, dont il visita toutes les cathédrales.

L'embêtement du foyer paternel et le flageolet de ses premières amours avaient plaidé en séparation avec ses nouveaux sentiments et ses nouvelles inspirations; les cailloux de la montagne avaient dessillé les yeux du jeune homme; Taylor s'était fait archéologue, sans le savoir, par intuition.

Il s'amusa à dessiner les acanthes des portiques, les cariatides, les ogives et les colonnes rostrales des églises étrangères. Rien ne forme un jeune homme comme l'art architectural pour diriger dans l'avenir la Comédie-Française et mettre en harmonie les comédiens ordinaires du roi, qui se disputent sans cesse.

Les premiers essais de son crayon révélaient une grande originalité, un talent réel, à tel point qu'à dix-huit ans il dut marcher seul dans la vie et se créer des ressources par ses propres efforts. — La plume et le fusain lui vinrent en aide. Quelques éditeurs lui commandèrent des dessins et ne le payèrent pas; puis, une circonstance heureuse le poussa bientôt du côté du journalisme.

Il s'y plongea avec une gourmandise effrénée; et, comme le dit judicieusement Mirecourt, l'un de ses biographes assermentés, Isidore devait

apporter la lumière dans les questions d'art et ouvrir des horizons inconnus. Mais

> La chandelle céleste a rarement besoin
> Qu'on mouche sa mèche qui fume.

Isidore se mit donc à faire l'astronomie pour compléter ses études et voir de quel côté venait l'horizon inconnu annoncé par Eugène de Mirecourt. La chandelle céleste était radieuse; le soleil se levait pour accompagner le baron Taylor à la diligence Laffitte et Caillard, et le guider dans ses voyages au long cours.

Après avoir visité Rome, Naples, Florence et leurs muséums, et réchauffé son esprit et son cœur au foyer des arts, il revint en France à la fin de 1813, juste à point pour s'enrôler dans la garde nationale mobile avec le grade de sous-lieutenant.

En attendant sa mobilisation, notre jeune touriste écrivain essaya de chausser le cothurne et débuta par un drame en cinq actes intitulé *Bertram ou le Pirate*, qui eut deux cents représentations à Paris. — Son butin dramatique se compose en tout de quatre ouvrages qui obtinrent un légitime succès.

Vers 1816, il éprouva le besoin, pour compléter son horizon, de retourner en Allemagne, de voir la Hollande et de visiter l'Espagne, afin, disait-il, de réunir en un seul faisceau la série de documents

archéologiques qu'il avait amassés. Il fit un énorme ouvrage de cette science dont il dota nos bibliothèques.

En 1823, il fut admis dans la garde royale en qualité d'aide de camp du général comte d'Orsay, et fit partie de l'état-major de l'armée expéditionnaire qui franchit les Pyrénées.

Il fit la campagne du Trocadéro !!!

La mort n'a rien d'affreux pour les âmes biens nées.

Cette campagne, qui ne laissa pas plus de morts et de mourants sur le champ de bataille — qu'une représentation du Cirque, laissa de nombreux loisirs au baron Taylor pour achever dix-sept volumes in-folio remplis de dessins merveilleux et d'un texte net et pur imprimé par Firmin Didot.

Le crayon d'Isidore rivalise avec la plume; son style se déguise en femme pour raconter l'histoire à sa manière. Il décrit le passage de la Bidassoa avec la sérénité d'un lancier polonais qui n'a rien à se reprocher, — car Isidore n'a jamais attenté à la vie de son semblable, même en 1823, dans la campagne d'Espagne.

Revenu en France, l'homme qui avait contribué à ranimer les arts, la plume et l'épée, devait aussi avoir l'honneur de ressusciter les lettres. Il fut nommé commissaire du théâtre des *Invalides ordinaires du roi*. Le baron Taylor, à sa première

séance dans son cabinet, trouva sur son bureau ces vers d'un malveillant dont le *Tintamarre* a malheureusement fait ample moisson :

Ci-gît un commissaire! Amis, prosternez-vous!
Des choses d'ici-bas voyez les destinées!
Enfant de la Savoie, il vint un jour chez nous
Pour ramoner les cheminées;
Mais de son fin regard
Avisant par hasard
Les tuyaux engorgés de notre art dramatique,
Il embrassa le métier de critique.
Grâce à son génie élastique,
Il batailla dans les deux camps.
Sa science était sans pareille :
A l'âge de quarante-cinq ans
Il confondait déjà Racine avec Corneille.

Taylor, sans se décontenancer, déchira ce papier, en jeta les morceaux au feu et fit bien. Ni les clameurs, ni les injures ne l'intimidèrent. Il laissa reposer les invalides de la Comédie-Française, et leurs trois chevrons : Racine, Corneille et Molière. Il appela à lui les petits enfants du génie, et leur ouvrit les portes à deux battants de la Comédie-Française.

Ici commence la bataille des classiques et des romantiques. Les classiques restent sur le carreau; ils ont leur campagne de 1822; — ils trinqueront plus tard ensemble.

Taylor vit poindre à la surface du champ litté-

raire quelques germes hardis, autour desquels il se hâta d'écarter les plantes mortes qu'il vit se développer aussitôt avec une vigueur de végétation surprenante. — Il protéga Dumas et Victor Hugo. Laurent Pichat fit jouer un *Léonidas* avec un magnifique succès. Cette pièce fut la première de l'école nouvelle. Nous devons au baron la révélation du génie de Victor Hugo, sans compter les vingt autres romantiques dont il a signé les titres de noblesse littéraire.

Charles X, mû par cette pensée sublime : qu'il vaut mieux marcher dans le chemin de la vertu que dans celui de la Comédie-Française, charge le baron Taylor de s'embarquer pour l'Égypte et d'en rapporter l'obélisque de Louqsor, qui fait tant de plaisir — à la Madeleine. Le vieux pacha, Méhémet-Ali, offre en surcroît, au baron Taylor, l'aiguille de Cléopâtre dont il ne se servait plus depuis longtemps.

Isidore revient avec l'obélisque contemporain de Sésostris, d'une main ; de l'autre, l'aiguille de Cléopâtre ; il fait placer l'un sur la place de la Concorde, l'autre dans le musée égyptien, au Louvre.

Taylor se fait le petit manteau bleu de la littérature et des artistes ; il fonde et gouverne les cinq sociétés des gens de lettres, des artistes dramatiques, des peintres, des musiciens et des inventeurs industriels, et leur fait des rentes. Taylor est

le prototype de la bienfaisance. Il a une âme charmante, un cœur ouvert à deux battants, — et une fuite de gaz dans l'estomac.

EUGÈNE SCRIBE

Eugène Scribe est né en 1791, dans un magasin de nouveautés du quartier Saint-Denis, à l'enseigne du *Chat Noir*; d'un père inconnu, — car il mourut pendant qu'Eugène vagissait et salissait ses langes au berceau. Mais il connut sa mère, qui eut pour lui toute la tendresse de la Romaine Cornélie. Eugène en était le bijou le plus précieux.

A l'âge de cinq ans, il assemblait les factures de sa mère et les mettait en couplets; à dix ans, il torchait proprement déjà des couplets de facture et préparait cette scribolâtrie qui fait la joie des masses intelligentes des théâtres de province, et le malheur des vaudevillistes de Paris.

Eugène Scribe fut un des élèves les plus distingués du collège Sainte-Barbe, où il fit d'excellentes études et d'assez mauvaises connaissances.

Sa mère eut l'idée d'encombrer une fois de plus le sanctuaire de Thémis et de faire de son prince Eugène un avocat pour défendre les veuves et les orphelins. Mais, hélas! sa progénitude manifestait

EUGÈNE SCRIBE

des goûts peu judiciaires, et Barthole pour lui n'était qu'un polisson. La justice manque de gaieté et les avocats ne mettent pas assez de couplets dans leurs plaidoiries. Pour obtempérer aux désirs de sa mère, il se risqua néanmoins à travailler chez un avoué, dont il gâcha tous les actes de procédure, jusqu'à ce qu'un beau matin celui-ci le pria de ne plus se déranger et de rester chez lui. Scribe avait fourni, sans le vouloir, le motif de son renvoi en terminant la consultation d'une demande en séparation, qu'il avait cru devoir vaudevilliser, par ce chœur de sortie :

Adieu donc! à bientôt, j'espère,
Notre projet réussira!
A tromper les yeux de { mon / son / ton } père
Le dieu d'amour nous aidera.

Mme Scribe, sa mère, mourut sur les entrefaites.

Son fils, guidé par un sentiment de déférence et de piété filiale, avait paru suivre jusqu'à ce jour l'impulsion qui lui était donnée; mais il ne témoigna pas les mêmes égards à l'avocat Bonnet qu'on avait chargé de la tutelle. Il leva contre lui le drapeau de la révolte, et ne suivit plus le même chemin qui mène à l'école de droit; on pavait trop souvent la rue Saint-Jacques!

Or, comme pour Eugène Scribe, la rêverie est la flânerie de l'âme, il aima mieux, pendant l'essai du nouveau pavage, s'égarer dans les allées ombreuses de la forêt de Saint-Germain, voire même dans la vallée de Montmorency sauf à trouver mainte épine où l'on cherche des roses. Il y expérimenta souvent le *mérite des femmes*, dont Legouvé avait exalté la théorie dans son cœur de jeune homme.

Il se lia avec Germain Delavigne et Dupin, auteur de *flonflons* de l'époque. Ils professaient tous trois une admiration naïve pour le Vaudeville et la chanson. Scribe et Delavigne débutèrent au théâtre sous la direction amicale de Dupin; et le 2 septembre 1811 une première pièce de nos barbistes fut jouée sur la scène du Vaudeville sous le titre *le Dervis;* mais hélas!

était de ce monde où l'œuvre du poète
A le pire destin;
Et *Dervis* a vécu ce que vit la comète,
Du soir jusqu'au matin.

Nos deux jeunes gens se remirent à l'ouvrage; mais trois autres pièces eurent le même sort.

Un malheur toujours traîne un malheur après soi.

Les projectiles ne manquèrent pas dans la cir

constance. Le public ne dédaigna pas d'en lancer sur les interprètes des auteurs.

Germain se retira de la collaboration, et Dupin, qui tutoyait Scribe comme s'ils eussent été à l'Odéon ensemble, se mit avec lui pour faire éclore un nouvel enfant qu'ils baptisèrent du nom de *Barbara*. Il fut étouffé par le même procédé aux Variétés qu'au Vaudeville.

Scribe sentit qu'il était temps de changer sa stratégie dramatique habituelle et chassa, comme Picard l'avait fait, les rôles banals de la comédie, tels que les Valère, les Frontin et les Sganarelle. Il conçut le projet d'explorer les généraux et colonels de l'empire. Du militaire, se disait-il, je passerai au civil, et je descendrai, s'il le faut, dans la boutique, sans oublier la garde nationale, les notaires, les avoués et les bourgeois.

Son premier succès fut : *Une Nuit de la garde nationale*. Delavigne lui fit ce fameux rondeau qui enleva le succès de l'ouvrage.

Il fit plusieurs pièces successives dont la nymphe Écho ne répéta nullement les murmures ni les succès. Il mit des *bornes* à son esprit et s'adjoignit des collaborateurs sous la raison sociale : SCRIBE ET COMPAGNIE.

Comme poète, Scribe a fait l'admiration des païens frileux et monotones de la littérature de l'empire. Mais son adresse est si grande et l'art

de la scène est poussé chez lui à un si haut point, que ses couplets les plus médiocres sont toujours sauvés par la situation. Scribe a osé en poésie ce que n'eussent jamais osé Victor Hugo et Lamartine. C'est lui qui a dit dans un couplet de *Michel et Christine* ces deux charmants vers pleins de rythme et d'inspiration :

Un vieux soldat doit souffrir et se *taire*
Sans *murmurer*.

Le public du théâtre de Madame, aujourd'hui le Gymnase, sut se *taire* pendant cinq ans, sans *murmurer*, tant il avait peu de poésie dans le cœur, et d'admiration dans l'âme pour l'ami des vieux soldats. Le public du Gymnase était trop fier néanmoins pour se taire sans murmurer; et, au moment où il allait peut-être se fâcher, Scribe plaida les circonstances atténuantes et lui lâcha ce nouveau distique :

Si quelque part je rencontre un soldat,
Je crois presser la main d'un frère...

Le public crut presser la main d'un frère en applaudissant ces deux vers à la Jeannot qui firent la fortune du Gymnase et de M. Poirson. Les spectateurs mirent cinq ans à ne pas comprendre l'ellipse effrontée de M. Scribe.

En général les vers de ce poète ont de l'embon-

point jusqu'à l'apoplexie foudroyante : il y a pléthore dans ses rondeaux, et phtisie pulmonaire dans ses morceaux d'ensemble. Leur chute est triste comme la chute des feuilles, l'arbre est l'idée ; dépouillez-le de ses feuilles, l'idée est triste et sans saveur. Son style commence à avoir des cheveux gris.

Nous arrivons à 1830, époque assez fatale pour M. Scribe dont nous bégayons l'histoire. Sa comédie à l'eau de rose imprégnée de guimauve se trouva tout à coup dépréciée. La foule s'éloigna, dit Mirecourt, de la parfumerie du Gymnase. Une autre littérature que la sienne affriandait le public. Néanmoins il redoubla d'efforts et il eut çà et là des éclairs de succès dans *Une Faute*, *les Malheurs d'un amant heureux*, *la Chanoinesse* et *une Chaumière et son cœur*. Il se fit un peu voltairien pour tâcher de devenir un peu académicien.

Scribe perdit avec la révolution de 1830 le repos et

Le sommeil, ce seul bien qui reste aux malheureux ;

et se dit : C'est une belle chose que l'Académie pour ceux qui ont besoin d'opium. Il se fit académicien en dépit des satires de la presse entière.

M. Scribe a deux ou trois millions dans ses coffres et beaucoup d'affabilité dans ses collaborations. Il aime l'or qu'il a su gagner avec son inimi-

table talent; il l'aime comme sait aimer un cœur novice.

L'or est comme une femme, on n'y saurait toucher
Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher.

Mais il le répand en bonnes œuvres, à profusion. M. Scribe a dépensé plus de cinq cent mille francs en secours, en aumônes, en dots et en cadeaux.

M. Scribe a inventé les oncles d'Amérique découverte par Christophe Colomb : il les a tués. On n'en porte plus. Je les lui pardonne, car il a beaucoup aimé. Il a connu toutes les mythologies de l'amour, toutes les ivresses de ce gâteau qu'on dévore à vingt ans et qu'on émiette à soixante!... Néanmoins son cœur n'a point encore atteint sa majorité, car son cœur aime encore comme s'il n'avait pas vingt et un ans accomplis.

LÉON GOZLAN

Si la vérité se montre toute nue, c'est depuis que le mensonge lui a volé ses vêtements.
UN EMBALLEUR.

Le jeune Léon naquit à Bordeaux, d'une mère et d'un père, comme presque tous les enfants ont l'habitude de le faire.— Ce fut le premier acte de

LÉON GOZLAN

24

modestie de sa vie. En naissant il avait une règle à la main et un compas dans l'œil. — Il n'a pas encore cassé sa canne ; espérons qu'il ne la cassera pas de longtemps. Des hommes de l'esprit de Léon Gozlan ne doivent mourir que le plus tard possible. La France fut si joyeuse et si fière de cette naissance inespérée qu'elle couronna Napoléon empereur dans le même mois.

En reconnaissance de ce fait de la nomination du grand homme, Léon Gozlan entra dans les guides de l'empereur à l'âge de cinq ans et trois jours ; ce qui fit qu'il devint très gros, comme on peut le voir aux répétitions du Théâtre-Français. Il laisse pousser d'incommensurables moustaches depuis la révolution de Juillet pour dissimuler sa corpulence athlétique. En un mot, il se cache derrière ses moustaches.

A l'âge nubile, Léon Gozlan donnait déjà de très brillantes espérances ; il commençait à écrire d'une manière tout à fait indéchiffrable, et épelait avec distinction sans lunettes bleues. L'académie de Bordeaux, le préférant à son compétiteur, le jeune Henri Fonfrède, lui décerna le prix de gymnastique. Il redoubla d'efforts et fut en peu de temps bachelier ès canne et professeur de boxe française.

L'avènement de Georges IV au trône d'Angleterre, suivant Évariste de Saint-Amand à qui

nous empruntons ces tristes détails, fut pour Léon Gozlan le signal d'une série de malheurs : d'abord son nez devint très aquilin et l'effroi des grisettes de la Closerie des Lilas. Ses cheveux poussèrent d'une façon si étrange que l'hiver il s'en fait un manteau que la moindre Putiphar est libre de lui arracher.

A la fin, lassé de l'inconstance des cours, il prit du service chez les bas Bretons. Là, il apprit à tourner les tabatières de corne et à jouer de l'orgue de Barbarie : ce qui fit que le pape Pie VII désira le voir pour le faire enfermer dans la tour d'Ugolin. — Ce fut alors que Léon Gozlan, admis dans le sacré collége, présenta au souverain pontife son fameux traité sur les truffes du Périgord. Les membres du saint-siége demandèrent unanimement que l'auteur fût brûlé vif. Par compensation, la sultane favorite de Méhémet-Ali, étant venue fumer des panatelas à Bologne, ne lui accorda aucune espèce de faveur.

Pendant les Cent jours, Léon Gozlan courut les plus grands dangers. Vu son embonpoint exagéré, c'est Évariste qui parle, il fut très souvent pris pour Louis XVIII par les grenadiers de l'île d'Elbe, lesquels, ayant enfin reconnu leur méprise, se confondirent en excuses et l'enfermèrent dans un caisson à poudre que les éclairs de son esprit faillirent faire sauter à plusieurs reprises.

Ce fut dans cette position aussi peu agréable qu'incommode qu'il écrivit ce que nous avons de ses œuvres, et principalement l'*Histoire de cent femmes*, que La Fayette eût été heureux de mettre en musique, mais que l'éditeur Michel Lévy préféra imprimer en format Charpentier à raison de 3 fr. 50 le volume.

Les chevaux du caisson marchaient à triple galop, la route fuyait comme un immense ruban qu'on dévide rapidement. Il pouvait sauter d'un moment à l'autre!... Et Léon Gozlan, dans son anxiété, de se dire : Si j'arrive à la barrière je suis sauvé; il faudra bien que les gabelous visitent le caisson ; et, une fois dans Paris, j'essayerai de prouver avec le poète, à la Grande Chaumière ou ailleurs, que

L'amour n'est point un crime aux yeux de l'Éternel.

Léon était trop peu Égyptien pour adorer les légumes, il préféra adorer les femmes. — A chacun sa divinité.

Il fit connaissance d'une jeune piqueuse de bottines qui lui piqua le cœur, lui perça l'âme et ourla son imagination de toutes les turlutaines de l'amour.

Ils s'aimèrent trois mois.

Ils n'eurent pas d'enfants.

Un soir, la piquante houri lui dit, entre deux

verres d'alicante : Léon, depuis trois mois que je te porte sur mes épaules..... si tu y mettais un cachemire à ta place?...

Léon, qui a toujours aimé le vin et les mœurs purs, ne se le fit pas dire deux fois, il la chassa de sa chambre et de son cœur; et l'amour qu'il avait pour elle n'était plus qu'un convoi de troisième classe qui venait de dérailler dans le champ de son imagination. — Gozlan venait d'avoir son Fampoux comme un simple chemin de fer du Nord. — Il ne lui donna pas de cachemire et s'acheta un gilet. De ce jour, Léon commença de donner dans le travers du luxe le plus effréné.

Depuis, les beautés les plus célèbres lui tressèrent beaucoup de couronnes de fleurs. Il eut des amours en grand nombre et fut plusieurs fois parrain des enfants de ses amis. Cet état d'ivresse ne pouvait durer. Les jaloux lui tendirent des embûches. Un soir, il se trouva pris par les cheveux et par un mari jaloux et vétérinaire.

A cette nouvelle, l'Europe s'émut jusque dans ses diplomates les plus reculés : on tint le congrès de Vienne pour en délibérer; mais les avis furent partagés. Au scrutin, on décida qu'en dédommagement, le prince Milosch donnerait une ligne d'omnibus à notre héros. *Les Dames-Réunies*, peu de temps après, parurent sur les boulevards.

Aveuglé par cette haute position, Léon Gozlan

se mit en tête de perfectionner les cordons de montre en caoutchouc durci ; il inventa la femme libre et don Carlos. — Poursuivi rigoureusement par le consul de Sardaigne à l'occasion de ces témérités, le hardi littérateur crut le moment propice pour ne pas achever plusieurs pièces qui furent représentées depuis sur la scène du Vaudeville et de la Comédie-Française, et composa *les Vendanges* et *le Tapis vert*, dans un style coulé dans le moule du dithyrambe, avec assaisonnement de tropes à la clef.

Aujourd'hui les mères de famille l'ont pris en si grande estime qu'elles évitent constamment de se rencontrer sur son chemin. Son portier le vénère et ne lui ouvre jamais après minuit. — Depuis la mort du dernier des gastronomes, Léon Gozlan est à peu près le seul représentant du pantuagrélisme en France. A l'exemple du précieux rat de la fable, il se choisit chaque jour pour Cénobie les quatre coins d'un pâté d'anguilles qu'il aime à l'adoration.

Gozlan est un mélomane, trois fils au talon. Une romance est pour lui une fleur ; une symphonie, un arbre ; un opéra, une forêt.

Ce littérateur distingué passe sa vie à protéger les maîtresses de piano, et n'aime que le potage au pain.

AUGUSTE LIREUX

Auguste n'annonça rien de bon en venant au monde, dans le département de la Seine-Inférieure, qui l'a vu naître.

Ce petit monstre devait beaucoup plus tard répandre quelque éclat dans les lettres et dans le choléra-morbus de la feuilletonnaillerie.

A dix ans, il avait des besicles, des taches de rousseur et un mauvais caractère. Pour modérer son ardeur et son exubérance de jeunesse, son père le fit partir mousse. Il a fait ses classes en mer, ballotté par les flots, dans ses voyages à la Jamaïque. Ce qui fit qu'il allongeait sans le vouloir ce vers d'un triple hémistiche :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment et de la
[Jamaïque.

Au demeurant, il n'était pas né poète.

Une amante éplorée fut cause qu'il renonça à ses voyages au long cours. Il reçut un jour, à bord, une lettre brûlante de celle qui l'aimait éperdument ; cette lettre se terminait ainsi :

Mon cher Auguste, préviens-moi l'avant-veille de ton arrivée, je ferai ma toilette : je t'aime. . . . .

AUGUSTE LIREUX

Auguste ne put résister à tant de dévouement.

Après cinq mois de vertu et de traversée, il se jeta dans ses bras.

Lireux fonda *l'Indiscret*, à Rouen. — Ce journal frondeur et spirituel lui attire la colère des bâtonnistes rouennais. — Pour se désennuyer, il casse plusieurs marronniers qui se trouvent sur la route; il s'en sert pour faire une rose couverte sur les protecteurs de ces dames du théâtre qu'il tympanise.

Il vient à Paris et achète une part de la *Gazette des Théâtres*. Plus tard il élève autel contre autel, et fonde le *Messager des Théâtres*.

Lireux cumule. Il travaille au *Charivari*, où il est le plus puissant athlète et le plus joyeux convive. Il fronde le docteur Véron qui, pour s'en faire un ami, lui confie le feuilleton du lundi; Lireux se condamne à dix ans de *Constitutionnel*.

Lireux prend la direction de l'Odéon, et donne essor à l'école poitrinaire du bon sens qui expectore sur cette scène tous les alexandrins dont elle était malade depuis longtemps. Il se raccommode avec le classicisme et avec le quartier latin. Il reçoit Ponsard et fait jouer sa *Lucrèce*. Il rentre dans le journalisme, dont il est l'une des plus vaillantes plumes. — Lireux n'est riche que d'esprit et de courage; — il n'a jamais rien mis de côté — que son chapeau.

Il mange à grand orchestre et ne met pas de corset.

DE LAMARTINE

En 1791, un poète nous est né, à Mâcon, le 21 octobre, sous le nom d'Alphonse de Lamartine. Alphonse se vit dès le berceau traité comme un enfant des dieux. Sa mère, un de ces anges de la terre au front calme et doux, avait vu poindre sous son aile sainte le génie du poète chrétien, et son âme pieuse et tendre l'éleva en lui apprenant à croire et à aimer.

Il quitta, dès l'âge de huit ans, le toit solennel et les vieux tilleuls de Milly, pour aller commencer ses classes au collège de Belley, dirigé par les jésuites. Il y fit des études brillantes, et ses premiers débuts poétiques furent encouragés par ses professeurs. Il alla achever son éducation au collège de Lyon, et à son retour il partit pour Rome sans attendre le consentement de sa mère. Ce collégien émancipé, ce touriste de dix-huit ans fit la rencontre d'un premier ténor qui allait débuter au théâtre de San Carlo, à Naples. — Ce ténor, dit un biographe, était accompagné de son neveu, beau voyageur du même âge que Lamartine. Les

DE LAMARTINE

jeunes gens s'éprirent l'un pour l'autre d'une amitié fort vive, causant, riant, dormant en voiture et se prêtant tour à tour leur épaule pour oreiller.

On arrive à Rome ; ils descendent dans la même auberge.

Le lendemain, Lamartine est réveillé par la voix de son compagnon de route, qui frappe à sa porte et lui crie que le déjeuner est prêt.

Il s'habille, court ouvrir et jette un cri de stupeur.

Au lieu du neveu du ténor, il aperçoit une charmante figure de jeune fille romaine élégamment vêtue et dont les cheveux noirs, tressés en bandeaux autour du front, étaient rattachés derrière par deux longues épingles d'or à têtes de perles, comme les portent les paysannes de Tivoli...

C'était son ami, qui avait repris, en arrivant à Rome, le costume de son sexe.

« L'habit ne change pas le cœur, lui dit en rougissant la belle Romaine ; seulement, vous ne dormirez plus sur mon épaule. »

Lamartine fit à la jeune Italienne des propositions anarchiques, qui ne lui oppose qu'une défense honnête et modérée. . . . . .

. . . . . .

« Laissez-moi, Alphonse, ou j'appelle à mon secours.

— Non, ma Graziella, mon doux ange, ma pervenche, ne crie pas, ou je meurs à tes pieds.

Sein charmant
Et farouche,
Où se couche
Un amant!

Doux aimant
Où ma bouche
Vole et touche
En dormant!

Molle chaîne
Qui m'enchaîne
Ardemment!

Oh! demeure!
Que je meure
En t'aimant!!!

Et ils s'aimèrent, mais ne moururent pas. . . .

Un jour qu'il accompagnait dans ses voyages et sur la guitare la belle Romaine, ils s'arrêtèrent tous deux sur le golfe et le long de la Mergellina. Pendant le doux sommeil de la Graziella, Lamartine ne tarda pas à rencontrer de brunes Napolitaines, « dont le regard a cette teinte céleste que les yeux des femmes de l'Asie et de l'Italie empruntent au feu brûlant de leur jour de flamme et de l'azur serein de leur ciel, de leur mer et de leur

nuit ». — Il avise une pauvre jeune fille de pêcheur, belle comme les anges du bon Dieu... Et Graziella dormait toujours !... Mais comme le poète a du velours, et de la soie, et de l'or pour toutes les idées qu'il met en œuvre, notre poète s'approche de la jeune fille du pêcheur ; sa parole près d'elle est le miel du mont Hymète !... elle l'écoute et s'enfuit avec lui sous un berceau chauffé à ce soleil ardent qui fait mûrir l'amour ! Elle succombe ; la fille du pêcheur devient pécheresse !!...

Ah ! Graziella, pourquoi vous êtes-vous endormie !!

Pour M. de Lamartine, en Italie, la femme est un abricot, — il ne l'aime qu'en fleur. Il prend la fleur et abandonne le fruit, et retourne près de sa mère où il est reçu comme l'enfant prodigue, avec des festins et des caresses, mais flétri dans la sève de son âme et de son cœur. — Son excellente mère lui fit de la morale, et, tirant du dernier de ses écrins un gros diamant monté en bague, le seul, hélas ! qui lui restait des bijoux de sa jeunesse, elle le glissa secrètement dans la main de son fils en lui disant : « Va chercher la gloire ailleurs ! » — Et le jeune homme prit le chemin de Paris.

Mais le jeune homme crut bien faire de rêver la république, de maudire César et d'honorer la royauté tour à tour. Il opta provisoirement pour le

faubourg Saint-Germain. Il eut toujours un faible pour le provisoire.

Lamartine, entraîné par sa nature rêveuse, repasse les Alpes pour aller pleurer sur la tombe de sa tendre Graziella. Et, sous les orangers en fleurs qui abritaient leurs amours, dans les anses solitaires où le flot les berçait ensemble, il compose le premier volume des *Méditations ;* sublimes et mélancoliques élégies dictées par ses regrets et sa douleur : Lamartine se rend coupable du double crime de poésie et d'éloquence, et demande pardon à la mémoire de Graziella. Ses *Méditations* font fureur.

Sur les bords du golfe de Naples, notre poète apprend l'envahissement de la France, il revient à Paris et sollicite du service. Aux Cent jours il jette l'épée pour un amour sérieux et profond. Il a une Elvire qui lui fait comprendre toutes les ivresses, tous les délires de l'amour passionné. La mort lui prend son Elvire comme elle lui avait pris Graziella, et dès ce jour Lamartine brûle toutes ses poésies profanes et se fait poète chrétien. L'hippogriffe l'enlève dans les plus hautes sphères de l'éloquence — et le laisse retomber du ciel dans la carrière — politique. — Lamartine est nommé diplomate *in partibus*. Il est envoyé en Toscane comme attaché d'ambassade, et deux mois après, il épouse une charmante Anglaise qui, éprise de sa

gloire et de son magnifique talent, lui donne son cœur et une dot splendide.

Il coule des jours heureux et se livre à une poésie frénétique, religieuse et militaire, et publie successivement le second volume des *Méditations*, *l'Ode à Bonaparte* et le *Chant du Sacre*. — Il est décoré chevalier de la Légion d'honneur. Il s'en venge en publiant *les Harmonies poétiques et religieuses*. Il songe à l'Académie et se dit :

« L'Académie est un corps immortel, en ce sens que, quand la mort lui casse un membre, on lui en remet un nouveau. »

Va par l'Académie ! Il y entre.

Le canon de 1830 gronde ; la vieille couronne de Charlemagne et de saint Louis change de propriétaire et tombe en partage à Louis-Philippe, qui fait un bail de trois six neuf. Il renouvelle son bail pour neuf autres années à titre de principal locataire, jusqu'en 1848.

C'est pendant ces dix-huit années que se dessine la vie politique de M. de Lamartine.

Il fait des agaceries aux électeurs de Toulon et de Dunkerque, qui font semblant de ne pas le comprendre. Il met cinq ans à ne pas entrer député à la Chambre, semblable au pommier de Tantale qui se relève toujours quand il va l'atteindre. Il boude sa patrie en général et les électeurs de Toulon en particulier, et part en Orient

sur un navire assez frais (à ses frais). Il s'embarque à Marseille avec sa femme et sa fille Julia. Le pays perd, à ce départ, un homme politique et gagne un beau livre de plus : *Le Voyage en Orient.*

Jocelyn est le dernier jalon de sa route poétique: c'est un chef-d'œuvre. On rencontre là plus d'une pierre précieuse ciselée avec amour, et il est aisé de voir que le sublime ouvrier aime l'œuvre pour elle-même, et qu'il s'efforce de l'embellir et de l'orner comme un amant sa maîtresse.

Purs tableaux
De Valneige!
Oh! que n'ai-je
Un enclos!

Nid bien clos;
Perce-neige,
Dans la neige
Frais éclos!

Solitaire
Sur la terre,
Orphelin!

Quelle vie!
Je t'envie,
Jocelyn.

Sur les rives du Jourdain, il rêve Palais-Bourbon et portefeuille des affaires étrangères. — Les murs de Jéricho sont sourds. — Son grand dé-

sespoir est de penser que la France puisse se passer sans gémir d'une illustration comme la sienne. Mais un matin il apprend que, pendant son absence, les électeurs de Dunkerque viennent de confier au poète un mandat législatif. Il quitte Athènes et Jérusalem, dit adieu à sa muse, au Jourdain et au ciel bleu de l'Orient, et vient siéger prosaïquement au milieu de 458 autres législateurs, après avoir souffleté la noble fille du Pinde qui l'avait élevé. — L'ingrat !

Mais il ne remonte pas vers les cieux. Les cieux, se disait-il, sont probablement fort bien organisés, mon devoir est d'organiser la terre en remuant tous les systèmes, en fouillant dans les doctrines, à l'aide d'un bagage bizarre et d'une opinion bariolée. Il monte à la tribune (*sensation*) ; pousse à droite la métaphore et l'antithèse, à gauche l'hypotypose et la catachrèse, et au centre, le syllogisme et l'enthymème : il joue à l'orateur politique avec les figures de Quintilien et les tropes de Le Batteux et de Du Marsais, et soulève des arguments de 300 kilos qu'il laisse retomber — sur sa tête. — Son âme de poète quand il parle de ruines, de gloire, de malheur, de génie, on devine qu'elle pleure en dedans : alors Lamartine ne quitte plus les nuages où il s'est élevé : on dirait qu'il y a loué un entresol pour la belle saison.

En 1848, M. de Lamartine se trouve tout natu-

rellement porté sur le pavois. Il est l'un des cinq membres du gouvernement provisoire. Orphée s'est fait roi. — Le rêve a été court. Aujourd'hui Lamartine n'a plus son hôtel, sa cour est dispersée. Il travaille, à soixante-quatre ans, quand il devrait se reposer dans sa gloire !

Oui, il travaille ; il travaille à l'achèvement du Louvre — de la postérité ! !

PAUL FÉVAL

Paul Féval, ainsi que vous le représente Nadar, est doué d'une calvitie naissante. Il a plus de rides à l'esprit qu'au visage. Il n'a, dit-on, que 36 hivers. Il en a employé seize à faire du style lugubre comme une tragédie de l'Odéon. Paul a commis *le Loup blanc*, *la Fontaine aux perles*, *les Mystères de Londres* (son meilleur ouvrage), *le Banquier de cire*, *les Chevaliers du firmament*, *la Quittance de minuit*, *les Amours de Paris* et *le Fils du Diable*. — Le seul tort qu'il ait eu, à mon avis, c'est de n'avoir pas appliqué à ce dernier roman l'air charmant du *tra la la* aux principaux chapitres qu'il a saupoudrés de germanisme, mais pour les personnes qui aiment à entendre râcler du sucre, ce roman n'est pas désagréable, — on sent que M. Paul a

PAUL FÉVAL

dû mouiller au moins trois chemises par chapitre pour accoucher, à l'aide d'un forceps, de ce néologisme allemand. On s'apitoie sur les efforts surhumains qu'il a dû faire, quand il lui était si facile de ne pas écrire en français.

M. Féval est Breton de naissance, mais il exagère la Bretagne dans toutes ses œuvres au point d'en dégoûter les touristes et les personnes qui seraient tentés d'y aller faire leur beurre sur leurs vieux jours. Le breton de M. Féval transpire comme un scieur de long et fait suer, voilà mon opinion.

AIR : *du Tra la la.*

On sait qu'la comédie exerce sur les gens
Quelqu'abrutis qu'ils soient des efforts surprenants,
Qu'elle adoucit les cœurs, et que l'art théâtral
Rend l'Anglais bien plus sobre et l'Français plus moral.
Sur l'air du tra, etc.

Aussi M. Paul Féval s'est-il empressé de travailler pour le théâtre, dans le but de moraliser son siècle et d'adoucir les cœurs de ses contemporains abrutis. Il a fait *le Bonhomme Jacques* et *les Trois Auberges* pour l'Ambigu, et *Frère Tranquille* pour la Porte-Saint-Martin. Les succès ont été honnêtes et modérés. — Aujourd'hui il se repose dans les plis du journal *la Presse*, où il exécute, de la façon la plus *tralalable* du monde, *le*

Paradis des Femmes, feuilleton-roman qui obtient un certain succès sur le même air :

Ce journal sans rival, au format gigantal,
Moral, original, au total fort jovial,
Grâce à monsieur Féval, dont la prose fait mal,
Obtient en général un succès colossal,
Sur l'air du tra
Dérideira
Tra la la.

LOUIS LURINE

Avec un nom comme le vôtre, quand on se met à la fenêtre, on crie : Gare là-dessous! Ces paroles peu sonores pour l'écrivain, dont l'impitoyable Nadar vous donne ci-contre la pourtraiture fidèle, lui furent jetées par un de ses confrères connu par ses nombreuses chutes au théâtre. — Son nom ne lui a pas porté malheur.

Louis Lurine, si je ne me trompe, a vu le jour devant la cathédrale de Burgos. Sa naissance date de la même année que son paletot, de 1813. Il est issu d'une des plus riches familles de Castille. Son père, qui s'y répandit en belles œuvres, fit construire l'hôpital de Burgos qui porte son nom. Lurine, qui a fait toute sa vie la chasse au roman,

LOUIS LURINE

y doit trouver un lit sur ses vieux jours. Sa chambre est prête.

Lurine vint en France après avoir fait ses humanités à Burgos. Néanmoins, pour terminer son éducation à Paris, il se mit à étudier le cœur des femmes, à 3,000 fr. le cachet. Il s'est ruiné avant d'avoir fait ses classes. Les femmes sont cosmopolites.

Lurine n'a jamais contesté aux femmes la puissance de faire des chefs-d'œuvre, bien qu'une femme l'ait créé d'une laideur à grand orchestre. Cette laideur qu'il s'exagère est un des tourments de sa vie. Il a eu longtemps la faiblesse de croire qu'un homme devait plaire par le cœur et l'esprit à ce sexe qui ne veut que de la jeunesse et de la beauté, dans ce pays où la beauté rançonne la laideur en lui présentant un miroir — et la facture de son tapissier.

Cependant un jour, Lurine, ardent comme ces jeunes cœurs de vingt ans qui font feu à la première capsule, avise dans un bal une brune Lycoris née plutôt à Palaiseau qu'à Tibur. Il lui offre un verre d'anis ; elle accepte : ce fut son Waterloo ; elle se rendit et ne mourut pas. On prend le cœur des femmes par les pieds et par la gourmandise. Son brillant caquetage, son esprit toujours endimanché plaisaient à la jeune fille du bal. Elle semblait oublier les irrégularités de son galbe dans

les doux épanchements de son cœur d'amant aimé. Leur bonheur commun logeait dans le septième ciel. — Dans les entr'actes de sa passion pour la brune Lycoris, Louis Lurine composa de beaux livres : *la Vierge du travail; Ici l'on aime; le Talisman du cœur*. Rien ne pousse tant à la méditation, à la guitare et à la poésie du cœur, comme les baisers de la femme dont on se croit aimé. Mais le cœur des femmes et les flots sont changeants. Après six mois d'un bonheur en participation, un soir qu'il rentrait courbé sous les bravos enthousiastes que sa charmante comédie *le Boudoir* avait excités au Théâtre-Français, il ne trouva plus chez lui que le bouquet de violettes traditionnel et un billet tracé au crayon sur lequel il lut :

« Adieu, mon seul Louis au monde, ne m'attends plus; je vends tes meubles et je passe aux Anglais pour fonder une institution de bienfaisance, sous le titre : *Société du libre échange*. Adieu, tout à moi. »

Comme on le pense bien, le bouquet de violettes oublié par Lycoris ne fut pas trouvé suffisant pour la garantie des loyers. Le propriétaire donna congé à Lurine, qui alla demeurer rue Notre-Dame-de-Lorette, dans un grand appartement où il ne manque que des meubles. C'est là, en tête à tête avec son bouquet de violettes, qu'il composa le charmant volume sous le titre : *le Treizième*

Arrondissement de Paris, livre plein d'humour, de sel attique et d'esprit.

Pour Louis Lurine, la lorette n'est que la grisette réformée. La recherche de la paternité est interdite dans la rue Bréda inclusivement. Le treizième arrondissement est la ceinture dorée de Paris; le nouveau pays de Tendre, moins la tendresse de l'ancien; où l'on rêve sans dormir; où l'on dort sans rêver; où un amant est un mari donné par la nature ; où l'on a découvert le bonheur à vendre et des usurières qui aiment à la petite semaine ; où enfin l'amour et l'amitié sont frères... sans être jamais du même lit.

Pour notre Castillan désappointé, humilié, la lorette qui prie fait des avances à Dieu pour donner de la jalousie au diable; et je suis sûr que, comme moi, quand il la voit agenouillée à Notre-Dame-de-Lorette, le dimanche, dans son invocation, elle doit dire : « O Marie qui avez conçu sans pécher, faites-moi la grâce de pécher sans concevoir. »

Mais il laisse les femmes pour ce qu'elles sont et les hommes pour ce qu'ils valent, et se livre tout entier à la littérature; l'amour n'est plus pour lui que l'omelette soufflée au dessert. Il fait paraître successivement : *les Rues de Paris*, *les Prisons*, *l'Histoire politique de Lamartine, les Couvents*, *le Train de Bordeaux*, *le Palais-Royal* et *l'Histoire*

de Napoléon. Ce beau livre le fait décorer de la croix de la Légion d'honneur, sur la demande de M. de Salvandy, alors ministre.

Mais il fait une halte. Le moyen de faire reposer son esprit, c'est d'occuper son cœur; il courtise, pendant trois mois, une des plus jolies actrices de Paris qui a l'air de lui rendre amour pour amour. Lurine veut précipiter un dénouement heureux et demande une hospitalité dans le cœur de l'artiste.

« L'hospitalité, lui dit-elle, est une vertu écossaise....

— Soyons vertueux, lui dit Lurine.

— Restons Français, lui dit l'artiste. Je ne puis pas me figurer votre tête sur mon oreiller.

— Si j'éteignais la veilleuse?...

— Non. — Je vous écouterais parler; c'est tout ce que j'aime en vous. »

Ce que Lurine envie dans les gloires de ce monde, c'est la gloire dans l'amour, la bonne fortune, la femme à son bras, les seules gloires qui l'éblouissent et le fascinent.

Il reprend ses travaux littéraires, et le succès le console de ses déceptions en amour véritable. *Chabert*, *la Vieillesse de Richelieu*, *la Chasse aux maris*, *Mme Basile* et *le Vieux Bodin* sont représentés au Vaudeville; *Caliste* au Gymnase et *la Comédie à Ferney* à la Comédie-Française. Lurine est un de nos plus élégants écrivains.

ALBÉRIC SECOND

Il est moins élégant par la mise; il est fâché avec la *Belle Jardinière*; il a trouvé le *Prophète* inflexible. Il est riche de talent et pauvre d'argent.

Il possède son Code et un bouquet de violettes; — pas autre chose.

ALBÉRIC SECOND

Albéric, si l'on en croit les langues venimeuses, aurait englouti quelques oncles d'Amérique pour se produire favorablement dans le monde. C'est un *on dit* que je ne veux pas vérifier. Il cultive l'arbalète avec un art merveilleux, porte de beau linge et la tête haute comme un homme qui a du 4 1/2 au plus haut cours. Il a toujours des gants beurre frais aux mains et dans sa tête une érudition profonde; et bien qu'il ait des goûts aristocratiques pour la société des femmes, entre le tablier du pont des Arts et celui d'une gentille ouvrière, Albéric n'hésiterait pas pour reposer sa tête. Pour lui, le cœur d'une lorette est un passage où l'on trouve des boutiques à louer; il s'y incruste. — Je ne connais de lui que deux petits chefs-d'œuvre : *Les Contes sans prétention* et *les Mystères de l'Opéra*. Mais il est jeune encore et donne

de grandes espérances aux femmes et à la littérature dont il est l'ornement.

Voyez Nadar, ci-contre, pour le complément de sa binette. Nadar a consenti à lui raccourcir le nez, pour ne pas détruire l'opinion qu'on a qu'Albéric Second est un assez bel homme.

BIBLIOPHILE JACOB

Hippocrate descend d'Esculape par Héraclide. Paul Lacroix descend des prés Saint-Gervais — par la barrière de Belleville. D'autres disent qu'il descend en droite ligne des Mérovingiens, et qu'il aurait vu naître sainte Geneviève, bergère de Nanterre. Non, ce n'est pas possible, il n'est pas si vieux que cela.

Je tiens d'une source certaine que sa mère, honnête épouse d'un marchand de draps d'Elbeuf, mit au monde à Sedan, le 16 juillet 1793, trois enfants jumeaux du sexe masculin : un avoué, un poète et un prosateur.

La déclaration à l'état civil fut faite sous les noms d'Édouard, de Paul et de Jules Lacroix.

Édouard fut voué de bonne heure à la cravate blanche. On en fit un avoué.

BIBLIOPHILE JACOB

Le second, Jules, fut agréé — en sevrage — chez la nourrice de Scarron.

Paul, celui qui nous occupe, fut allaité par huit sociétés savantes qui lui firent sucer le lait des vieilles chroniques, et lui donnèrent, dès l'âge de cinq mois, le *la* des romans moyen âge et adultérins.

Le lait des huit sociétés savantes venant à manquer, le petit bonhomme tetait tant, qu'elles l'abandonnèrent dans un coin obscur de la rue de l'Homme-Armé, où une nuée de truands, qui hantaient le voisinage, s'empara de lui et l'exposa pendant trois mois aux clartés de la lune pâle, pour faciliter sa dentition ; aussi, dès que le pauvre innocent commença à zézayer, la lune n'était pour lui que le pain à cacheter de la nature.

Cette manière d'élever les enfants convenait peu à la frêle organisation du jeune Paul ; aussi ne voyait-il pendant son sommeil agité que des danses macabres, des goules, des vampires, des nuées de salamandres, beaucoup de licornes, pas mal d'hippogriffes, et à l'âge de sept ans il avait pris le parti de se renfermer comme César au camp, dans les plis de cette fameuse houppelande velue si formidable par le nombre des romans qu'elle contient ; il ne dormait plus, ne se bougeait plus, si bien qu'après un long silence de six mois, on pensait que, calfeutré de la sorte, prenant décidément en

pitié les petites choses d'ici-bas, il avait cessé de préméditer quoi que ce fût ; qu'il ordonnait à ses archaïsmes gaulois d'aller se faire inventer ailleurs ; enfin, qu'il ne songeait plus à multiplier la race du *Maugrabin*, lorsqu'il lui prit subitement la fantaisie de créer avant sa majorité :

Le roman vertueux ;
Le roman floréal ;
Le roman calcaire ;
Le roman métallurgique ;
Le roman phalanstérien ;
Le roman d'eau douce ;
Le roman gris ;
Le roman bleu ;
Le roman opale, — conjugal, — matrimonial et légal.

Si bien que son frère Jules, voyant le petit drôle posséder son Virgile par cœur, et des idées si pompeusement romanesques, lui décocha ce sonnet entre cuir et chair pour tâcher de le dissuader et le ramener à la vertu que donne la saine littérature.

Nous extrayons ce sonnet d'un beau livre intitulé *Pervenches :*

A MON FRÈRE

Toi qui rêves, la nuit, dans une chambre pleine
De ces vieux livres noirs, d'où sortent les nouveaux,

De ces livres pressés comme au fond des caveaux
Les morts, ou les épis fourmillants dans la plaine!

A l'heure sombre où vient bourdonner le phalène,
Quand tu songes, comptant les sublimes travaux
De ces Bénédictins, prodigieux cerveaux,
Qu'ils sont tous là, muets, sans regard, sans haleine!

Ne crois-tu pas ouïr dans tes livres souvent
Passer comme un frisson, comme un souffle de vent,
Et bruire la page au sein de chaque tome?

Et ne crois-tu pas voir, du volume béant,
De l'énorme in-folio s'échapper un fantôme
Qui se penche sur toi pour te dire... « Néant! »

Ces vers sont d'un bon frère, — et d'un bon poète aussi.

M. Jules Lacroix est un *pervenchiste* très distingué.

Paul ne tint aucun compte du sonnet fraternel et mit le pollex sur l'extrémité de son nez et, l'agitant depuis l'index jusqu'à l'auriculaire compris, il composa successivement un roman moyen âge, *la Danse Macabre* et *le Roi des Ribauds*, dans lequel l'érudition des recherches et l'intérêt font passer une éponge sur les obscénités que comportait un pareil travail. Mais nous étions en 1833, et l'on se souvient que les disciples de l'école littéraire qui se formait alors ne s'abordaient jamais

sans proférer ces mots : *Enfer et damnation !* — c'était un genre. — Paul était entré dans la situation.

Paul Lacroix, — que le sonnet de son frère lui soit léger ! — ne s'en livra pas moins à une littérature désordonnée, à des romans semi-historiques et à l'histoire greffée sur des personnages célèbres à la façon d'Alexandre Dumas et d'Auguste Maquet.

Le bibliophile Jacob est pour moi un puits artésien, — je me trompe, un puits de science ; par malheur, la vérité n'y loge pas toujours en garni ; voilà mon opinion. Et, si l'on me demandait ce que je pense de *la Chambre des poisons*, qui obtint un si grand succès, je dirais que c'est l'histoire par à peu près du siècle de Louis XIV, du Régent, de la Brinvilliers, de la Mautorte et autres gentilhommes de l'époque, mais que j'ai toujours préféré, en fait de tablettes, celles de chocolat-vanille à celles de l'histoire du bibliophile Jacob. — Je sais ce que je mange.

Le bibliophile a fondé, avec Ferdinand Seré, archéologue aussi distingué que lui, *le Moyen âge* et *la Renaissance*. Il a été aussi le collaborateur le plus assidu du *Journal des Enfants*, et n'a jamais, disons-le à sa louange, perpétré le moindre vaudeville poitrinaire ; il était trop fier pour cela !

Plus que jamais il se fait ramoneur de biblio-

thèques et rempailleur d'articles au journal *le Mercure*, où il admet avec une bonté toute paternelle les jeunes écrivains, les poètes sans ouvrage et les romanciers en herbe. Il les encourage et leur enseigne le chemin de la célébrité dont il est lui-même un des plus fervents apôtres.

Il commet, avec circonstances aggravantes de succès inouï : *les Soirées de Walter Scott à Paris*, *la Folle d'Orléans*, *le Chevalier de Chaville* et *Médianoches*, charmantes nouvelles écrites avec son cœur et son esprit distingué.

Le bibliophile Jacob est d'une nature très simple et très modeste : la modestie est la feuille de vigne du talent : il a beaucoup de l'une et abuse de l'autre ; et si jamais Paul Lacroix venait à tomber dans la détresse, ce qu'à Dieu ne plaise, je me chargerais de faire graver, en cul-de-lampe et à mes frais, cette adresse que je distribuerais moi-même aux illettrés qui visitent l'*Exposition universelle :*

M. Paul Lacroix, plumitif non patenté, fait les romans intimes; exécute les chroniques moyen âge; trame les nouvelles, le tableau de mœurs; ramasse toutes sortes de manuscrits; fait tout ce qui concerne son état, pour les cabinets de lecture qui paraissent ne pas le désirer; dresse des élèves, fait des envois à l'extérieur; prend des pensionnaires et ne va pas en ville; le tout à juste prix. Il y a une patte de lièvre à la porte. On est prié d'affranchir.

AUGUSTE MAQUET

La rue Quincampoix, rue si féconde en souvenirs historiques, a vu poindre à son axe, en 1813, une de nos gloires d'aujourd'hui. Auguste Maquet y est né le 13 septembre, par un beau clair de lune ; puis successivement sept autres enfants vinrent prendre après lui leur part du soleil.

Son père, dans sa tendre sollicitude, bourrait cet enfant d'alexandrins et de prose :

L'alexandrin est le ténia des vers,

si bien qu'à l'âge de huit ans, Auguste Maquet savait des volumes entiers par cœur et sans pouvoir les comprendre. Le studieux Auguste était capable de réciter d'un bout à l'autre toutes les fables de Phèdre, voire même le récit de Théramène, sans omettre les accents de douleur causée par la mort d'Hippolyte, à laquelle, malgré son jeune âge, il prenait déjà une part bien vive et bien sentie.

D'une école, placée près de la Sainte-Chapelle, il alla dans une autre, à Belleville, dans une propriété de son père, où, entre le supin et le gérondif, sa plus belle vocation était de dénicher

AUGUSTE MAQUET

des merles et de propager l'espèce volatile avec autant de persistance qu'on en met à ne pas trouver le dahlia bleu. — Son père crut prudent de lui faire achever ses classes si mal commencées, en qualité d'externe, au collège Charlemagne.

Auguste dévora tous les livres de la bibliothèque paternelle, depuis Geneviève de Brabant jusqu'à l'Arétin, que le jeune aiglon écrivait *l'art éteint*. Auguste aima toujours depuis titiller le goût et l'esprit, malgré son aversion pour le calembour. Il *bâclait* ses thèmes et ses versions avec une rapidité singulière; en un mot, il était laborieux à force de paresse; mais de cette paresse qui est celle du poète et du rêveur.

Quand Auguste avait *lu*, la Pologne était ivre.

Ce qui avait rendu fou ce pauvre don Quichotte avait activé au contraire l'imagination et l'intelligence de cet écolier. Les pièces de théâtre étaient sa lecture favorite; elles l'impressionnaient vivement. C'est dans les *Proverbes* de Carmontelle qu'il puisa, peut-être à son insu, l'instinct de la scène et la vérité du dialogue, qui plus tard devait si merveilleusement se développer en lui.

Enfin, elles s'écoulèrent tant bien que mal, ces premières années de collège, si arides, si fatigantes, si nauséabondes, et bientôt l'on put entrevoir le brillant écolier qui devait cueillir plus d'une

palme universitaire. — Auguste achevait sa troisième, quand, un beau jour, il lui prit fantaisie de composer un roman. Il roula pendant quinze jours dans sa tête un plan très fantastique, très effrayant, très impossible; puis emporté par l'enthousiasme, comme la sibylle de Cumes, il se met à écrire, sans désemparer, les premiers chapitres de ce roman à *rallonges* qu'on eût dit composé par des clercs de notaire et d'avoué révoltés. — Dieu sait ce dont est capable un clerc de notaire!

Maquet, avec un courage digne de Régulus, commença un autre roman qui devait fournir environ douze volumes. Cette production colossale, au-dessus de son âge, fourmillait, chose étrange, d'excentricités fort joyeuses : ce n'était plus le drame noir et cadavéreux, c'était le grotesque, un mélange assez agréable de Scarron et de Ducray-Duminil, saupoudré de Paul de Kock. Le manuscrit fut saisi au huitième volume dans le pupitre de l'écolier, et l'écolier saisi à son tour par les épaules et jeté à la porte du collège. — Maquet était alors en rhétorique.

Il rentra dans la pension Cimtierre, chez lequel il venait d'achever sa rhétorique, et lui proposa, sans la moindre précaution oratoire, de faire gratuitement chez lui son année de philosophie, tout en donnant des répétitions de latin et de grec aux élèves qui, deux mois auparavant, étaient ses

camarades. Cette proposition fut acceptée par M. Cimtierre, qui lui alloua en plus la table, le logement et quatre-vingts francs par mois.

Ici commence la vie littéraire de Maquet, le futur collaborateur secret d'Alexandre Dumas. Et l'on sait que, plus tard,

> Sous son sceptre savant la scène gagna gros :
> Car il sut avec art, luttant contre les flots,
> D'Alexandre Dumas arrêter les complots.

Mais n'anticipons pas.

Maquet se sent libre, il a des ailes et quatre-vingts francs par mois! et l'avenir qu'il entrevoit mystérieusement dans la pénombre de ses rêves poétiques lui semble quelque chose de merveilleux. Nous touchions à 1830, et dans tous les esprits jeunes bouillonnait un irrésistible besoin de rénovation littéraire et politique. Maquet se fait soldat romantique. Il fut terrible et superbe à la représentation d'*Hernani;* les classiques n'osèrent pas l'approcher. Les enjambements de Maquet les effrayèrent au dernier point. Maquet ne sortait qu'armé d'alexandrins et d'hémistiches prêts à fondre sur les têtes de ses adversaires!

Les ordonnances de Juillet paraissent. Les grilles de la pension Cimtierre sont escaladées par Maquet, à la tête de ses camarades. Ils se précipitèrent tous dans la rue et furent se mêler au

peuple et prendre leur part de gloire et de caserne de gendarmes de la rue des Francs-Bourgeois. On emporte la caserne d'assaut, et Maquet en triomphe.

Maquet se lie d'amitié et de littérature avec Théophile Gautier et Gérard de Nerval. Ce dernier se fait le courtier obligeant de ses recueils périodiques et de ses élucubrations veuves de libraires. Maquet était devenu hugolâtre.

J'oubliais de dire que Maquet vivait du produit de ses répétitions, et qu'il travaillait pour sa gloire, au *Figaro* avec Alphonse Karr, à *l'Entr'acte*, à la *Gazette des Théâtres* et à la *Revue de Paris;* total : ZÉRO.

Notre Aristarque judicieux et spirituellement satirique commet, en participation avec ce bon Gérard de Nerval, une tragédie en un acte, intitulée : *Lara, ou l'Expiation*, qui fut reçue avec enthousiasme à l'Odéon, et enfouie avec délices dans les cartons poudreux de l'administration. L'Odéon avait du bon dans ce temps-là. — Maquet avait son *expiation*.

Notre héros est bachelier et vacciné ès lettres à vingt-quatre ans, et fait des tragédies refusées à l'Odéon. Mais n'importe, l'imposante sérénité de son front n'avait pas chassé l'inspiration ardente et gracieuse de sa jeune âme de troubadour, car la bienveillante sollicitude du bibliophile Jacob accueillait les premiers vers d'Auguste Maquet

dans *le Mercure*, qu'il signait du pseudo-écossais : MAC-KEAT.

Il fait sa thèse de docteur et travaille dix-sept heures par jour pour composer ses feuilletons de *Vingt ans après*, du *Chevalier de Maison Rouge*, et *la Reine Margot.*

En collaboration avec M. Paul Fouché, il fait recevoir au théâtre Saint-Antoine une pièce en deux actes, intitulée : *Le Nom de mon père.* Le public est assez peu poli pour ne pas demander le nom de l'auteur. Dans cette œuvre, Maquet n'avait fait qu'un *acte* de complaisance.

Il passe sa thèse en Sorbonne. La première partie de sa thèse, fort brillamment écrite, semblait présager une complète victoire, quand tout à coup un éclat de rire presque homérique ébranle les vieux murs de la Sorbonne. Ce rire, qui n'était point d'un parfait atticisme pour de si grands hellénistes, c'était le rire universel du savant aréopage. Une phrase un peu trop romantique avait produit cette tempête d'hilarité. Il s'agissait, dans la thèse, d'une définition de l'apologue, et Maquet osait prétendre que l'apologue ne devait pas être offert dans un état complet de nudité, mais enveloppé d'ornements. « Que serait la fable, disait-il, sans cette poésie qui nous enchante, voile diaphane qui, sans cacher la réalité, lui jette un reflet léger qui l'anime et la colore, comme un

frais tissu rose semble donner la vie à une statue de marbre?

— Oh! oh! *frais tissu rose!* répétaient en riant les cinq juges en bonnet carré.

— *Frais tissu rose* est bien trouvé, reprenait avec malice M. Cousin, le président philosophe.

— J'ai pu me tromper, répondit assez brusquement le docteur en expectative; mais enfin, suivant mon système...

— Ah! ah! vous avec donc un système, vous? interrompit le président.

— Vous en avez bien plusieurs, vous, » interrompit brusquement Maquet impatienté. Et, malgré toutes instances et toutes les sollicitations, il se renferme dans le plus complet silence.

Il va sans dire que MM. les juges universitaires lui refusent sa nomination de docteur.

Il part seul et triste pour la Bretagne, et durant quelques mois il alla promener sa mélancolie sur les grèves bruyantes et déchirées du Croisic. En partant, il adresse cette lettre à M. de Wailly :

Monsieur,

L'université est une mère bien dure pour ses enfants; je vais demander à la littérature ce que l'université me refuse : gloire et profit.

L'avenir prouvera si j'ai eu tort ou raison.

MAQUET.

Il fait entre autres ouvrages, dans l'île de Croisic, *Bathilde ou un Soir de carnaval*, que Gérard de Nerval fait jouer à la *Renaissance*, pour les débuts de Mlle Ida, devenue depuis la femme d'Alexandre Dumas.

Ici commence sa liaison littéraire avec Dumas. — Ce drame obtint un grand succès. Maquet fit successivement *le Chapeau gris perle,* les premiers volumes des *Mémoires de d'Artagnan*. Dumas et lui font *les Trois Mousquetaires*, dont le succès fut si prodigieux sur la scène de l'Ambigu. Jusqu'ici Maquet avait été le collaborateur-attaché de Dumas, aux appointements variables de quatre cents francs à mille francs par mois. Mais, hâtons-nous de le dire à la louange de l'illustre écrivain, le jour de la représentation arrivé, Alexandre Dumas fit à Maquet la surprise de le faire nommer avec lui par l'acteur Mélingue. La justice du peuple des auteurs et journalistes présents dans la salle se témoigna par des bravos enthousiastes dont Auguste Maquet dut prendre sa large part. — Dès ce jour, Dumas et Maquet signèrent ensemble leurs romans et leurs œuvres dramatiques. Environ deux cents volumes forment le butin de ces deux écrivains.

Maquet a fait *Valéria*, pièce en vers, avec Jules Lacroix, pour Mlle Rachel, et *la Fronde*, à l'Opéra, avec le même collaborateur.

Le Comte de Lavernie et *la Belle Gabrielle*, tirés

de ses romans, ont été mis en pièces par lui seul avec ce talent scénique qu'on lui connaît. L'auteur de *Deux Mots sur un mur*, du *Beau Dangenne*, de *Deux trahisons* et de *la Chambre d'asile*, etc., a su prouver, par son talent mûri par des études silencieuses, qu'il pouvait accoler son nom avec gloire à celui de Dumas, dont nous nous expliquons la puissante fécondité.

Maquet est aujourd'hui quadragénaire et propriétaire d'un magnifique hôtel, rue de Bruxelles, bâti par ses épargnes sur les terrains de Tivoli. L'écolier-professeur à quatre-vingts francs par mois, comprenant toutes les vicissitudes des locataires de 1855, a mis en pratique ce distique de M. Vautour, qui dit que :

> Quand on ne peut pas payer son terme,
> Il faut avoir une maison à soi.

RACHEL

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Il y a dans un riche hôtel de la rue Caumartin un de ces charmants sylphes de gaze et de satin dont un seul regard rend fou celui qui le contemple en face.

RACHEL

Elle s'appelle... comment diable s'appelle-t-elle? Bah ! je vous le dirai tout à l'heure.

L'essentiel est de vous faire savoir qu'elle est ornée de toutes les grâces du corps et de l'esprit.

Elle a une taille de guêpe ;

Des cheveux d'or qui frisent — la quarantaine ;

Une bouche de rose ;

Un teint de lait ;

Des yeux adorables — qui font rêver les anges ;

Un col de cygne, tout de neige ;

Une gorge divine ;

Une bouche capricieuse qui flotte du sourire de la grâce à celui de l'ironie ;

Une main petite, blanche, furtive ;

Et un pied...

Bref, — une de ces femmes comme il en a été décrit par Homère chez les Grecs, par Ovide chez les Latins, par le sire de Balzac chez les Gaulois de notre âge.

Toutefois, entre toutes les choses qu'elle a, il faut comprendre encore :

Le cœur d'une femme, — baromètre qui marque toujours variable ;

L'étoffe nécessaire pour faire une Madeleine qui voudrait se repentir ;

Son frère Raphaël ;

Le père Félix, — son teneur de livres et son père ;

Sa maman, beaucoup de sœurs et de l'économie.

Mais elle n'a de Jeanne d'Arc — que la patrie. Comme elle, elle est née à Vaucouleurs.

Cette femme, ce sylphe, ce démon comme vous voudrez, se nomme Rachel ! !...

Rachel... Hermione... Électre... Virginie !...

Et voilà ces yeux, ce col de cygne, cette taille de guêpe, et ce front photographié sur le fait dans le rôle d'Électre, au moment où cette fille d'Agamemnon donne à Égisthe les noms que son horreur lui inspire, et appelle les pâles Euménides :

« Filles de la Vingince, Harrmez-vous, Harrmez-moi!... »

Voyez comme ces yeux rentrent, comme ce col se dissout, comme cette taille disparaît pour faire des effets de front !...

Comme on voit bien tout de suite qu'un pareil rôle, un pareil caractère conviennent à cet organisme sans attendrissement qui ne bouillonne et ne s'épanche que dans le ressentiment et la haine...

Les vertus domestiques ne nuisent jamais. Qui dirait, en entendant répéter ces vers d'Oreste, qu'elle est folle de cerises à l'eau-de-vie, qu'elle tri-

cote comme un ange et qu'elle fait des reprises perdues comme la femme d'un tailleur?... Mais elle laisse toutes ces vertus-là chez elle; au théâtre, elle est fille d'Agamemnon. Elle se passionnerait assez pour poignarder Egisthe — si les sociétaires voulaient lui donner de l'augmentation.

Aimez-vous la statue? elle en a mis partout.

A quoi bon dire qu'elle a été râcleuse de guitare dans son enfance? Arrivons vite à ses débuts à la Comédie-Française, où M. Véron avait aperçu sur le front de la jeune fille le rayonnement d'une étoile. Ses premiers rôles lui furent implantés par Saint-Aulaire, son professeur. — Le docteur Véron fut bientôt son ami, son protecteur, — son apothicaire, sans doute? — Rachel n'eut rien de caché pour lui; — il la présente à Samson, qui devient son maître et la fait débuter dans Camille des *Horaces*. L'impression en fut vive et profonde; Véron se fait Rachelâtre. La tribu d'Israël se scinde par catégories pour faire adopter l'artiste. Il y a les *petits hurleurs*, les approbateurs de l'orchestre; et les *grands hurleurs* qui avoisinent le lustre; il y a aussi des israélites *écouteurs;* l'escouade des *murmures harmonieux* proférés par les serviteurs munis de billets donnés; puis enfin les *Rachel-maniaques* se composant de marchands de chaînes de sûreté, ordinairement peu vêtus et

dont la fonction consiste à s'exaspérer avant la fin de la tirade, à se débattre, à se lever, et à courir sur les genoux des voisins, dans la direction de la porte, en s'écriant : « *Laissez-moi sortir ou je mords tout le monde !* ça se paye double. » M. Véron lui offre simultanément sa plume, sa pâte Regnauld et son cœur ; et la presse carillonne à grandes volées. Rachel est déclarée tragédienne en chef du Théâtre-Français, et le tour est fait. — Les coreligionnaires se reposent de leurs fatigues ; ils n'ont plus pour mission que de *faire le foyer*, pendant les entr'actes, pour entretenir les extases des spectateurs, moutons de Panurge qui payent et applaudissent à la grande satisfaction du Consistoire. Rachel est victorieuse sur toute la ligne. Les couronnes et les fleurs pleuvent sur la scène ; les eaux montent, montent jusqu'à l'inondation et le courant entraîne les plus indifférents. L'heureuse juive devient reine. Tout tremble devant elle ; les sociétaires eux-mêmes mettent *genoux en terre*. Alors commencent les exigences, les fugues, les congés, les bouderies, les feux, la rapacité métallique, l'ingratitude et l'abandon envers ceux qui l'ont prônée, adulée. — La Comédie-Française apprend trop tard à ses dépens, qu'il est plus facile de combler un fossé que les désirs d'une tragédienne de la force de Mlle Rachel.

Elle ressuscite Racine, Voltaire, Chénier mis

sous la remise depuis la mort de Duchesnois; elle est l'écho magnifique de ses professeurs, mais elle ne crée rien, ne devine rien de ce qu'elle exécute; seule et sans secours, elle n'a aucune force créatrice, elle tâtonne et s'égare sans le point d'appui de son Archimède-Samson. Les cordes sensibles et les élans du cœur lui manquent — au théâtre. — Mais dans la vie réelle, bien qu'elle n'ait jamais prêté son cœur à la petite semaine, le sien n'a jamais fait de solécismes; mais il a mis en pratique ce vers de Chénier :

Se faire aimer c'est là le premier bien du cœur.

Et elle a quitté le premier pour le deuxième *arrondissement*, et s'est décidée, à ce qu'il paraît, à rester garçon.

Ainsi que le printemps, l'automne a sa beauté.

L'automne a sonné pour Rachel, mais le talent a aussi son été de la Saint-Martin; elle règne encore en souveraine, la soif de l'or nous la conserve jusqu'à ce qu'elle ait assez parfumé sa litière et fait bâtir le palais de topazes qu'elle a rêvé. — Le cœur de Mlle Rachel a été gelé en Russie!!!

LOUIS HUART

(CHARIVARI)

C'est pour Huart qu'on a inventé les cache-nez. Ce jeune ravageur de la pensée osa un jour aller en Belgique avec cette proéminence faciale qu'on lui connaît, — l'imprudent ! — mais par un de ces bonheurs providentiels, les douaniers l'ont laissé passer sans visiter son nez rempli de dentelles et de points d'Angleterre !...

On affirme qu'il naquit à Romorantin en 1814. Or, pour un homme de génie, mieux vaudrait cent fois ne pas naître du tout que de naître à Romorantin. Sa renommée ne peut que gagner à cette incertitude. — Huart sortit gentil, mignon, parfumé de belles-lettres du collège, se servant avec affectation de l'imparfait du subjonctif, dans ses moments perdus, pour prouver qu'il avait fait ses classes. — Mais, comme à Romorantin on doute encore qu'Henri IV ait été assassiné par Ravaillac et que Lucullus fut un agent de change qui inventa les cerises, Huart n'eut rien de plus pressé que de quitter sa ville natale où son esprit ne pouvait que s'étioler. Il débuta à Paris dans un temps où les physiologies étaient à l'ordre du jour. Il fit celles

LOUIS HUART

de *la grisette*, *du médecin*, *du flâneur* et de *l'étudiant*, les premières qui parurent avec un succès de style et d'observation comiques. Il reçut un matin cette lettre datée du *Charivari :*

Monsieur, votre rédaction me plaît; venez ce soir avec votre nez, nous en causerons. On fera de la musique; et, daus les intermèdes, on discutera sur les pieds des Auvergnats, avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre futur collaborateur.

ALTAROCHE.

Dès ce jour Huart fit partie de ce charment journal, où, depuis 1838, il n'a cessé de collaborer et de combattre, avec une verve inépuisable de gaieté, les ridicules et la politique des temps passés. — Huart est de ceux qui iront faire un tour à la postérité, — à moins qu'il ne s'arrête en route. — Mais je ne le pense pas, car il vient de fonder le théâtre des *Folies-Nouvelles*, où il compte bien perpétuer, dans les folies des autres, cette vieille gaieté gauloise dont il est un des plus fermes soutiens. — Huart est un aventurier de la plume et de la caricature. Il a écrit le texte des *Cent et un Robert Macaire*, types charmants qui ont fait sa réputation d'écrivain, remarqué déjà par sa Galerie de la presse et des beaux-arts, *le Musée-Philippon*, *l'Almanach pour rire*, *l'Almanach comique* et *Messieurs les Cosaques*, illustrés par Cham. On lui attribue à tort la maladie des pommes de terre ; on

va jusqu'à dire que sa gaieté les aurait rendues malades de jalousie ; mais ce fait est trop grave, s'il était vrai, pour que je prenne sur moi de vouer Louis Huart à l'exécration des peuples et des maçons. — Voici son signalement : Il déteste les Jeux floraux et leur Clémence Isaure ; il porte un habit de première classe, un gilet splendide et un binocle en or. Il a un extérieur froid comme la Crimée. Observations hygiéniques. Ne causer avec lui sur les boulevards qu'en boutonnant son pardessus ; ne pas lui donner la main, si l'on ne veut pas attraper des engelures.

CHARLES PHILIPPON

(JOURNAL POUR RIRE)

C'est une chose triste pour un *binettiste* consciencieux de n'avoir pas de mal à dire de celui dont il écrit l'histoire... J'essayerai néanmoins, en trifouillant un peu dans la vie de Philippon, de trouver à médire de cet homme de tant de sarcasmes et de fusain. Si je disais de lui qu'il contribua, en 1774, à l'institution d'une rosière à Romainville, je le ferais passer pour un homme crédule et moral et je le vieillirais... J'aime mieux dire la

CHARLES PHILIPPON

vérité, rien que la vérité, la main sur ma conscience de biographe, ce que je sais de cet homme maigre et étonnant, né à Lyon avec un cœur de Romain.

Charles Philippon est né en 1800 de parents canuts. Son père en voulut faire un dessinateur en châles, mais le jeune Charles préférait gagner sa fortune à Paris à dessiner des polichinelles et des soldats rangés en bataille, à un liard la feuille, pour le père Giot et les enfants bien sages. Ce jeune Raphaël en herbe se lia avec son beau-frère, M. Aubert, notaire ruiné, et prit avec lui en 1829, une boutique d'éditeur d'estampes, au coin du passage Véro-Dodat.

Au risque de se brouiller avec la Sainte-Alliance, Philippon fonda *la Caricature politique*, qu'il continua pendant cinq ans, en suivant pas à pas les événements et les choses dont il faisait ample butin. Il prouva avec un rare bonheur de style et de crayon que le sot de la cour dit et fait des sottises plus élégamment que le sot du Marais. Le règne de Louis-Philippe lui en a fourni des types nombreux. — On s'arrachait les amusantes pages du véritable importateur de la caricature en France. — Les Anglais furent dépassés.

— Toute vérité n'est pas bonne à dessiner. — Le pouvoir d'alors s'émut du succès merveilleux de ces images spirituelles et railleuses. Il fit saisir le

journal et le dessinateur. — Philippon comparut à la barre, et c'est devant les juges que naquirent les fameuses poires représentant la tête de Louis-Philippe dessinées en une seule nuit sur tous les murs de Paris. — Philippon, voulant prouver à ses juges qu'il y avait tendance dans le procès, dessina à la barre même une poire à laquelle, en ajoutant un nez, une bouche et des yeux, il était facile, avec de la bonne volonté, de reconnaître le portrait du roi. Il fut condamné à six mois de prison, puis à treize mois pour récidive. A sa sortie de prison, il se vengea en créant *le Charivari* avec Albert Clerc, Desnoyers et Altaroche. — Il quitta *le Charivari* en 1847 et fonda le *Journal pour rire*, qui est aujourd'hui dans tout l'apogée de son succès. Philippon se repose à présent sur ses lauriers et sur son fils, qui continue son petit commerce, pendant qu'il rêve au *dolce far niente* d'un faiseur de tragédies.

NADAR

Félix Nadar est né à Paris, de parents lyonnais, mais libraires. — C'est le 5 avril 1820 que le bourdon de Notre-Dame se garda bien d'annoncer cet événement à la France et aux populations ru-

NADAR

rales. — L'enfant vint au monde avec cette tête luxuriante qu'il s'est dessinée depuis sur sa nature, les cheveux rouges et en désordre comme ses idées, bravant la moelle de bœuf, le philocome et les ricanements de ces contemporains. — Il consentit à voir le jour à la condition que la sage-femme le tirerait par les pieds. Il ne voulait pas que sa noble tête fût mise en contact avec les vieux doigts de la mère Messager.

Cette sage-femme n'osa pas contrarier l'embryon bilioso-nervoso-lymphatique; elle tira tant et tant Félix par les pieds, que ce ne fut plus un homme qu'elle mit au monde, mais un horrible faucheux. — Son tailleur a compris qu'il était urgent de jeter au plus vite un voile d'Elbeuf sur les injustices de la nature; et il fit sur Nadar de l'orthopédie à coups de ciseaux. Malgré les soins du tailleur artiste, les jambes louchent affreusement, mais cela ne paraît pas en omnibus.

Donc, en naissant, Félix Nadar avait dix pieds trois pouces. Sa famille en fut effrayée; une somnambule consultée déclara que c'était un signe de grandeur future. Mais, avec l'âge, la taille de l'intéressant nourrisson diminua, si bien qu'aujourd'hui il paraît s'être définitivement arrêté à cinq pieds huit pouces.

Ses parents, qui l'aimaient tendrement, le mirent à l'école des frères et l'en retirèrent au mo-

ment où il allait succomber sous les barbarismes, pour le placer au collège Bourbon. — Il y fit des études et devint un brillant élève ; à tel point qu'à chaque fin d'année scolaire, il n'est pas un seul de nos marchands de soupe universitaires qui n'eût voulu l'avoir pour ses réclames de fin d'année.

Nadar eut un frère dont il fut toujours le Pierre Corneille.

Il fut arrêté en rhétorique par une gaminerie de collège. Les allumettes chimiques (allemandes) venaient d'être inventées; Félix Nadar, qui se destinait *in petto* à l'École des mines, plaça un de ces paquets en entier sous le marbre du poêle, y mit le feu, et fit sauter le four et le marbre en éclats. Un de ces projectiles atteignit le professeur, qui, malgré sa blessure, eut encore assez de présence d'esprit pour flanquer le collégien à la porte et arrêter ses études au moment où il allait concourir pour le prix de rhétorique française.

Pour se consoler, Félix entra pion dans une pension d'enfants en sevrage. — Sa mission consistait à les conduire au nombre de vingt-quatre dans le jardin du Luxembourg, où ils se gaudissaient au soleil. Nadar ne confiait à personne le soin de les reboutonner ! — On conçoit que cette haute intelligence mise à si rude épreuve dut devenir apathique, somnolente et rêveuse. Aussi des vingt-quatre élèves qui lui étaient confiés, il était rare

qu'il n'en ramenât pas au moins un ou deux écrasés par les voitures. Ayez donc des enfants! — Grâce à Nadar, cette pension des écrasés diminuait à vue d'œil et sa besogne devenait plus facile ; on le congédia.

Il partit pour Lyon et se fit élève en médecine, à l'âge de dix-sept ans. Il fit ses premières déjections littéraires dans une feuille du département. — Il y écrivit *les Mémoires d'une varice* et publia une nouvelle ayant pour titre : *Le coton fait la femme.* Tout ceci est peut-être apocryphe, mais enfin il quitta Lyon précipitamment, emportant avec lui la malédiction des maris et nombre de boucles de cheveux de ces dames.

Nadar revint à Paris. Hélas ! pour lui la femme est un cabinet de lecture dont il a étudié tous les volumes, et les regards d'une jolie fille ont toujours porté dans son cœur aussi loin qu'un canon à la Paixhans !... il avise une gentille ouvrière du marché Saint-Martin... il l'aime et lui fait des noirs. — Elle ne peut s'habituer à tant d'amour ; elle quitte le marché Saint-Martin, et Nadar par-dessus le marché.

Nadar a eu, je crois, des relations coupables avec la veuve du 5e housards. Mais, j'ai si peur de diffamer cette pauvre veuve, que je n'insiste pas sur ce fait.

Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Il essaye à Paris sa littérature départementale. — Il fait des progrès et des articles dans les journaux sous son véritable nom de Tournachon.

Nadar se met au mieux avec les neuf muses ; il les tutoie. — Il établit de bonne heure des relations criminelles avec Terpsichore. Nadar danserait volontiers sur un volcan ; — il s'abonne à Valentino. Il abandonne Terpsichore pour Clio et publie *la Robe de Déjanire* avec trois volants : je me trompe, en trois volumes ; *le Miroir aux alouettes* et *les Souvenirs d'un médecin.* Ces trois ouvrages sont enlevés et lus avec avidité. On cherchait du scandale dans l'encrier de Nadar ; ce n'était que de la pure vertu qui en sortait. — Nadar venait de porter atteinte à sa réputation.

Il entre en 1847 comme rédacteur et comme caricaturiste au *Charivari.* Son premier dessin représente Grassot dans le *banc d'huîtres*, une des plus charmantes drôleries caricaturales qu'on ait vues. Dès ce jour Tournachon prend le pseudonyme de Nadar et se place au premier rang de nos plus gais et de nos plus spirituels caricaturistes. Il fait avec *le Charivari* un traité de cinq ans ; mais 1848 éclate et Nadar part avec la légion étrangère pour révolutionner la Pologne. Il pénètre dans les trois quarts de la Prusse et s'arrête dans les prisons de Magdebourg. — Il revient avec ses idées et ses cheveux rouges, sans avoir convaincu la Po-

logne. — Il fonde avec Lireux et Clément Caraguel la *Revue comique*. Cet ouvrage obtient le plus grand succès ; plus de 500 dessins inondent cette désopilante revue. Nadar est le fusain fait homme de la gaieté gauloise.

Tout le monde connaît et apprécie cette brillante page qui perpétuera le souvenir des sommités littéraires et artistiques qu'il a fait paraître sous le titre : Panthéon Nadar, et dont les originaux ont été achetés par le banquier Millaud. — Sa collaboration puissante au *Journal pour rire* ; ses revues trimestrielles ; son *Musée anglais et français* ; son *Nadar-Jury au Salon* ; les soixante *Binettes* de cet ouvrage et les charmants bois dont il a maintes fois illustré les colonnes du *Tintamarre* sont de petits chefs-d'œuvre qui survivront.

Un rapin de lettres du *Tintamarre* a fait de lui cette épitaphe anticipée :

Passant, qui cherche à lire un nom sur cette pierre,
Poursuis ton chemin sans retard...
Si celui-là qui dort s'éveillait par hasard.
Il a l'humeur bien tracassière,
Et te trouverait quelque part
Sans nul doute un bon ridicule :
Crains de tomber sur sa férule
Et fuis, car son crayon *a dard*.

Aujourd'hui, Nadar peut oser passer sans saluer par la barrière des Vertus. Jadis il était pro-

digue, aujourd'hui il est d'une avarice sordide... il est devenu avare à ce point qu'il se griserait volontiers pour avoir le vin généreux. Nadar n'est plus le même homme, mais il est resté le même artiste.

Il a complété le vers.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Nadar a des mœurs ! !

Il s'est lassé d'être de ces maris qui enrichissent le 13e arrondissement... Il a contracté un mariage contre une jeune et gentille personne d'une famille honorable... Il est devenu mystique. Quand il travaille, il a toujours l'image de *saint Protais* devant lui.

Il va profiter de son mariage — pour engraisser.

EUGÈNE DE MIRECOURT

Je me suis longtemps demandé si Eugène, né à Mirecourt (Vosges), était un être vivant ou une machine à vapeur fabriquant des livres, en voyant si souvent les lignes hiéroglypiques de cet homme étonnant, livrées en proie aux compositeurs d'imprimerie, que je doutais que la force d'un homme pût suffire à une telle consommation de plumes et

EUGÈNE DE MIRECOURT

de papier. J'ai vu Mirecourt, et je suis maintenant convaincu que c'est un individu de l'espèce humaine et non une machine à vapeur. Et j'en suis désolé pour les progrès de la mécanique.

De Mirecourt est un brun et un biographe patenté dont la voix exécute sans cesse un air de clarinette d'aveugle. Il a un cœur en fer battu quand il s'agit de stigmatiser les ridicules de ses contemporains ; en revanche, il a un cœur d'or ou de cire molle dans la vie réelle ; celle qu'il n'écrit pas.

Il est né dans la patrie des tabatières de buis et des orgues de Berbéri, de parents vétérinaires. Enfant, il tenait avec beaucoup de grâce les pieds des chevaux que saignait son père. Il entra fifre dans un régiment de volontaires qui se forma à la frontière pour la défense du pays, en 1813. Les alliés entrèrent malgré lui en France ; il retourna dans ses foyers et se livra avec frénésie à la confection des alcools. A l'âge de dix-huit ans, pour lui, tous les hommes étaient égaux devant un verre de punch ; mais dès que son cœur parla pour une Egérie qu'il avait vu sortir du bois sacré, voluptueux comme il l'était, Mirecourt prit un indicible plaisir à ses morsures amoureuses. — Pour témoigner à la nymphe, qu'il trompa, toute sa reconnaissance, on assure qu'il l'assassina un matin en mêlant une matière nuisible dans son eau de

Seltz, pendant que la belle se pendait à ses lèvres pour mieux écouter ce qui se passait dans son cœur.

Ce noir forfait accompli, il se sauva dans des régions inconnues et se condamna, sans circonstances atténuantes, à la fabrication des romans de la maison Alexandre Dumas et compagnie. Eugène fait de la *fantaisie* à tant la ligne, et fait paraître dans un entr'acte une œuvre folle sous le titre : *Sortir d'un rêve.*

Eugène, à cette époque, en 1838, commençait à avoir un horizon doré qui se montrait de loin, mais qui ne demandait pas mieux que de se rapprocher. — Il se rapprocha peu à peu, et ses élucubrations littéraires parurent dans le rez-de-chaussée de la grande presse sous les titres : *André le Montagnard*, *Mon oncle le Chanoine* et *le Sire de Molsheim.*

En aucun temps le jeune Mirecourt ne fut pris en flagrant délit de bal Mabille ; il était trop studieux pour cela. Il préférait, dans ses heures de loisir, avoir des conversations criminelles dans le treizième arrondissement.

La famille d'Artenay, *le Lieutenant de la Minerve* et *Madame de Tencin* virent le jour presque en même temps et firent la réputation du jeune et spirituel écrivain. Les *Mémoires de Ninon de l'Enclos* qu'il publia ensuite eurent un succès

aussi prodigieux que ses *Contemporains*, qui ont amené la triste parodie que vous lisez en ce moment dans mes *Binettes contemporaines*. J'ai voulu lui faire une concurrence déloyale ; mais aujourd'hui, trop tard, j'ai acquis la preuve que ses *Contemporains* vivront, et que mes *Binettes* mourront de phtisie pulmonaire. — *Amen*.

COMMERSON

(TINTAMARRE)

« Mon petit bec est assez beau,
Et le reste de ma figure
Montre que je suis un oiseau
Qui n'est pas de mauvais augure. »
UN SERIN.

Rassurez-vous, Mesdames; ne vous en rapportez pas trop légèrement à l'étrange photographie nadaréenne de Commerson ; l'objectif s'est dérangé : Commerson est bien plus laid que cela.

Vers la fin du XVIIe siècle, Commerson fut vendu fort jeune à des marchands d'esclaves taïtiens par des bohémiens qui l'avaient volé à sa nourrice. — L'enfant eut tout de suite dix ans, puis quinze; sa précocité donna même à douter s'il n'avait pas toujours été majeur.

Dès l'âge de cinq ans et trois quarts, Commerson faisait des calembours jusqu'à la dysenterie; à tel point, que sa mère comprenait que cet excès de calembours dans un âge aussi tendre devrait lui nuire tôt ou tard dans les lettres auxquelles elle le destinait. « Hélas! se disait-elle, le ciel a des taches, mon fils peut bien avoir celle-là : j'en parlerai à son père, car il n'est pas permis aux anges, ces petits polissons du ciel, d'avoir tant d'esprit que cela! » Cette excellente mère, dans sa sollicitude, voyait un ange dans la personne de ce fils aussi affreux que chéri!...

Son père le flanqua au collège Louis-le-Grand, pour lui apprendre à écosser les adverbes, à éplucher les verbes actifs, à pétrir une rhétorique, et à triturer tôt ou tard une thèse de docteur quelconque qui pût lui former et l'esprit et le cœur. — Mais cette éducation trop sédative le déforma complètement, car, à l'heure qu'il est, Commerson prouve tous les jours qu'il a eu des mots avec le dictionnaire Landais, qu'ils sont fâchés, et qu'ils ne se parlent plus.

Son père, qui tenait une maison de banque de deuxième ordre, ne pouvant rien faire de ce petit malheureux, le condamna à la surveillance paternelle, le forma aux profits et pertes et à la tenue des livres, aux arbitrages et aux comptes de retour jusqu'à l'abrutissement le plus complet. — La

première chose que fit Commerson, dans son amour filial, fut de manger son père en herbe et d'emprunter sur catarrhe à un usurier dont les fonds devaient lui fournir les moyens d'aller souvent à la Chaumière pour étudier le cœur humain — et y danser la pastourelle. Il y fit connaissance d'une jeune fille qui savait un peu de tout, puisqu'elle avait été élevée à Saint-Denis ; il s'enamoura de cette Sylvie de la Légion d'honneur dont il eut deux jumeaux qu'il s'empressa d'oublier en nourrice (à Longjumeau), jusqu'à l'âge de la conscription qui, désormais, devait leur servir de mère et s'occuper de leur avenir.

Mais revenons à ce petit monstre,

> Sentant la hart de cent pas à la ronde,
> Au demeurant le meilleur fils du monde.

Commerson qui, fort jeune, avait écrit quelque part :

> L'amour est un gâteau qu'on dévore à vingt ans et qu'on émiette à soixante.

se fit servir tant qu'il put des tables splendides sur les genoux de femmes peu mariées dont il avait hâte de dévorer le gâteau au dessert.

Le petit malheureux a toujours eu des entrailles pour les vierges folles ! et s'il n'a jamais cru aux naïves infidélités de Lisette, il continue à croire à

l'inconstance de Manon, aux caprices de Frétillon. Il reste persuadé que la jeune fille la plus pure, la plus candide du monde, du jour où elle a fait chanceler sa vertu sur un sofa quelconque, c'est dans l'intention de dormir dans la guipure avant deux mois! — Les femmes sont des moules à couler des fortunes.

Commerson rentre au bercail après deux ans d'absence. Son père le presse sur son cœur, et d'en finir par un mariage qu'il lui avait mijoté. « Mon père, s'écrie-t-il avec une noble fierté, ne déshonorez pas un pauvre amoureux sans ouvrage; je n'ai plus d'amour au cœur. L'hymen, mon père, est quelquefois un lien charmant, mais il n'est souvent qu'un échange de grognements réciproques durant le jour et de ronflements pendant la nuit. D'ailleurs je ne crois plus aux femmes, je ne crois plus à l'amour ; je ne crois plus à rien — qu'à mes créanciers; payez-les, je vous promets de vous rembourser sur votre succession. Il ne me reste plus que mes bretelles pour soutenir le poids de mes malheurs; reprenez-moi chez vous, je veux désormais croupir dans les chiffres et devenir, si c'est possible, aussi bête qu'un agent de change. J'ai assez des mystifications du présent, aidez-moi à souffleter les déceptions de l'avenir. »

— Et le père pardonna.

Commerson reprend le grimoire et mène de

front la science du Cambiste et la chanson joyeusement politique, que les petits journaux du temps insèrent sous des pseudonymes différents. — Il a pour complice et pour guide Jules Lovy, dont les essais brillants avaient fait pressentir le mérite réel qu'il a acquis depuis dans la presse littéraire et musicale. — Oreste et Pylade ne se quittent plus. Ils fondent ensemble le courrier des bals sous le titre : *La Folie*. Ce journal frondeur vit de sa belle mort pendant sept numéros consécutifs, et expire au milieu d'atroces souffrances — causées par le manque de numéraire. Une seule chose les console dans leur malheur, c'est qu'il est bien agréable, pour un pauvre, de n'avoir point à se mettre en quête d'un notaire pour placer ses fonds. Ils remboursent les trois abonnés.

Saint-Alme fonde le *Figaro*, Jules Lovy et Commerson ont la spécialité des *coups de lancette*, à raison de trente sols la douzaine. Lovy et Commerson font partie des *petits crétins* de M. Saint-Alme, en dépit de certains biographes qui ont voulu depuis laisser croire qu'ils étaient admis au nombre des collaborateurs de ce journal.

Commerson, qui n'avait d'esprit que ce qu'il en fallait pour cacher qu'il n'en avait pas, entre au journal *le Corsaire*, sous Viennot et Lepage.

. . . . . .

La France ne renouvelle pas le bail de la branche aînée des Bourbons. Elle lui fait itératif commandement de quitter le Louvre dans vingt-quatre heures pour tout délai. La branche veut résister et casse. . . . . .

Commerson est le seul peut-être qui ne soit pas entré le premier au Louvre ! !

Mais il entre au *Vert-Vert*, par la protection puissante de Jules Lovy, rédacteur principal. Il est chargé des comptes rendus comiques de la Chambre des députés. — Pendant que la royauté de Juillet s'occupe de ses travaux d'installation, Commerson apprend la sténographie et débute, à la session suivante, dans *le Réformateur* de Raspail. Il jette le froc commercial aux orties, — remercie le banquier Louis Lebeuf, pour s'enfoncer dans le journalisme et la sténographie jusqu'au niveau de ses bretelles.

En 1832, le vénérable Dupont de l'Eure, M. de Cormenin, Victor Lechevalier, les deux frères Meissas, de l'École polytechnique, et le jeune Commerson fondent l'association libre pour l'éducation gratuite du peuple. Des cours publics sont établis dans tout Paris. Commerson professe le droit commercial, la comptabilité et les arbitrages, à l'ancien tribunal de commerce, aux Arts-et-Métiers, à l'Amphithéâtre de la rue Saint-Hyacinthe-

Saint-Michel et à la mairie des Petits-Pères, jusqu'en 1834. Ces cours sont supprimés par la loi qui atteint les associations.

Commerson erre sur le bitume. Il cherche jusqu'au 15 novembre 1835 le moyen illicite de faire rimer fer-blanc avec Balthazar et ne le trouve pas. — Mais ses cours l'ont fait apprécier par M. Pinel-Grandchamp, directeur de l'*école de Commerce de Charonne*, qui l'engage en qualité de professeur.

La binette de Commerson commence à m'ennuyer, laissons parler un écrivain qui l'a connu à l'œuvre, Philibert Audebrand. — J'extrais ces quelques lignes d'une longue biographie qu'Audebrand lui a consacrée dans les premiers numéros du *Mousquetaire :*

Dans l'automne de 1835, deux journalistes en disponibilité s'etaient rencontrés un matin à la librairie Pagnerre, alors naissante, et, au bout d'une heure, ils en étaient sortis bras dessus bras dessous avec la pensée de fonder un journal. Ce devait être une chose neuve. Quant au texte, il était dit qu'il sortirait de la plume d'écrivains jeunes et déjà notables, et qu'il constituerait un Magasin hebdomadaire de littérature, d'art, de science et d'industrie. Ces deux journalistes en disponibilité étaient MM. Commerson et Bègue-Clavel, mort depuis consul à Turin. Ce magasin parut sous le titre : LE TAM-TAM.

A côté de Clavel se tenait Commerson, le vif-argent en personne. Commerson était la cheville ouvrière du *Tam-Tam*, comme il est aujourd'hui l'âme de cette joyeuse satire en prose qui se nomme *le Tintamarre*.

Clavel, continue le biographe, avait des paresses étranges, qui ressemblaient souvent à de l'impuissance. Un certain jour, en 1839, Commerson entre chez moi, et, tout en se laissant tomber sur un vieux fauteuil, il me dit : « Asseyez-vous, et brochez-moi deux cents lignes. — Et pourquoi? lui demandai-je; est-ce que Clavel n'est pas là? — Bon! riposte Commerson; nous sommes dans le mois de février; c'est dans le mois de février que Clavel a perdu sa mère, il y a trente ans; et il a juré de ne travailler jamais pendant ce mois-là. Je ne peux donc pas compter sur lui pour une virgule. »

. . . . . La Nouvelle dramatique, sévèrement écrite, correcte, morale, colorée, ne lui convenait pas. Quand je lui signalais quelque œuvre d'imagination qui me paraissait avoir quelque mérite : — « Fort bien, me disait-il, c'est bien écrit, je ne dis pas non, mais j'aimerais mieux que ce fût amusant. » *Amusant, faire amusant*, voila le criterium de notre temps; Commerson avait deviné toute notre époque, qui a, hélas! l'art sérieux en horreur.

Le *Tintamarre* a succédé au *Tam-Tam*, comme les Capétiens ont succédé aux Carlovingiens.

Le 2 avril 1843, Commerson fonde *le Tintamarre* avec sa bonne humeur et les types qu'il a créés avec succès dans *le Tam-Tam*, Jules Lovy le seconde dans cette nouvelle publication hebdomadaire où Commerson continue et achève la cinq cent soixante-deuxième séance du *Blagorama*, cette satire des puffistes qu'il a tympanisés pendant près de douze années consécutives. Commerson a été le Pindare du père Aymès et le Tortor des charlatans de toute espèce. Il a, dans

cette Odyssée, stigmatisé les chemins de fer de mauvais goût, les feuilletons polissons de Mme Sophie Gay, les pâtes Regnauld et les dentistes; il a flagellé les somnambules et les marchands de soupes universitaires; il a combattu longtemps et toujours les huîtres cramponnées aux platras du *Constitutionnel*, et ceux qui professaient quelque estime pour nos Richelieu de comptoir, la Gireaudeaulâtrie et les remèdes secrets. Mais il est mort à la peine, le malheureux jeune homme! Écoutez Salvador qui eut l'honneur de jeter un pleur sur sa tombe :

Ici repose un journaliste
Dont la verve railleuse aisément s'enflamma;
Il créa le *Blagorama*,
Pilori du boursier, du grec et du puffiste.
On vit plus d'un Fattet auxquels il fut fatal,
Lui dire : « Cher, si tu renonces
« A m'échigner dans ton journal,
« Je te donnerai mes annonces!... »
Mon blagueur blaguait encor plus
Ceux qui, payant ainsi, devenaient ses élus.
Quand il mourut, Aymès fut dans la joie,
Et Girandeau cessa d'être sa proie.
Des milliers de faiseurs, trafiquants et fripons,
Disaient : « Ne craignons plus que le défunt s'exerce
A fronder, à blaguer notre petit commerce; »
Et suivaient son cercueil en criant : « Commerçons! »

Si quelquefois ses louanges ont porté des bottes secrètes, son esprit moucheté n'a tué personne. —

En frondant le ridicule, Commerson n'a rien mis de côté pour ses vieux jours; — je me trompe : il a mis à la caisse d'épargne — vingt ennemis par semaine; et je vous jure que si tout ce monde assiste à son dernier enterrement, il lui faudra un convoi de première classe et des municipaux pour contenir la foule. — Sa mort est vivement désirée aussi par MM. les notaires et les fabricants de commandite. Il tâchera de les faire attendre; son front peut marquer des rides, mais son âme a encore gardé ses sourires — pour se moquer d'eux jusqu'à sa dernière étape.

Nul ne sut mieux que lui combien il est facile de ne pas aller à l'Odéon et de ne pas lire la prose de la *Revue des Deux Mondes;* mais je crois que c'est par excès de scepticisme. — Si Commerson eût vécu trop longtemps en tête à tête avec la vertu, je suis persuadé qu'il aurait fini par lui trouver des défauts; — c'est la vertu qui lui a manqué.

Un biographe resté inconnu a fait de lui ce portrait :

COMMERSON. Petit caporal de la littérature, dont le nom est, sinon glorieux, au moins populaire comme celui de Napoléon.

Fait du sentiment pour les modistes, de l'esprit pour les garçons coiffeurs, du style pour les vaches espagnoles.

A publié un certain nombre de petits volumes qu'on lit sans les juger, et qui représentent agréablement la

littérature française — aux yeux de l'admiration britannique.

Quelque sévère que soit ce portrait, je conviens qu'il y a du vrai. Commerson n'a jamais été qu'un *stylicide,* un écrivain à la petite semaine, dont le style marche avec des chaussons de lisière, pour faire le moins de bruit possible. Parmi les petits volumes dont veut parler le biographe inconnu, citons les *Pensées d'un Emballeur*, *le Code civit dévoilé, Rêveries d'un étameur* et *Un million de bouffonneries;* et vous aurez le complément de cette biographie tant soit peu ruolzée (système Christofle).

Mais je veux en finir avec cette soixantième et dernière Binette contemporaine par une épitaphe anticipée de l'un de ses collaborateurs principaux, Eugène Furpille :

Où la guêpe a passé le moucheron demeure.
C'était un petit homme à mine moustachue,
Aux grands yeux effarés;
Pendant vingt ans, sa plume amusante et crochue
D'outre en outre perça les puffistes tarés.
En faveur du commerce il élaguait les ronces
Dont les *journaux-canards* émaillent leurs buissons,
Et répétait sans cesse, en faisant ses annonces :
« Commerçons, commerçons! »

PORTRAIT EN PIED DE COMMERSON.

A ces dames :

Commerson, pour réparer du temps l'irréparable outrage, ne pouvant imiter Jules César qui portait perpétuellement une couronne de laurier pour dissimuler qu'il était chauve, *s'est mis en tête* un gazon bai brun qui imite parfaitement la nature, — et surtout la perruque à la malcontent.

SIGNE PARTICULIER.

A ces messieurs :

Donne des leçons de galoubet, tous les dimanches, dans *le Tintamarre*, au plus juste prix.

NOTE DE L'AUTEUR.

— Et voilà justement comme on écrit l'histoire !

JOSEPH CITROUILLARD.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Approuvé l'écriture ci-dessus et des autres parts.

Ne varietur,

COMMERSON.

FIN

PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
9, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, A PARIS

MANUEL ILLUSTRÉ
DE LA
BONNE COMPAGNIE
DU
BON TON ET DE LA POLITESSE
PAR M. BOITARD
PRÉCÉDÉ DE
LA POLITESSE FRANÇAISE D'ORIGINE GAULOISE
PAR P. VALLERANCE

Montez, mylord, dit le roi..... (p. 111).

1 beau volume in-18 jésus..... 3 50

PASSARD, ÉDITEUR, 9, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

COLLECTION-BOITARD

PUBLICATION ET DIVISION

En 4 volumes grand in-8 illustrés, à 10 fr. le volume.

L'UNIVERS AVANT LES HOMMES

L'HOMME FOSSILE

INCANDESCENCE DU GLOBE — THÉORIE DES VOLCANS — NOMENCLATURE DES RÈGNES DE LA NATURE

Par MM. BOITARD et P.-CH. JOUBERT

1 volume grand in-8 illustré... 10 fr.

RÉVOLUTIONS DU GLOBE

MÉMOIRE SUR LA VÉNUS HOTTENTOTE — IL N'Y A QUE DEUX RÈGNES DANS LA NATURE
DE L'IMPOSSIBILITÉ DU FEU CENTRAL
BOITARD ET SA THÉORIE — L'ANGLETERRE AVANT LES HOMMES
LE QUINZIÈME DÉLUGE

Par Georges CUVIER, P.-Ch. JOUBERT, Alphonse ESQUIROS et PASSARD

1 volume grand in-8 illustré..... 10 fr.

NOTA. — Bien que ce volume ne renferme rien d'écrit de la main de Boitard, comme il corrobore sa théorie et la confirme, il se trouve ainsi former le complément nécessaire de ses œuvres.

CURIOSITÉS D'HISTOIRE NATURELLE

ET ASTRONOMIE AMUSANTE

RÉALITÉS FANTASTIQUES — VOYAGES DANS LES PLANÈTES, ETC.

Par M. BOITARD

1 volume grand in-8 illustré..... 10 r.

LES MILLE ET UNE SINGULARITÉS

DES MŒURS ET COUTUMES

DES PEUPLES SAUVAGES, DEMI-CIVILISÉS ET CIVILISÉS DES DEUX MONDES

Par M. BOITARD

1 volume grand in-8 illustré..... 10 fr.

VIRGINIE ÉTIENNE

LA CUISINIÈRE DES RESTES

ET DES

POTAGES, PURÉES, SAUCES, RAGOUTS, ETC.

1 volume format Charpentier : 1 fr. 50.

OUVRAGES DIVERS

M. BOITARD

Guide-manuel de la bonne compagnie, du bon ton et de la politesse. 1 vol. Nouvelle édition, illustrée.. 3 fr. 50

LALLEMENT

Traité complet illustré du jeu de dames, par LALLEMENT. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée par GRÉGOIRE. 1 beau vol. grand in-12..... 4 fr.

J.-A. DE R. ET DUNCAN FORBES

Nouveau manuel illustré du jeu des échecs, lois et principes, classification des débuts, parties modèles, fins de parties, etc. Ouvrage précédé d'une introduction historique d'après le professeur Duncan Forbes. 1 volume grand in-12..... 2 fr. 50

G. GRÉGOIRE

Guide-manuel illustré du jeu de dames, règles, principes et instructions pour le bien jouer. 1 vol. gr. in-12. 2 fr. 50

Traité complet de la roulette. 1 vol. grand in-8.... 8 fr.

Traité du trente et quarante. 1 vol. gr. in-8.. 12 fr.

Cent mille coups de banque applicables au trente et quarante et à la roulette. 1 vol. grand in-8..... 8 fr.

Échiquier du trente et quarante, indispensable à tout spéculateur, 1 feuille in-plano..... 5 fr.

— LE MÊME, collé sur toile et ployé..... 7 fr.

PERVILLÉ

La Politesse des Auvergnats, salade assaisonnée, par PERVILLÉ. 1 vol. in-18..... 1 fr.

COMMERSON

Un million de binettes contemporaines, biographie comique. 1 vol. in-18 jésus accompagné de 60 portraits dessinés par NADAR et gravés par DIDLOT..... 3 fr. 50

Un million de chiquenaudes et menus-propos, illustrations de NADAR et FAUSTIN. 1 v. in-18 jés. 3 fr. 50

Bibliothèque drôlatique. Un million de rêveries d'un étameur, petites affiches du *Tintamarre*, Code civil comique, etc. 1 vol. in-32..... 1 fr. 80

Encyclopédie bouffonne, Un million de pensées d'un emballeur, éphémérides et dictionnaire comiques du *Tintamarre*. 1 vol. gr. in-32 raisin, *en réimpr*.. 2 fr.

Un million de bouffonneries. 1 vol. grand in-32, raisin *en réimpression*..... 2 fr.

Sous presse : Un nouveau vol. grand in-18 jésus.. 3 fr. 50

MADAME DE SÉVIGNÉ

Lettres, nouveau choix. 1 vol. in-32..... 1 fr. 80

HILAIRE LEGAI

Un million de plaisanteries. 1 vol. in-32... 1 fr. 80

Petite encyclopédie des proverbes français. 1 v. in-32..... 1 fr. 80

EUGÈNE FURPILLE ET MAX GÉRARD

Paris à vol de canard, un million de drôleries parisiennes, impressions comiques de voyages dans Paris. 1 vol. in-32..... 1 fr. 80

CYPRIEN ROBERT

Les Slaves de Turquie, Serbes, Monténégrins, Bosniaques, Albanais et Bulgares. 2 vol. in-8..... 10 fr.

Le Monde slave, son passé, son état présent et son avenir. 2 vol. in-8..... 10 fr.

La Pologne. 1 vol. in-4..... 5 fr.

BIBLIOTHÈQUE COMMERCIALE

Guide-manuel de la tenue des livres de commerce, par H. LENEVEUX. 1 volume in-12..... 1 fr. 50

Manuel de législation et de jurisprudence commerciales. Traité raisonné des droits et obligations des commerçants, commissionnaires, commis, par DELANOUE. 1 v. 1 fr. 50

Manuel-barême du capitaliste, ou comptes faits de l'escompte à tous les taux, pour toutes les sommes et pour tous les jours de l'année, par CHARONVILLE et DUPRÉ. 1 vol. in-12..... 1 fr. 50

Les trois ouvrages *réunis* en un seul volume. 3 fr. 50

Manuel-barême des changes de places et de monnaies, depuis un millième de franc jusqu'au taux le plus élevés, par CHARONVILLE et DUVERGER. 1 vol. in-12. 50 c.

Manuel des salaires, barême des ouvriers, par CHARONVILLE et DUPRÉ. 1 vol. in-12..... 50 c.

Manuel-barême du travail à l'heure, par PION-HUYARD. 1 vol. in-12..... 50 c.

MARC DEFFAUX

Guide manuel général du garde-champêtre et du messier, ou Traité raisonné de leurs fonctions. 1 vol.. 3 fr.

Ouvrage honoré de la souscription de S. E. M. le ministre de l'intérieur.

LE BARON DE LA POINTE ET EUGÈNE LE GAI

Dictionnaire des calembours et des jeux de mots, lazzis, coq-à-l'âne, quolibets, quiproquos, amphigouris, etc., etc. 1 vol. grand in-18..... 1 fr. 50

BUTRET, THOUIN, BOITARD, ETC.

Manuel illustré de la culture, de la taille et de la greffe des **arbres fruitiers**, par BUTRET, THOUIN, etc. ; édition illustrée par M. BOITARD. 1 vol. in-18..... 1 fr. 50

J. TRISMÉGISTE

L'Art de tirer les cartes françaises, suivi de l'explication du livre de Thot, ou Jeu de la princesse Tarot (les 78 tarots égyptiens). 1 vol. in-18, illustré d'un grand nombre de vignettes..... 1 fr. 50

Le Livre de Thot, ou Jeu de la princesse Tarot (78 cartes égyptiennes renfermées dans un étui). Figures noires..... 4 fr.
Figures coloriées..... 6 fr.

ALEXANDRE DAVID

Le Petit Lavater français, ou l'Art de connaître les hommes par la physionomie ; édition illustrée de 15 portraits gravés sur bois. 1 vol. in-18..... 1 fr. 50

Le Petit docteur Gall, ou l'Art de connaître les hommes par la phrénologie, d'après les systèmes de Gall et de Spurzheim. 1 vol. in-18, illustré de nombreuses gravures sur bois..... 1 fr. 50

Les deux volumes ci-dessus, *réunis* en un seul.... 3 fr.

Volumes in-18 à 75 centimes.

L'Art d'expliquer les songes et les visions nocturnes, par J. Trismégiste ; édition ill. de 115 vignettes. 1 v.

Manuel du jardinier, par Ragonot-Godefroy ; édition illustrée. 1 vol.

L'Oracle des dames et des demoiselles. 1 vol.

Manuel du bon ton et de la politesse française, nouveau guide pour se conduire dans le monde, par Louis Vérardi. 1 vol.

La Fleur des devinettes pour rire. 1 vol.

La Fleur des calembours. 1 vol.

Manuel-barême, de un centime à un million. 1 vol.

Philosophie des sciences, ou Notions générales sur la physique, la chimie, la physiologie, l'idéologie, la botanique, la zoologie, la minéralogie, etc., leur influence dans les arts et sur la société, par A. de Grandsagne. 1 v.

Manuel du secrétaire francais, modèles de lettres, pétitions, formules d'actes, etc., par Louis Delanoue. 1 v.

Éléments de géométrie, par Pyrolle. Avec 400 figures dans le texte. 2 vol.

Traité de géographie physique, accompagné des cartes des systèmes osseux, aqueux et volcanique du globe, du bassin de la Seine et du climat des heures, par Eugène de Bretigny et C. Pr. Orné de 3 cartes. 1 vol.

EN RÉIMPRESSION

Les Mille et une prophéties, depuis le XXIVe siècle avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours. 1 vol.

Les Prophéties de Nostradamus. 1 vol.

Les Prophéties de Antoine et Charles Maginu. 1 v.

Les Prophéties de Thomas Moult. 1 vol.

MADEMOISELLE LENORMAND

Les Mystères du destin expliqués par l'astrologie ancienne et moderne. Pratiques secrètes de Mlle Lenormand, dévoilées par Mme la comtesse de C***. 1 vol. in-12, accompagné d'une carte céleste..... 6 fr.

Les Secrets du destin expliqués par les lignes de la main (la Chiromancie), etc. Pratiques secrètes de Mlle Lenormand, dévoilées par Mme la comtesse de C***. 1 vol. in-12..... 6 fr.

Le Jeu de l'oracle de la fortune, emblèmes et symboles mythologiques. Pratiques secrètes de Mlle Lenormand, dévoilées par Mme la comtesse de C***. 1 vol. in-12..... 1 fr. 50

Le Jeu de l'oracle des sibylles, ou l'Art de prédire l'avenir. Pratiques secrètes de Mlle Lenormand, dévoilées par Mme la comtesse de C***. 1 vol. in-12..... 1 fr. 50

SOUS PRESSE

Aneries de l'histoire de France. 1 vol.

Aneries de l'histoire de la Grèce. 1 vol.

Réfutations d'âneries de l'histoire romaine. — Tarquin ne fut ni impie ni cruel, il ne fut que superbe. (Cicéron.) — Pallanteum, ville du Latium, bâtie par Evandre sur le mont Palatin (Italie). Romulus y jeta depuis les fondements de Rome. (Masselin.) — Pallantium, bourg de la Grèce, dans l'Arcadie, au pied du Ménandre. C'est de là qu'était parti le roi Evandre. Agrandi par l'empereur Antonin qui lui accorda même des privilèges comme au berceau de Rome, aujourd'hui détruit. (Masselin.) — Voltaire traite d'invraisemblables les histoires de la Louve qui nourrit Romulus et Rémus, l'histoire romanesque de Lucrèce, celle de Clélie et celle de Curtius.

Brutalité de Brutus la brute, prince suprême des assassins et des despotes, envoyant brutalement ses fils à une mort brutale, afin de prouver à ses brutaux contemporains et à la stupide brutalité des nôtres que son brutal gouvernement devait être libéral, doux et surtout paternel. 1 vol.

PASSARD, ÉDITEUR, 9, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

ALBUM ILLUSTRÉ DES JEUX

Par VAN TENAC

Traité du jeu de Piquet..... 1 vol.
Traité du jeu de Whist..... 1 vol.
Traité du jeu de Boston..... 1 vol.
Traité du jeu de Bézigue..... 1 vol.
Traité du jeu d'Écarté..... 1 vol.
Traité du jeu de Reversis..... 1 vol.
Traité du jeu de Bouillotte..... 1 vol.
Traité du jeu d'Impériale..... 1 vol.
Traité des jeux de Lansquenet et de Florentini.... 1 vol.
Traité du jeu de Dominos..... 1 vol.
Traité du jeu de Billard..... 1 vol.
Traité du jeu des Échecs..... 1 vol.
Traité du jeu de Dames..... 1 vol.
Traité des jeux de Trictrac et de Jaquet.....
Traité du Jaquet de Versailles, par MM. Corrard et Jeandel..... } 1 vol.

Les trois derniers volumes ci-dessus se vendent également réunis en un seul.

LÉON COSSON

Traité illustré du jeu de billard. 1 vol. in-32. 50 c.

Éloge et règles des jeux de paume, courte et longue histoire de la paume et des jeux similaires dans le monde entier, notes nombreuses, anecdotes, etc., etc., par Bajot, officier de la Légion d'honneur. 4e édition. 1 vol. grand in-8 raisin de 255 pages, beau papier.... 3 fr. 50

Encyclopédie du jeu de dames, par Poirson-Prugneaux. Traité complet du jeu de dames, par Blonde, et bibliographie de ce jeu par Alliey. Publication de M. Poirson-Prugneaux. 1 vol. gr. in-8..... 10 fr.

Paris. — Typ. Pillet et Dumoulin, 5, rue des Grands-Augustins.

PQ
146
C67

Commerson, Jean Louis Auguste

Un million de binettes contemporaines.

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY